

Université de Montréal

**Insubordination, criminalité et cohésion militaire**  
*Le cas du 41<sup>e</sup> bataillon (canadien-français) du Corps expéditionnaire canadien,  
1914-1916*

Par  
Alex Mailloux

Département d'histoire  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales en vue de  
l'obtention du grade de Maître ès Arts (M.A.) en histoire

Août 2023

© Alex Mailloux, 2023

*Ce mémoire intitulé*

**Insubordination, criminalité et cohésion militaire**  
*Le cas du 41<sup>e</sup> bataillon (canadien-français) du Corps expéditionnaire canadien,*  
*1914-1916*

*Présenté par*  
**Alex Mailloux**

*A été évalué par un jury composé des personnes suivantes*

**Deborah Barton**  
Présidente-rapporteuse

**Carl Bouchard**  
Directeur de recherche

**Caroline D'Amours**  
Membre du jury

## Résumé

Autorisé le 31 décembre 1914, le 41<sup>e</sup> bataillon (canadien-français) du Corps expéditionnaire canadien était voué à suivre les traces du désormais célèbre 22<sup>e</sup> bataillon et à combattre à ses côtés sur le théâtre européen. Sept mois après sa formation, cette unité composée d'un amalgame hétéroclite de francophones et de volontaires étrangers fut pourtant dissoute, succombant à une vague d'insubordination marquée par un nombre record d'infractions, des désertions par centaines, plusieurs délits de corruption, une épidémie d'ivrognerie et deux homicides. Aussitôt oublié, le dossier du 41<sup>e</sup> fut rouvert une première fois en 1974 par l'historien Desmond Morton, qui imputait l'échec de l'unité à l'incompétence de ses officiers. Nous jugeons cette interprétation recevable quoique limitée, car si Morton a prouvé de façon convaincante l'inaptitude des gradés du 41<sup>e</sup>, son approche traditionnelle à l'histoire militaire nous en dit peu sur les mécanismes qui permirent la propagation de l'insubordination parmi les hommes du rang. Ce mémoire, qui se réclame de l'approche microhistorique, vise à réorienter l'analyse du point de vue du simple soldat, en insistant sur les facteurs sociaux, culturels et circonstanciels qui provoquèrent la désintégration prématurée de l'unité. Reposant sur un corpus inédit composé, entre autres, des rapports de cour martiale et des dossiers de service du 41<sup>e</sup> bataillon, cet effort de réinterprétation révèle une absence généralisée de cohésion au sein de l'unité. Dans le cas insolite du 41<sup>e</sup> bataillon, la discipline apparaît ainsi comme étant fonction de la qualité des relations interpersonnelles de ses membres plutôt qu'uniquement liée aux qualités individuelles de leurs supérieurs.

**Mots-clés :** Première Guerre mondiale, Corps expéditionnaire canadien, 41<sup>e</sup> bataillon, Canada français, multiculturalisme, cohésion militaire, discipline, insubordination, culture militaire, identité régimentaire.

# Abstract

Authorized on December 31, 1914, the 41<sup>st</sup> Battalion (French-Canadian) of the Canadian Expeditionary Force was destined to follow in the footsteps of the renowned 22<sup>nd</sup> Battalion and fight on the western front. However, only seven months after its formation, this multiethnic unit made up of French-Canadian and foreign volunteers was disbanded due to a wave of insubordination that included a record number of infractions, desertions by the hundreds, several corruption scandals, widespread drunkenness and the cold-blooded murder of two Canadian servicemen. Long forgotten, the case of the 41<sup>st</sup> Battalion was examined for the first time in 1974 by historian Desmond Morton, who attributed the unit's failure to the shortcomings of its officers. We find this interpretation acceptable, albeit limited. While Morton convincingly demonstrated the incompetence of the Battalion's officers, his traditional approach to military history fails to unveil the mechanisms by which indiscipline was allowed to spread among the rank and file. This thesis, grounded in the micro-historical approach, shifts the analysis from a top-down to a bottom-up perspective, emphasizing the social, cultural and circumstantial factors which played into the unit's collapse. Drawing from unpublished sources including court-martial reports and personnel record files of the 41<sup>st</sup> Battalion, this study reveals a widespread lack of cohesion within the unit. In the strange case of the 41<sup>st</sup> Battalion, discipline thus depends not only on the individual qualities of the officers, but also on the quality of interpersonal relationships among the rank and file.

**Keywords:** First World War, Canadian Expeditionary Force, 41<sup>st</sup> Battalion, French-Canada, multiethnicity, military cohesion, discipline, insubordination, military culture, regimental identity.

# Table des matières

Résumé.....	i
Table des matières .....	iii
Liste des figures .....	iv
Remerciements.....	v
Introduction.....	1
Chapitre 1 – L’anatomie du 41 <sup>e</sup> bataillon.....	14
1.1 – Qu’est-ce qu’un bataillon? Structure interne et éléments de définition.....	15
1.2 – La genèse du 41 <sup>e</sup> bataillon .....	18
1.3 – Hiérarchie et composition sociale du 41 <sup>e</sup> bataillon.....	24
<i>Les officiers</i> .....	24
<i>La troupe</i> .....	27
1.4 – Une étonnante hétérogénéité culturelle.....	34
Chapitre 2 – ‘ <i>A tough looking lot</i> ’: crimes et dissension en Angleterre.....	42
2.1 – Le <i>S.S. Saxonia</i> – de la proximité aux tensions.....	43
2.2 – La « ville des soldats » – de l’ennui à la frustration.....	48
2.3 – <i>Arundel House</i> et le mess des officiers – de l’absence à la débauche.....	54
2.4 – Le village d’à côté – de l’évasion à la délinquance .....	60
Chapitre 3 – Identité, cohésion, discipline.....	70
3.1 – Qu’est-ce que l’identité régimentaire? .....	71
3.2 – Un bataillon canadien-français? .....	75
3.3 – Les symboles.....	79
3.4 – Les rituels .....	84
3.4 – L’arme .....	89
Chapitre 4 – Obéir, transgresser, punir.....	94
4.1 – Les criminels.....	96
4.2 – Les crimes .....	101
4.3 – Les punitions .....	105
4.4 – Les modalités de l’insubordination au regard de la cohésion .....	111
Conclusion .....	118
Annexe A – Critères de sélection de l’échantillon et éléments de méthodologie.....	127
Bibliographie .....	129

## Liste des figures

Figure 1 – Structure régimentaire, CEC, 1915 .....	17
Figure 2 – Fréquence des infractions par infragroupe .....	98
Figure 3 – Fréquence des infractions par catégorie .....	101
Figure 4 – Infractions par semaine (novembre 1915 – avril 1916).....	109

## Remerciements

À Carl Bouchard, tout d'abord, qui par son professionnalisme, sa bienveillance et son érudition monstre s'est révélé être beaucoup plus qu'un directeur de recherche. Ce n'est pas chose facile, je suppose, que de partager son emploi du temps entre ses tâches courantes et plus d'une dizaine d'étudiants à superviser, de réserver à chacun d'entre eux l'attention qu'il nécessite, de connaître leur sujet de recherche sur le bout des doigts et, par-dessus tout cela, de constamment savoir les guider avec précision et fiabilité. À voir Carl Bouchard le faire, pourtant, on serait pardonné de croire qu'il n'y a là rien de bien difficile. Au cours des dernières années, j'ai eu le privilège de découvrir en lui un enseignant hors pair d'abord, puis un mentor et, j'ose le dire, un collègue estimé. Je me réjouis d'avance à l'idée de travailler de nouveau à ses côtés dans un avenir rapproché.

Merci à Michel Litalien, qui m'a aiguillé aux tous premiers stades de mes recherches et qui s'est proposé sans hésiter de m'accompagner pour la suite. Merci à Deborah Barton, pour son enseignement passionnant et engagé, et pour la sollicitude tout à fait gratuite qu'elle m'a témoignée depuis nos premières rencontres. Merci aux membres du CEPSI et du GRHG pour nos conférences toujours plus fructueuses, pour nos partages d'idées et pour leurs judicieux commentaires. Merci également à la fondation *Sun Life* et au comité d'attribution des bourses des *Études supérieures et postdoctorales* de l'UdeM, pour leur généreuse contribution financière à ma recherche.

Une pensée toute particulière pour mon ami Vincent Malo, qui m'a suivi depuis les premiers jours de ma maîtrise et qui, depuis, m'a démontré un soutien indéfectible. Nos retraits d'écriture, nos discussions animées et ses rétroactions franches et régulières ont été d'une valeur inestimable. Merci encore à Nicolas Vanasse et Guillaume Lefebvre pour leurs précieuses relectures, ainsi qu'à Jonathan Parizeau et Charles Cadieux pour m'avoir prêté main forte avec le traitement de données. Merci enfin à tous ceux et celles qui, de près ou de loin, m'ont encouragé dans la réalisation de ce projet, ne serait-ce parfois que par l'intérêt qu'ils y ont montré. Ils sont nombreux, trop pour les entasser sur cette page, mais ils sauront se reconnaître.

Plus qu'à quiconque, je suis redevable à mes parents, ceux qui m'ont tout donné, et sans qui ce mémoire n'aurait jamais dépassé le stade de l'ébauche. À mon père Sylvain, qui m'a fait don de sa passion pour l'histoire, et à ma mère Diane, toujours présente pour m'encourager à persévérer et pour atténuer mes doutes. Merci pour votre support constant et inconditionnel. Merci pour tous les sacrifices que vous avez consentis au nom de ma réussite. Je peine encore à trouver les mots pour exprimer toute la gratitude que je vous porte.

D'ici à ce qu'ils me viennent, laissez-moi au moins vous dédier les pages qui suivent.





# Introduction

Le 41<sup>e</sup> bataillon (canadien-français) est passé à l'histoire comme l'un des plus grands fiascos du Corps expéditionnaire canadien (CEC) au cours de la Grande Guerre. En fait, est-il même *passé* à l'histoire? Peu de choses ont été écrites à son sujet. Si peu, en effet, que la littérature qui s'y rapporte se limite, d'après nos recherches, à un article scientifique<sup>1</sup>, deux sous-chapitres<sup>2</sup>, une annexe<sup>3</sup>, quelques maigres lignes rédigées çà et là dans divers ouvrages généraux et une poignée d'articles amateurs parus sur Internet – disons une trentaine de pages, pour être généreux. Pourtant, le 41<sup>e</sup> bataillon est la deuxième unité d'infanterie francophone du CEC, après le désormais célèbre 22<sup>e</sup> bataillon, à avoir été autorisée pour le service outre-mer au cours du conflit. Dans les mois suivant son autorisation le 31 décembre 1914, les espoirs étaient encore grands de le voir débarquer en Europe pour combattre aux côtés du 22<sup>e</sup>, s'inscrire avec lui dans la légende et faire la fierté du Canada français. Or, l'histoire en décida autrement. Arrivé en Angleterre en prévision de son déploiement au front, l'unité fut traversée par une vague d'insubordination qui culmina en un nombre record d'infractions, des désertions par centaines, plusieurs délits de corruption, une épidémie d'ivrognerie et le meurtre sauvage de deux Canadiens en uniforme. Entre janvier et avril 1916, après s'être attiré les foudres des autorités locales et militaires, le 41<sup>e</sup> bataillon fut graduellement dissout et ses effectifs dispersés à travers le CEC. Il n'aura jamais pris part aux combats.

---

<sup>1</sup> Desmond Morton, « The Short Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF », *Queen's Quarterly* 81, 9 (1974): 70-80.

<sup>2</sup> Jean-Pierre Gagnon, *Le 22<sup>e</sup> bataillon (canadien-français), 1914-1919 : Étude socio-militaire* (Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1986), 148-153; Pierre Vennat, *Les « Poilus » québécois de 1914-1918 : Histoire des militaires canadiens-français de 1914-1918, Tome 1* (Montréal : Méridien, 1999), 163-172.

<sup>3</sup> Michel Litalien, *Le Régiment de Maisonneuve : Régiment officiel de la Ville de Montréal, 1880-2017* (Montréal : Fondation Régiment de Maisonneuve, 2018), 382-391.

Aussitôt tombé dans l'oubli, il aura fallu attendre 1974 avant que le dossier insolite du 41<sup>e</sup> ne ressorte de l'ombre. Le mérite revient à l'historien Desmond Morton d'avoir déterrer des archives une pile de rapports d'enquêtes, de dépêches militaires et de dossiers gouvernementaux pour retracer la suite d'évènements tragiques ayant provoqué la désintégration de l'unité. Dans l'article qui en ressorti, intitulé « *The Short, Unhappy Life of the 41st Battalion* », Morton imputait l'échec du 41<sup>e</sup> à l'incompétence de ses officiers, et plus particulièrement à celle de son commandant, le lieutenant-colonel Louis-Henri Archambeault<sup>4</sup>. Depuis, ses conclusions ont été reprises sans modification majeure par Jean-Pierre Gagnon en 1986<sup>5</sup>, et Michel Litalien en 2018<sup>6</sup>. Nous jugeons leur interprétation recevable quoique limitée, car si Morton a prouvé de façon convaincante l'inaptitude des gradés du 41<sup>e</sup> bataillon, son approche traditionnelle à l'histoire militaire nous en dit finalement très peu sur les mécanismes qui permirent la propagation de l'insubordination parmi les hommes au plus bas de la hiérarchie.

La question de l'obéissance et de la discipline des hommes en armes a longtemps été réduite à un enjeu hiérarchique tenant presque exclusivement aux qualités individuelles des commandants, et à leur aptitude à contenir le comportement de leurs subalternes dans les limites prescrites par la loi militaire. Au cours des trente dernières années, un nombre accru d'historiens culturels de la Grande Guerre se sont éloignés d'une approche centrée sur ceux qui administraient la discipline pour réorienter l'analyse du point de vue de ceux qui la subissaient<sup>7</sup>. Dans *Between Mutiny and Obedience*<sup>8</sup>, notamment, Leonard V. Smith proposait en 1994 une relecture des mutineries françaises de 1917 en analysant, selon une approche foucaldienne, l'évolution des rapports de pouvoir au sein de l'armée française au cours du conflit. À partir de l'étude de cas de la 5<sup>e</sup> Division d'infanterie, Smith décrivait les mutineries de 1917 comme une forme de négociation implicite, instiguée par les hommes au front et destinée à modifier les conditions sous lesquelles il leur était demandé

---

<sup>4</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF ».

<sup>5</sup> Gagnon, *Le 22<sup>e</sup> Bataillon*.

<sup>6</sup> Litalien, *Le Régiment de Maisonneuve*.

<sup>7</sup> Ce tournant socio-culturel correspond à ce que Prost et Winter nomment la « troisième configuration de l'historiographie de la Grande Guerre » : Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre : Un essai d'historiographie* (Paris : Seuil, 2004), 42-50.

<sup>8</sup> Leonard V. Smith, *Between Mutiny and Obedience: The Case of the French Fifth Infantry Division During World War I* (Princeton: Princeton University Press, 1994).

de combattre. Le contexte socio-historique étant trop éloigné du nôtre, les conclusions de Smith sur la 5<sup>e</sup> Division française s'appliquent difficilement au cas du 41<sup>e</sup> bataillon. Toutefois, nous retenons de son cadre théorique certaines leçons utiles. Smith émet une critique à l'endroit de ce qu'il nomme le *win-lose narrative*, ou la tendance des historiens militaire à s'interroger prioritairement sur les facteurs qui contribuent à la victoire ou à la défaite des armées. Vu sous cet angle, explique-t-il, l'insubordination, nuisible comme elle l'est à la stratégie militaire, est perçue comme nécessairement négative, d'où la tendance des historiens à adopter une approche didactique, voire prescriptive à l'étude des phénomènes d'insubordination, pour expliquer comment les autorités auraient pu l'éviter. Smith, quant à lui, propose d'analyser le phénomène *en lui-même*, dans ses paramètres sociaux et culturels, et non pas seulement en rapport avec ses effets potentiels sur la performance des armées. Priorisant une approche « de bas en haut », il s'intéresse moins aux responsables de la crise d'indiscipline qu'à ses logiques sous-jacentes, aux motivations individuelles qui l'ont propulsée, aux justifications évoquées et aux stratégies adoptées par ceux qui y ont pris part<sup>9</sup>. Cette démarche critique s'est avérée centrale dans la façon dont nous avons choisi d'approcher le cas du 41<sup>e</sup> bataillon.

Entendons-nous, l'objectif de ce mémoire ne sera pas de contester les conclusions de Morton ni, encore moins, de réhabiliter les officiers du 41<sup>e</sup> bataillon. En effet, nos recherches tendent à indiquer que le lieutenant-colonel Archambeault et sa clique de carriéristes corrompus étaient tout aussi incorrigibles que l'ont laissé entendre nos prédécesseurs, sinon plus. L'objectif de ce mémoire est de compléter le tableau pour y inclure la perspective du simple soldat, en nous appuyant sur l'approche critique de Smith pour explorer les facteurs circonstanciels, sociaux et culturels qui les menèrent à désobéir en si grand nombre, en si peu de temps. Concrètement, il s'agit de demander *comment*, plutôt que *pourquoi* ou à cause de *qui*, l'insubordination se propagea à travers l'unité de manière aussi irréversible jusqu'à en provoquer la désintégration prématurée. Cet effort de réinterprétation se fonde sur une prémisse assez simple mais qui mérite d'être explicitée, à savoir que les soldats du 41<sup>e</sup> n'étaient pas des automates dont le comportement était entièrement livré à la volonté des officiers. Quand bien même ils étaient soumis à un régime

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, 39-73.

disciplinaire aussi rigide qu'est celui des armées, ces hommes étaient avant tout des agents libres capables d'entendement et, donc, qui avaient leurs propres raisons pour désobéir ou se soumettre au règlement militaire. Pour comprendre ces raisons, il importe de réinvestir ces soldats d'agentivité et de prêter une oreille attentive à leurs craintes, à leurs attentes, à leurs motivations individuelles et aux stratégies qu'ils ont élaborées d'eux-mêmes pour naviguer cet univers hautement restrictif.

L'approche microhistorique s'y prête particulièrement bien, d'abord car l'analyse du fonctionnement interne d'un bataillon – dans notre cas, on parlera plutôt de dysfonctionnement – nous oblige à composer avec son caractère insulaire et ses dimensions minimales par rapport à l'immensité du conflit. Dénombrant un peu plus d'un millier d'hommes à son plein effectif, le 41<sup>e</sup> doit être compris d'abord comme une microsociété munie de sa propre structure hiérarchique, de ses propres réseaux de sociabilité et de pratiques sociales et culturelles qui lui sont spécifiques. Enrichie par les apports de l'anthropologie, la microhistoire consiste justement à passer à la loupe un petit segment de population qui détonne par rapport à l'ensemble, en faisant de l'acteur individuel son unité d'analyse, pour l'appréhender dans sa dimension relationnelle. D'une certaine façon, le bataillon devient ainsi pour l'historien ce que le terrain ethnographique est à l'anthropologue<sup>10</sup>. Selon Ivan Ermakoff, l'intérêt d'une telle approche est triple. Sur le plan *critique*, premièrement, elle nous invite à remettre en question certains présupposés qui découlent d'une lecture plus macroscopique de l'histoire. Pour le cas qui nous occupe, c'est principalement l'hypothèse voulant que la discipline des groupes de combat dépende entièrement de l'autorité des officiers que nous nous attachons à problématiser. Sur le plan *paradigmatique*, deuxièmement, l'analyse microscopique propose de partir d'un cas concret, en l'occurrence celui du 41<sup>e</sup> bataillon, pour tirer des conclusions générales sur des phénomènes historiques plus vastes, soit ici celui de l'insubordination dans les armées. Sur le plan *heuristique*, troisièmement, la microhistoire est productrice de connaissances nouvelles dont l'analyse à grande échelle ne peut que partiellement rendre compte. Une observation détaillée et minutieuse des événements, en effet, implique que l'on s'éloigne

---

<sup>10</sup> Jacques Revel, « *Microstoria* » dans Delacroix, C. et al., dir., *Historiographies, I: Concepts et débats* (Paris : Gallimard, 2010), 529-534.

des généralisations abusives pour prendre en compte la variété et la complexité des interactions sociales, culturelles et politiques à l'œuvre derrière les faits<sup>11</sup>.

Ce n'est pas un hasard si la microhistoire s'est traditionnellement intéressée aux institutions judiciaires, aux rapports de pouvoirs et aux frictions sociales qu'elles peuvent engendrer, que ce soit dans le contexte d'une chasse aux hérésiarques durant l'Inquisition médiévale<sup>12</sup>, du procès d'un paysan occitan accusé d'imposture au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, ou d'une vague d'insubordination dans un bataillon canadien au cours de la Grande Guerre. L'acte de procès, en effet, se trouve souvent être la source la plus riche pour scruter les dynamiques sociales au sein de communautés localement définies, particulièrement lorsqu'il s'agit de groupes marginaux dont les voix se font de moins en moins perceptibles à mesure que l'on agrandit l'échelle d'analyse. C'est aussi pourquoi Carlo Ginzburg, figure de proue de la microhistoire, a assimilé le travail d'historien à celui de juge ou d'enquêteur, qui comme lui s'engage à reconstituer le fil des événements sur la base de preuves souvent éparses, incomplètes et dissimulées<sup>14</sup>. Fidèles à la tradition, nous avons approché le dossier du 41<sup>e</sup> à la manière d'une enquête judiciaire, en fouinant dans les archives gouvernementales<sup>15</sup>, en épluchant des rapports de cour martiale<sup>16</sup> et des articles de presse<sup>17</sup> à la recherche d'indices qui nous aideraient à comprendre ce qui avait poussé ces hommes à désobéir en masse. Et, comme dans toute enquête, notre première tâche consistait à identifier, traquer et interroger les principaux témoins de la crise.

À cette fin, une source domine : les dossiers de service des soldats du 41<sup>e</sup> bataillon. Résultant d'un effort titanesque d'indexation et de numérisation effectué aux Archives nationales canadiennes, la base de données des *dossiers du personnel de la Première*

---

<sup>11</sup> Ivan Ermakoff, « La microhistoire au prisme de l'exception » *Vingtième siècle. Revue d'histoire* 2, 139 (2018) : 193-211.

<sup>12</sup> Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVI<sup>e</sup> siècle* (Paris : Flammarion, 1980); Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324* (Paris : Gallimard, 1975).

<sup>13</sup> Natalie Zemon Davis, *Le Retour de Martin Guerre* (Paris : Tallandier, 2008).

<sup>14</sup> Carlo Ginzburg, « Preuves et possibilités » dans Davis, *Le Retour de Martin Guerre*, 12-13.

<sup>15</sup> La majorité des documents textuels que nous avons consulté à *Bibliothèque et Archives Canada* et qui se rapportent au 41<sup>e</sup> bataillon sont tirés des fonds RG9-III-A, vol. 46; RG9-III-B-1, vol. 862, vol. 2220; RG-III-C-13, vol. 4606; RG24, vol. 1508, vol. 4491; RG150-1, vol. 82; RG150-7, vol. 468.

<sup>16</sup> BAC-LAC, RG150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Dossiers des cours martiales.

<sup>17</sup> Bibliothèque et Archives nationales du Québec, *Revue et journaux québécois numérisés par BANQ* : <https://numerique.banq.qc.ca/ressources/details/RJQ>.

*Guerre mondiale*<sup>18</sup> comprend l'entièreté des documents maintenus par chaque – oui, chaque – soldat canadien au cours de son service dans le CEC. Chaque dossier, compris en moyenne entre 25 et 75 pages, renferme la fiche d'enrôlement du soldat, ses rapports médicaux, ses feuilles de paie et tout autre document relatif à sa condition physique, à ses décorations, à ses déplacements, à son dossier disciplinaire, à sa démobilisation ou aux circonstances de son décès. Compte tenu des proportions franchement vertigineuses de la documentation qui s'offre à nous, nous avons fait le choix calculé de nous limiter à un échantillon de 313 dossiers de service, de façon à dégager un portrait global du 41<sup>e</sup> bataillon pour produire ce que Carlo Ginzburg et Carlo Poni appellent une « prosopographie de la masse », c'est-à-dire une analyse à l'échelle individuelle « qui devrait déboucher sur une série d'études de cas, sans pourtant exclure [...] les recherches sérielles »<sup>19</sup>. Par soucis d'exactitude des données, nous avons pris soin de reproduire dans notre échantillon la structure interne du 41<sup>e</sup>, en sélectionnant un nombre représentatif de soldats et sous-officiers pour chaque sous-groupe du bataillon<sup>20</sup>. Autrement, les noms ont été pigés au hasard à partir de la liste d'embarquement du 41<sup>e</sup><sup>21</sup>. En recadrant le profil socio-professionnel des soldats dans leur contexte de mobilisation, nous nous sommes intéressés à leurs vies antérieures, à leurs origines culturelles et géographiques, à leur statut économique, à leurs liens de parenté et à toute autre information susceptible de révéler qui ils étaient, pourquoi ils s'étaient enrôlés, et comment ils percevaient eux-mêmes la place qu'ils occupaient dans le bataillon. Cette enquête préliminaire, qui sera principalement le propos du premier chapitre, révèle que l'unité avait été levée sur des bases extrêmement chancelantes, augurant dès les premiers mois les troubles disciplinaires qu'elle allait rencontrer par la suite.

Comprendre ce qui ne tournait pas rond avec le 41<sup>e</sup> bataillon consiste aussi à le mesurer à d'autres unités d'infanterie qui, à l'inverse, furent couronnées de succès au cours du conflit. Nous avons donc adopté une approche comparative, lorsque les sources le

---

<sup>18</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, Corps expéditionnaire canadien (CEC), versement 1992-93/166.

<sup>19</sup> Carlo Ginzburg & Carlo Poni, « La micro-histoire », *Le Débat* 17, 10 (1981) : 136.

<sup>20</sup> La méthodologie employée pour la constitution de notre échantillon de dossiers de service est détaillée en annexe.

<sup>21</sup> BAC-LAC, RG9-II-B-3, vol. 79, *Canadian Expeditionary Force, 41st Battalion and Reinforcing Draft: Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men, 1917*.

permettent, en prenant le 22<sup>e</sup> bataillon comme principal indice de référence. Or il deviendra assez clair, assez tôt, que le 41<sup>e</sup> est à plus d'un égard un cas à part, notamment en raison de son contexte particulier de mobilisation et de sa composition socio-culturelle. Quoiqu'officiellement désigné « canadien-français », l'unité comprenait en effet un nombre considérable de volontaires étrangers, incluant 139 immigrants russophones attachés au bataillon par manque de volontaires disponibles en cette étape critique du processus de mobilisation canadienne. En mars 1916, un observateur notait que le bataillon se composait d'un mélange cosmopolite « *of men containing amongst its rank and file no less than eight nationalities : Russians, English, Italians, Belgians, Maltese, Argentines, Negroes, and Macedonians* »<sup>22</sup>. Cette étonnante hétérogénéité culturelle en fait un cas très peu représentatif de l'ensemble du CEC qui, conformément à la tradition militaire britannique, avait favorisé la formation de bataillon géographiquement et culturellement circonscrits. Le caractère singulier de notre objet de recherche est entièrement assumé. Sur cette note, nous nous rapportons aux propos de Natalie Zemon Davis dans son introduction au *Retour de Martin Guerre*, ouvrage pionnier du genre microhistorique: « Que ce soit une affaire exceptionnelle ne me gêne pas, au contraire, car une dispute hors du commun met à nu parfois des motivations et des valeurs qui se diluent dans la vie de tous les jours »<sup>23</sup>. Autant dire, finalement, que la microhistoire n'opère pas en vase clos. Le récit qu'elle produit n'est jamais strictement anecdotique. Par un jeu constant de va-et-vient entre échelles micro et macro, l'approche nous permet de partir d'un cas local « exceptionnel » pour mieux en saisir le contexte historique, et pour dégager des conclusions qui se transposent à l'étude de phénomènes plus communs. De même, les particularismes du 41<sup>e</sup> en tant que bataillon d'infanterie soi-disant « canadien-français » mais hautement cosmopolite et qui, en fin de compte, n'aura jamais combattu, en font un terrain de recherche d'autant plus fécond qu'il propose des pistes de réflexions inusitées sur les tensions raciales, linguistiques et nationales au sein des armées, ainsi que sur la façon dont les rapports d'autorité se déploient dans les cantonnements de l'arrière.

---

<sup>22</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Brief Summary of the Proceedings of Court of Enquiry on the 41<sup>st</sup> Battalion...*

<sup>23</sup> Davis, *Le Retour de Martin Guerre*, 55.

Il a été énoncé plus haut que ce mémoire s'intéresse davantage au *comment* qu'au *pourquoi*, ce qui ne revient pas à dire que nous n'aborderons pas les différents facteurs qui ont contribué à la déchéance du 41<sup>e</sup> bataillon. Pour paraphraser l'historien Christopher Clark, la question du *comment* est inextricablement liée à celle du *pourquoi*, et tenter de comprendre le déroulement d'une crise historique sans nécessairement chercher à en pointer les responsables du doigt nous amène aussi forcément à en explorer les différentes causes<sup>24</sup>. En suivant le parcours du 41<sup>e</sup> bataillon au plus près des conduites individuelles, de son arrivée en Angleterre jusqu'à sa dissolution prématurée, le chapitre 2 révélera toute la diversité et la complexité des facteurs en cause. Or ici, l'enquête porte moins sur les officiers et leurs lacunes que sur les hommes du rang, sur leurs frustrations quotidiennes et leurs griefs contre l'autorité, sur leur rapport à l'espace, sur leurs relations interpersonnelles, sur les banalités et les petites bizarreries de la vie en caserne, et finalement sur la façon dont ces variables interagissaient pour affecter la discipline du groupe.

Les témoignages, si précieux pour ce genre de travail, sont malheureusement tout aussi rares. Peu scolarisés pour la plupart, les soldats canadien-français de 14-18 – pour ne rien dire des volontaires étrangers – ont cette fâcheuse réputation d'avoir laissé derrière eux très peu de traces écrites de leurs expériences de guerre<sup>25</sup>. Celles dont on dispose nous viennent donc principalement des rapports de cour martiale. Ces textes, si peu nombreux qu'ils soient, ont néanmoins l'avantage d'avoir été rédigés à chaud, contrairement aux mémoires et à la littérature d'après-guerre, souvent produits longtemps après les faits, avec le recul nécessaire pour que leurs auteurs réinterprètent, oublient ou censurent ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont fait<sup>26</sup>. Conformément à l'approche microhistorique, et compte tenu du cadre restreint de notre objet de recherche, nous avons élargi notre corpus documentaire pour y ajouter à peu près toutes les sources primaires que nous avons pu dénicher et qui se rapportent directement au 41<sup>e</sup> bataillon. Ceci inclut une série de cartes postales annotées

---

<sup>24</sup> Christopher Clark, *The Sleepwalkers: How Europe Went to War In 1914* (New York: Harper Collins, 2014), xxvii-xxviii.

<sup>25</sup> À ce propos, et pour une compilation de témoignages de soldats canadiens-français, nous renvoyons à l'autorité en la matière : Michel Litalien, *Écrire sa guerre : Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1918)* (Montréal : Athéna, 2011).

<sup>26</sup> Sur les avantages et les dangers épistémologiques des témoignages écrits, nous renvoyons à : Prost & Winter, *Penser la Grande Guerre*, 237-241.



par le soldat Napoléon Coderre et conservées aux *Centre d'histoire de St-Hyacinthe*<sup>27</sup>. Bien qu'elles restent assez discrètes quant aux problèmes disciplinaires de l'unité (contrôle postal oblige), ces lettres ouvrent une fenêtre unique sur le quotidien du soldat, et se sont avérées particulièrement utiles pour tracer l'itinéraire détaillé du 41<sup>e</sup> bataillon lors de son séjour en Angleterre. Enfin, des articles de journaux tirés de la presse québécoise et britannique ont été consultés pour relater les événements majeurs ayant ponctué la chronologie du 41<sup>e</sup> bataillon. Soumise à la censure étatique, la presse de l'époque reflétait avant tout les besoins et les préoccupations des autorités politiques et militaires, perspective qui entre parfois en contradiction avec le récit qui se dégage des rapports de cour martiale et des documents confidentiels. Moyennant un certain nombre de précaution, néanmoins, elle nous permet à la fois de sonder l'opinion publique entourant la formation du 41<sup>e</sup> bataillon et de donner une voix à certains soldats de notre échantillon dont les lettres de correspondances furent publiées dans les journaux.

Ce qui frappe, à la lecture de ces témoignages, est de constater que le 41<sup>e</sup> bataillon ne souffrait pas uniquement de problèmes disciplinaires. Dès son arrivée en Angleterre, une atmosphère insidieuse de méfiance mutuelle s'était infiltrée entre les rangs et le haut de la chaîne de commandement. Les tendances transgressives des hommes s'accompagnaient la plupart du temps de dissensions internes et de règlements de compte qui dégénéraient parfois en effusion de sang. Les témoins nous confient que ces conflits ne surgissaient pas uniquement de bas en haut de la hiérarchie, mais aussi entre soldats et officiers du même rang. Ces incidents répétés trahissent un manque criant de cohésion au sein du 41<sup>e</sup>, constat d'autant plus troublant qu'il a reçu comparativement très peu d'attention de la part de Morton. Une part de l'argument proposé ici est que cette absence de cohésion était tout aussi déterminante dans l'effondrement du 41<sup>e</sup> bataillon que l'incompétence de ses officiers.

Le concept de cohésion militaire est intimement lié à celui d'*esprit de corps*, formulé par Ardent du Picq au XIX<sup>e</sup> siècle pour décrire le sentiment collectif de loyauté et de camaraderie susceptible d'émerger, entre soldats d'un même groupe, pour les enjoindre à combattre efficacement, maintenir la réputation de leur unité et satisfaire les attentes de

---

<sup>27</sup> Collection Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, CH324, *Fonds Napoléon Coderre*, octobre 1915 – mars 1916.

leurs camarades<sup>28</sup>. De par son nom lui-même, l'esprit de corps revêt une dimension abstraite, chargée d'émotivité, certains diraient sacrée, ce qui en fait à notre sens une formule davantage adaptée aux besoins des académies militaires qu'à la recherche scientifique. C'est pourquoi nous avons privilégié la notion de cohésion, étudiée de long en large dans les domaines de la sociologie militaire et de la psychologie combattante<sup>29</sup>, et donc plus à même de rendre compte de la complexité des dynamiques sociales à l'œuvre dans un bataillon. Et pourtant, la cohésion est généralement comprise en des termes similaires, bien qu'aucune définition fixe ne fasse l'unanimité parmi les chercheurs. Si l'on se rapporte à Edward Meyer, ancien chef d'état-major de l'armée américaine, la cohésion désigne « *the bonding together of soldiers in such a way as to sustain their will and commitment to each other, the unit, and mission accomplishment, despite combat or mission stress* »<sup>30</sup>. Les interprétations varient quant aux facteurs qui contribuent au développement de tels liens affectifs – leadership efficace, engagement idéologique, communication, entraînement, expérience partagée du combat, homogénéité socio-culturelle, etc. – mais les chercheurs s'entendent généralement pour définir la cohésion comme un facteur de performance militaire, particulièrement dans la mesure où elle concerne les groupes primaires, c'est-à-dire les groupes de petites tailles au sein desquels les individus entretiennent des relations soutenues de face à face. Autrement dit, les unités qui parviennent à tenir sous le feu sont celles dont les membres, à l'échelle de la section ou du peloton, sont soudés par de puissants liens de solidarité. Or, qu'en est-il de groupes plus vastes, disons le 41<sup>e</sup> bataillon, qui comme lui n'ont jamais été soumis au stress du combat? Le politologue Jasen Castillo a élargi le champ d'action de la cohésion pour l'appliquer à

---

<sup>28</sup> Charles Ardant Du Picq, *Études sur le combat* (Paris : Hachette, 1880).

<sup>29</sup> Pour une revue non-exhaustive de la littérature sociologique portant sur la cohésion militaire, nous renvoyons à : Edward A. Shils & Morris Janowitz, « Cohesion and Disintegration in the Wehrmacht in World War II », *Public Opinion Quarterly* 12, 2 (1948) : 280-315; Samuel A. Stouffer et al., *The American Soldier* (Princeton : Princeton University Press, 1949); Robert J. MacCoun, Elizabeth Kier & Aaron Belkin, « Does Social Cohesion Determine Motivation in Combat? An Old Question with an Old Answer », *Armed Forces & Society* 32, 4 (2006) : 646-654; Guy L. Siebold, « The Essence of Military Group Cohesion », *Armed Forces & Society* 33, 2 (2007) : 286-295; Anthony King, *The Combat Soldier: Infantry Tactics and Cohesion in the Twentieth and Twenty-First Centuries* (Oxford: Oxford University Press, 2013); Anthony King, dir., *Frontline: Combat Cohesion in the Twenty-First Century* (Oxford: Oxford University Press, 2015).

<sup>30</sup> Cité dans: Frederick J. Manning, « Chapter 1: Morale and Cohesion in Military Psychiatry », dans Jones, Franklin D. et al., dir., *Military Psychiatry: Preparing in Peace for War* (Washington D.C.: TMM Publications, 1994), 4.

l'échelle des armées nationales, mais sans toutefois s'éloigner du champ de bataille : « *Cohesion reflects not only tenacity in battle but also the ability of a nation's military to hold together as a coherent, fighting force as the chances of victory in a war decrease* »<sup>31</sup>. Les études sur la cohésion militaire n'ont-elles donc rien à nous apprendre sur la performance des unités cantonnées à l'arrière? Quels rapports existe-t-il entre la cohésion et la discipline des soldats?

Dora Costa et Matthew Kahn proposent quelques éclaircissements. S'étant penchés sur la Guerre civile américaine, ils ont montré que les soldats les plus susceptibles de désertir étaient ceux qui appartenaient aux compagnies les plus hétéroclites en termes d'âge, de lieu de naissance et d'occupation professionnelle. À l'inverse, les compagnies dont les membres s'identifiaient les uns aux autres et avaient développé de puissants liens affectifs courraient moins de risques de crouler sous le poids des désertions<sup>32</sup>. Du côté de la Guerre civile espagnole, Théodore McLauchlin propose de lier le concept de cohésion aux notions de confiance et de méfiance, suggérant que les combattants qui se refusent à désertir, même lorsque la situation semble désespérée, sont ceux qui ont confiance en leurs camarades et en leur engagement idéologique pour la cause<sup>33</sup>. Mais dans un cas comme dans l'autre, à nouveau, la désertion est traitée comme une réponse au stress du combat, ce à quoi les hommes du 41<sup>e</sup> bataillon n'avaient toujours pas été exposés. Et pourtant, entre novembre 1915 et avril 1916, ils avaient été des centaines à s'absenter du camp pour s'enivrer dans un village avoisinant ou, plus rarement, à désertir sans regarder en arrière. Simultanément, les tensions s'avivaient, des luttes de pouvoir entre officiers déstabilisaient la structure hiérarchique, et des bagarres éclataient jusqu'à atteindre le point de non-retour en janvier 1916, lorsqu'un membre du bataillon en assassina un autre de sang-froid. Comment l'expliquer?

Les chapitres 3 et 4 rompent avec la structure narrative des deux chapitres précédents pour explorer le rapport complexe d'interdépendance qui existe entre la cohésion et la discipline des groupes de combat. Dans le contexte du Canada au cours de

---

<sup>31</sup> Jasen Castillo, *Endurance and War: The National Sources of Military Cohesion* (Stanford: Stanford University Press, 2014), 18.

<sup>32</sup> Dora L. Costa & Matthew E. Kahn, *Heroes and Cowards: The Social Face of War* (Princeton: Princeton University Press, 2008), 80-119.

<sup>33</sup> Théodore McLauchlin, *Desertion: Trust and Mistrust in Civil Wars* (Ithaca: Cornell University Press, 2020).

la Grande Guerre, la cohésion procédait à l'échelle plus large du bataillon d'une combinaison de traditions, de rituels, de symboles collectifs et d'expériences communes qui, ensemble, formaient les bases de son identité régimentaire<sup>34</sup>. C'est à travers ce processus de recherche identitaire que les hommes développaient un sentiment d'appartenance au plus grand nombre, que la collectivité l'emportait sur l'individu et, partant, que les risques de tensions internes s'amenuisaient. En retour, ceux qui souscrivaient à cette identité étaient plus susceptibles de témoigner de leur engagement, tant envers leurs camarades qu'envers leurs officiers. Le chapitre 3 révélera que le 41<sup>e</sup> bataillon s'est trouvé considérablement entravé dans sa propre quête identitaire, notamment mais pas uniquement en raison de sa diversité culturelle, occasionnant ce que l'on pourrait mieux qualifier de « crise identitaire ».

D'une façon tout à fait paradoxale, la cohésion peut aussi bien engendrer la discipline qu'elle peut y nuire. Comme l'a souligné McLauchlin, des soldats soudés par des liens étroits de camaraderie mais qui démontrent un manque d'engagement idéologique peuvent se rassembler pour défier conjointement une autorité qu'ils jugent illégitime, désertir en groupes, organiser une mutinerie ou, pis encore, assassiner un supérieur<sup>35</sup>. En l'absence de tels liens de solidarité – c'est ce que le cas du 41<sup>e</sup> illustre – les contrevenants auront plutôt tendance à désobéir de façon isolée, d'un à un, sans plan d'action commun ni consultation préalable. Le rapport entre la cohésion et la discipline ne se traduit donc pas uniquement par un lien de causalité, mais aussi à travers les différentes formes que peut prendre l'insubordination, lesquelles varient selon qu'elle se déploie au sein de collectivités soudées par de puissants liens de solidarité ou, au contraire, à l'intérieur de groupes dépourvus de cohésion. En somme, l'argument défendu ici peut être résumé comme suit : l'absence de cohésion dans le 41<sup>e</sup> a contribué à la crise d'insubordination sur deux plans,

---

<sup>34</sup> Par souci de désambiguïisation, une distinction s'impose entre les notions de « bataillon » et de « régiment ». En règle générale, un régiment désigne une unité militaire de plus grande taille composée elle-même de 1-3 bataillons, bien que l'un et l'autre puissent varier en quantité de personnel, en structure organisationnelle et en fonction opérationnelle selon le contexte historique et national. À l'amorce de la Grande Guerre, le Canada s'était défait d'une organisation militaire centrée sur le régiment pour faire du bataillon l'unité de base du CEC. Toutefois, le terme « régiment » était resté en usage commun, et c'est pourquoi les sources s'y réfèrent parfois pour désigner le 41<sup>e</sup> bataillon. Dans l'ensemble, les deux notions renvoient à une communauté de soldats soudés par une identité militaire distincte (voir chapitre 3). Aussi, nous emploierons l'adjectif « régimentaire » pour décrire les propriétés du 41<sup>e</sup> bataillon, pour la simple raison qu'il n'existe aucun équivalent plus approprié.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 13.

d'abord en privant les soldats d'un sentiment identitaire et de liens de camaraderie qui les auraient autrement enjointés à se prouver les uns aux autres et à se dévouer pour le bataillon, et ensuite en dictant *comment* ils désobéissaient, c'est-à-dire de façon individuelle, spontanée et sans finalité commune.

Par-delà ses apports potentiels à l'étude de la discipline et de la cohésion des groupes de combats, l'histoire du 41<sup>e</sup> bataillon est aussi un récit empreint d'humanité, tantôt hilarant, tantôt touchant, riche en coups de théâtre et en personnages tous plus curieux les uns que les autres. On y découvre le major Bouchard, militaire de bonne foi et prétendant au poste de commandant; Joseph Oscar Lizotte, aumônier à la moralité douteuse; Edmond Fournier, sergent stoïque impatient de marcher sur Berlin; George Albert Allen, déserteur aux intentions nobles; Edmond Laliberté l'alcoolique; John Cantey le paranoïaque; « fou Coderre » l'assassin, et encore bien d'autres... L'histoire du 41<sup>e</sup> bataillon est avant toute chose la leur et, pour aussi peu glorieuse qu'elle puisse paraître, nous sommes de l'avis qu'elle mérite d'être racontée. Des efforts considérables ont été déployés pour donner une voix à ces visages anonymes, pour les saisir dans leurs qualités comme dans leurs pires défauts, et pour rendre compte de leurs choix de parcours en toute honnêteté, sans apologie ni condamnation. Il serait bien facile de les juger, en effet, mais nous estimons plus utile de les comprendre, d'abord.

Voici leur récit, un récit non pas de bravoure et de sacrifice sous le feu ennemi, mais bien de crime, de transgression et d'échecs répétés. Il ne contient ni héros, ni moments de triomphe, ni dénouement heureux. Que le lecteur en soit averti.

# I

## **L'anatomie du 41<sup>e</sup> bataillon**

*(Décembre 1914 – octobre 1915)*

La guerre battait son plein depuis déjà cinq longs mois. En Europe, l'année 1915 s'ouvrait sur une nouvelle phase du conflit, où l'espoir d'une victoire rapide contre l'Allemagne faisait place à l'émergence de nouveaux belligérants, à l'ouverture de nouveaux théâtres d'opération et à l'impasse stratégique qui allait réguler le rythme des combats sur le front de l'ouest pour l'année à suivre. Au Canada, l'heure était à la mobilisation de masse. Après le départ d'un premier contingent en octobre 1914, le gouvernement canadien, déterminé à prouver sa loyauté envers l'Empire, s'était engagé à investir un nombre toujours plus vertigineux de volontaires canadiens à la cause britannique, engagement qui allait passer de quelque 50 000 hommes en janvier 1915 à un demi-million un an plus tard<sup>36</sup>. Ces grandes promesses menèrent à l'autorisation, d'un bout à l'autre du dominion, de dizaines de bataillons numérotés par ordre de formation, chacun organisé et recruté dans un contexte local qui lui était bien spécifique. Le 41<sup>e</sup>, autorisé pour le service outre-mer la veille du jour de l'an 1915<sup>37</sup>, n'y faisait pas exception.

Ce premier chapitre vise à décrire l'anatomie du 41<sup>e</sup> bataillon, d'abord en retraçant les conditions historiques et sociales qui menèrent à sa naissance, puis en le disséquant au plus près des hommes qui en formaient les rangs. Il s'avère que le vocabulaire anatomique employé ici, certes avant tout figuré, n'est pas sans mérites pour qui veut bien comprendre

---

<sup>36</sup> Desmond Morton & J.L. Granatstein, *Marching to Armageddon: Canadians and the Great War 1914-1919* (Toronto: Lester & Orpen Dennys, 1989), 30.

<sup>37</sup> Litalien, *Le Régiment de Maisonneuve*, 382.

le fonctionnement interne du bataillon, lui-même subdivisé en organes distincts mais interdépendants, et qui s'apparente par bien d'autres égards à un *appendice* du *Corps* canadien. Et de la même façon que la gangrène, lorsque négligée, se propage d'un organe à l'autre jusqu'à en perdre tout contrôle, le bataillon est lui-même en proie à ses propres maux, ceux de la corruption, de la dissension, de la démoralisation et de l'insubordination. Le tissu social du 41<sup>e</sup>, en l'occurrence, présentait déjà à ce stade précoce de son développement certains signes avant-coureurs de telles affections.

Dans quel contexte le 41<sup>e</sup> bataillon a-t-il vu le jour? Qui étaient les hommes qui en formaient le cadre? D'où venaient-ils et qu'est-ce qui a bien pu les pousser à enfiler l'uniforme? Voici quelques-uns des problèmes que nous tenterons de résoudre, examen qui offre une première piste d'explication aux problèmes de discipline que connut l'unité par la suite. En préface à ce tour d'horizon, toutefois, il conviendra de répondre à une première question, celle-ci en apparence triviale...

### **1.1 – Qu'est-ce qu'un bataillon? Structure interne et éléments de définition**

S'il est bien présent dans l'imaginaire collectif, le bataillon demeure pour la plupart un concept tout à fait abstrait, parfois difficile à saisir. Il nous semble donc nécessaire de le décortiquer. L'histoire-bataille qui a longtemps dominé le récit de la Grande Guerre s'est généralement limitée à une analyse en surplomb des armées en guerre, centrée sur les plans d'attaque, les décisions opérationnelles des hauts-gradés et les grandes manœuvres combinées<sup>38</sup>. Le bataillon, ainsi observé en contre-plongée, en est souvent réduit à une entité monolithique dont le fonctionnement dépend avant tout de l'initiative des officiers, et dont les membres au plus bas de la hiérarchie sont ramenés à un comptage sinistre de disparus, de blessés et de morts au combat. Le roman national du Canada en guerre, rédigé dans une large mesure par les militaires qui avaient eux-mêmes participé à ces prises de décision, a longtemps reproduit cette approche narrative<sup>39</sup>, dessinant dans les

---

<sup>38</sup> Nicolas Offenstadt, « Histoire-bataille » dans Delacroix, C. et al., dir., *Historiographies, I : Concepts et débats* (Paris : Gallimard, 2010), 162-169.

<sup>39</sup> Tim Cook, *Clio's War: Canadian Historians and the Writing of the World Wars* (Vancouver: UBC Press, 2006), 41-92.

esprits une constellation d'entités chiffrées, vaguement reliées les unes aux autres et facilement repérables sur une carte du front, mais qui nous en dit finalement peu sur ce en quoi *consiste* le bataillon, sur son essence et sa nature.

Les plus initiés en connaissent les propriétés fondamentales. Un bataillon d'infanterie canadien en 1915 compte aux alentours de 1 150 hommes répartis en quatre compagnies d'infanterie désignées de A à D, une compagnie de base, une section des pionniers, une section des signaleurs, une section des mitrailleuses et un quartier général. Les compagnies d'infanterie, le nerf et la principale force de frappe du bataillon, comptent chacune environ 227 hommes distribués entre quatre pelotons numérotés de 1 à 16 (1 à 4 pour la compagnie A, 5 à 8 pour la compagnie B, et ainsi de suite), chaque peloton étant composé de quatre sections de douze hommes chacune. En cas de pertes, la compagnie de base est prévue pour fournir le reste du bataillon en renforts. Avec un personnel de 119 soldats et sous-officiers, elle comprend quatre magasiniers, un tailleur-maître et, lorsqu'autorisé, un orchestre régimentaire. Les sections des pionniers, des signaleurs et des mitrailleuses, beaucoup plus réduites en personnel (plus ou moins 81 hommes, au total), sont affectées respectivement aux tâches d'ingénierie, aux services de communication et à l'opération des mitrailleuses. Le quartier général et ses attachés, finalement, constituent tout l'appareillage administratif et logistique du bataillon. Il se compose notamment du lieutenant-colonel et du commandant-adjoint, du personnel assigné au transport des troupes, des trésoriers, des quartier-maitres, de l'armurier, de l'aumônier et de l'ordonnance<sup>40</sup>.

Derrière sa structure interne, le bataillon doit d'abord être compris comme un regroupement d'hommes cohabitant dans un espace relativement restreint et rattachés non pas uniquement par leur statut partagé de soldat mais aussi, avant tout, par leur appartenance commune et exclusive au bataillon. Parfois assimilé par les historiens à une « famille » et un « foyer »<sup>41</sup>, à une « communauté » ou à une « petite ville »<sup>42</sup>, il se cache, sous ce lexique emprunté à l'anthropologie de la parenté, l'idée du bataillon en tant que

---

<sup>40</sup> Col. W. R. Lang, *Organization, administration and equipment of His Majesty's Forces in peace and war* (Toronto: Copp, 1916), 117.

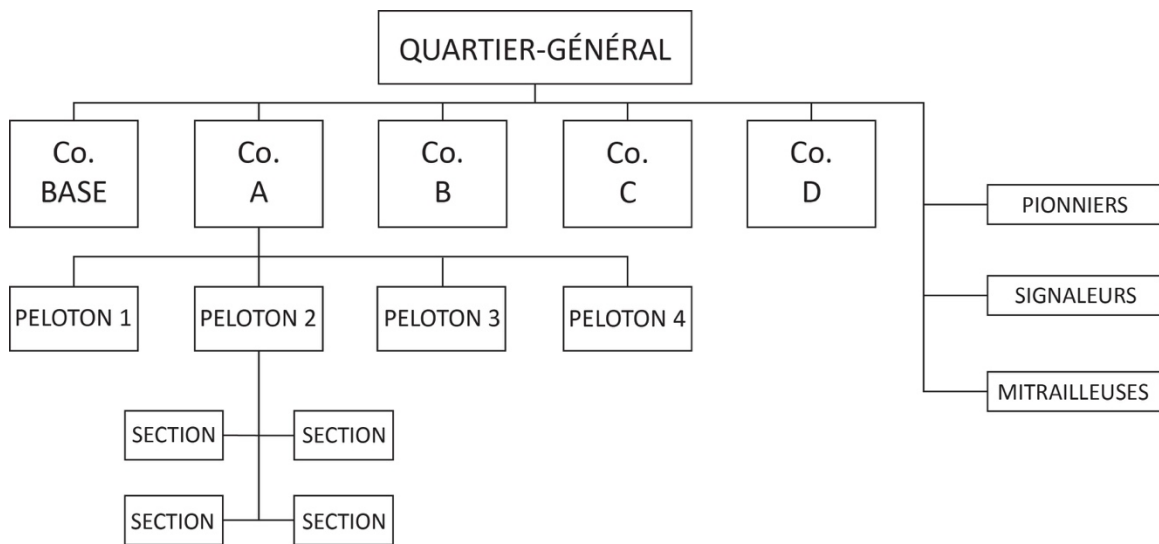
<sup>41</sup> Tim Cook, *At the Sharp End: Canadians Fighting the Great War, 1914-1916, Volume One* (Toronto: Penguin Group, 2007), 41.

<sup>42</sup> Desmond Morton, *When Your Number's Up: The Canadian Soldier in the First World War* (Toronto: Random House of Canada, 1993), 77.



microsociété, terme défini par Erwan LeGall « en tant que groupement humain de dimensions modestes mais qui ne saurait pour autant être confondu avec la ‘vie en société’ »<sup>43</sup>. Un peu à l’image d’un quartier résidentiel, le bataillon est le lieu de multiples rencontres, d’amitiés forgées et perdues, de cliques, de potins, mais aussi d’aventures, de victoires et de deuils partagés.

**Figure 1.**  
**Structure régimentaire, CEC, 1915<sup>44</sup>**



La structure arborescente du bataillon, subdivisé en compartiments toujours plus restreints et imbriqués les uns dans les autres, nous informe ainsi quant aux différentes dynamiques de groupe comprises au sein de l’unité. À mesure que l’on réduit l’échelle en passant du bataillon à la compagnie, puis du peloton à la section, l’affinité liant les hommes appartenant à chacun de ces sous-groupes augmente de façon inversement proportionnelle à la taille du groupe. C’est aussi pourquoi il peut être utile de penser au bataillon en termes de parenté : dans l’intimité de la section (famille nucléaire du soldat), les liens de

<sup>43</sup> Erwan LeGall, *Une entrée en guerre : Le 47<sup>e</sup> régiment d’infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)* (Talmont-Saint-Hilaire : Codex, 2014), 36.

<sup>44</sup> Lang, *Organization, administration and equipment of His Majesty’s Forces in peace and war*, 117.

camaraderie sont beaucoup plus étroits qu'au niveau de la compagnie (sa famille élargie), bien qu'un rapport de familiarité puisse être ressenti entre tous les membres du bataillon. En définitive, si le simple soldat canadien était bien conscient des proportions grandioses du conflit de 14-18, sa guerre à lui était vécue à une échelle beaucoup plus réduite, habituellement limitée aux confins du bataillon, soit le niveau hiérarchique le plus élevé avec lequel il était amené à interagir au quotidien<sup>45</sup>.

Pas moins de 265 de ces microsociétés furent autorisés, entre ces quatre années, pour servir le Canada à un titre ou à un autre<sup>46</sup>. Le 41<sup>e</sup> n'était qu'une petite pièce dans ce gigantesque assemblage administratif, logistique et humain.

## 1.2 – La genèse du 41<sup>e</sup> bataillon

Au moment de sa création, la représentation des Canadiens français dans le CEC se limitait officiellement à l'existence du 22<sup>e</sup> bataillon, alors stationné au camp militaire de Saint-Jean-sur-Richelieu en prévision de son départ pour l'Angleterre. Encore jusqu'à récemment, de fait, on estimait que des quelque 619 600 Canadiens qui servirent dans le CEC entre 1914 et 1918, seulement 35 000 (5,6%) étaient francophones<sup>47</sup>. Les estimations les plus généreuses augmentent désormais ce chiffre à environ 75 000 (12,1%)<sup>48</sup>, ce qui représente tout de même un déséquilibre important par rapport à la proportion de la population francophone au Canada (27,7% en 1911)<sup>49</sup>. Si l'histoire tend aujourd'hui à

---

<sup>45</sup> Ou, selon Cook: « *Although men formed close allegiances within their sections and platoons, the larger battalion was the soldier's family and home. Every man could probably recognize a comrade from his battalion by sight, and most would jump at the drop of a hat to save a battalion-mate in a fight* ». Cook, *At the Sharp End*, 41.

<sup>46</sup> J.L. Granatstein, *Canada's Army: Waging War and Keeping the Peace (Third Edition)* (Toronto: University of Toronto Press, 2021), 71.

<sup>47</sup> Ces données concernant la participation des Canadiens français à la Première Guerre mondiale ont été proposées pour une première fois par l'historienne américaine Elizabeth H. Armstrong dans *The Crisis of Quebec : 1914-1918* (Montréal : McGill-Queen's University Press, 1974).

<sup>48</sup> Jean Martin, « Yes, French Canadians Did Their Share in the First World War », *Canadian Military Journal* 17, 4 (2017): 47-55.

<sup>49</sup> Statistics Canada, « The evolution of language populations in Canada, by mother tongue, from 1901 to 2016 », *Minister of Industry*, 2018, <https://www150.statcan.gc.ca/n1/en/pub/11-630-x/11-630-x2018001-eng.pdf?st=-D3GNNI>.

relativiser la portée de ces chiffres<sup>50</sup>, l'hésitation qu'éprouvèrent les Canadiens français à se sacrifier à la cause britannique demeure un fait bien documenté. L'historienne Caroline D'Amours évoque à ce propos au moins trois ensembles de facteurs explicatifs: la rareté des officiers canadiens-français dans l'organisation militaire du Canada, qui jusqu'à 1914 était restée une institution foncièrement anglaise; le détachement du Canada français à l'égard de l'Europe et de la mission impérialiste britannique; et les particularismes sociodémographiques du Canada français, où les mariages précoces, un taux de natalité élevé et un degré plus important de ruralité limitait le bassin de volontaires disponibles et prêts à s'enrôler par rapport au Canada anglais<sup>51</sup>.

Il est vrai, en revanche, que l'opinion publique franco-canadienne s'était montrée pendant les premiers mois du conflit plutôt favorable à une intervention militaire en Europe, pour peu que le gouvernement accepte de tailler une plus grande place aux Canadiens français dans l'organisation militaire du pays. C'est du moins ce que suggérait l'élite franco-canadienne qui, appuyée par la presse québécoise, milita auprès des autorités canadiennes dès 1914 pour permettre la mise sur pied d'unités distinctement canadiennes-françaises. Francophobe avoué et fervent impérialiste, le ministre de la Milice et de la Défense du Canada, Sam Hughes, s'était montré tout au long de son mandat de 1911 à 1916 catégoriquement fermé à ces demandes. Mais la guerre s'annonçait déjà coûteuse, et les autorités canadiennes reconnaissaient la nécessité de recruter le plus grand nombre de citoyens aptes au service pour parvenir à honorer leur engagement militaire envers la Couronne. Soucieux de stimuler le recrutement au Québec, c'est donc à contrecœur que Hughes céda sous la pression et autorisa, en septembre 1914, la formation du 22<sup>e</sup> bataillon<sup>52</sup>. Les Canadiens français ayant enfin gagné leur place au sein du CEC, rien

---

<sup>50</sup> On sait notamment que, des 36 267 hommes du premier contingent du CEC, pas moins de 65% étaient des immigrants natifs de la Grande-Bretagne et d'autres possessions britanniques. À la fin de la guerre, on estime qu'un peu plus de la moitié seulement des membres du CEC étaient nés au Canada. Ces données réduisent de façon considérable l'écart entre la contribution relative des Canadiens francophones et anglophones dans le CEC : Jean-Pierre Gagnon, « Les soldats francophones du premier contingent expéditionnaire du Canada en Europe », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 40, 157 (1990) : 83-84; Serge Bernier, « Les Canadiens français et la mobilisation » dans Courtois, Charles-Philippe & Laurent Veyssière, dir., *Le Québec dans la Grande Guerre : engagement, refus, héritage* (Québec : Septentrion, 2015), 36.

<sup>51</sup> Caroline D'Amours, « La formation du 22<sup>e</sup> bataillon au cours de la Première Guerre mondiale : La fin de l'exception canadienne-française? » dans Courtois, Charles-Philippe & Laurent Veyssière, dir., *Le Québec dans la Grande Guerre : engagements, refus, héritages* (Québec : Septentrion, 2015), 41-55.

<sup>52</sup> *Ibid.*

n'empêchait désormais la formation d'autres unités francophones, et c'est finalement en réponse à la vague d'enthousiasme populaire provoquée par la création du 22<sup>e</sup> bataillon que fut autorisé, le 31 décembre 1914, la mobilisation d'un second bataillon canadien-français, désigné le 41<sup>e</sup>.

Dès janvier 1915, des bureaux de recrutement surgirent à Montréal, Sherbrooke, Joliette, Trois-Rivières, ainsi que plusieurs autres localités du Québec pour en remplir les effectifs. Très tôt, il devint évident que les recruteurs ne parvenaient pas à attirer suffisamment de volontaires, en partie parce que les officiers en charge ne bénéficiaient ni de la fortune, ni de l'influence nécessaire pour mener à bien leur campagne de recrutement<sup>53</sup>, mais aussi parce que l'enthousiasme populaire qui avait accompagné la formation du 22<sup>e</sup> bataillon commençait rapidement à s'estomper à partir du printemps 1915<sup>54</sup>. Pour en arriver aux quelque 1 150 recrues que devait compter le bataillon, les autorités décidèrent de cannibaliser des unités sœurs pour transférer une partie de leurs effectifs vers le 41<sup>e</sup>. Dans certains cas, il s'agissait de recrues francophones qui, en raison de leur ignorance de l'anglais, peinaient à s'assimiler à leur bataillon d'origine<sup>55</sup>. Des 1 118 soldats et officiers qui apparaissent sur la liste d'embarquement de l'unité, en fait, seulement 440 s'étaient directement portés volontaires pour le 41<sup>e</sup> bataillon; 29 autres recrues s'étaient initialement enrôlées dans le 37<sup>e</sup> bataillon, et encore 649 avaient été transférés du 57<sup>e</sup><sup>56</sup>. Ce dernier contingent comptait notamment un groupe de 139 immigrants russophones qui, selon Desmond Morton, furent confiés au 41<sup>e</sup> « *under a Militia Department rationale that French and Russian were both equally foreign languages* »<sup>57</sup>. Nous y reviendrons.

Parmi les hommes qui furent arrachés à leur unité d'origine pour gonfler les rangs du 41<sup>e</sup> bataillon, plus d'un dut éprouver la même appréhension que le sergent George

---

<sup>53</sup> Litalien, *Le Régiment de Maisonneuve*, 382-383.

<sup>54</sup> En 1915, en effet, les tensions entre Canadiens francophones et anglophones furent ravivées par la reprise du débat entourant la question de l'usage du français dans les écoles bilingues en Ontario. C'est durant cette période, également, que les nouvelles du front commençaient à se faire de plus en plus macabres; dès lors, la perspective d'une guerre courte et peu coûteuse était hors de question. Dans ce contexte, l'élan volontaire des Canadiens-français, déjà plus faible que chez leurs voisins anglophones, commençait rapidement à s'essouffler : D'Amours, « La formation du 22<sup>e</sup> bataillon au cours de la Première Guerre mondiale », 50-51.

<sup>55</sup> Litalien, *Le Régiment de Maisonneuve*, 384.

<sup>56</sup> Gagnon, *Le 22<sup>e</sup> bataillon*, 151.

<sup>57</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF »: 75.

Albert Allen. Torontois anglophone et ingénieur de locomotive dans le civil, Allen avait 34 ans lorsqu'il se joignit au 41<sup>e</sup> bataillon<sup>58</sup> :

*I enlisted in August 1915, at Richmond, Quebec, for the Canadian Flying Corps, which was then supposed to be forming. I was sent immediately to Valcartier and assigned to the 57<sup>th</sup> Battalion. I was immediately made Corporal, and later Sergeant, on account of having previous Military Service (American). At this time there was very little organization in the Unit, and it was three or four weeks before I was posted to any company. I was then given charge of the Stretcher-bearer Section. Late in September, or early October 1915, I was transferred, without my consent, into the 41<sup>st</sup> Battalion, and despatched [sic] with them to England the following day<sup>59</sup>.*

À s'arrêter aux apparences, on croirait que George Albert Allen était l'exception à la règle dans l'atmosphère d'indiscipline qui allait bientôt s'abattre sur le bataillon. Chevronné d'un service militaire de trois ans, ses qualités de soldats furent constatées et récompensées par ses supérieurs durant son court séjour au 57<sup>e</sup> bataillon; tout semblait le vouer à une brillante carrière dans le CEC. En novembre 1915, pourtant, Allen s'absenta du 41<sup>e</sup> bataillon et fut déclaré déserteur. L'extrait qui précède, d'ailleurs, est tiré de sa déposition fournie lors de son procès en avril 1917, où il expliquait le prétexte de son absence :

*Repeated requests by me for a transfer were refused or ignored by my O.C., and I came to London to endeavour to obtain a transfer to an English-Speaking Unit. Through ignorance I went to the War Office, instead of the Canadian Headquarters, and was there told that I could transfer with my C.O.'s consent. This was again refused.<sup>60</sup>*

Découragé, Allen s'absenta une dernière fois en novembre 1915 – cette fois-ci pour de bon. En avril 1917, craignant d'être arrêté et exécuté, il se rendit au Quartier général des troupes canadiennes outre-mer, à Londres. Comme nous le verrons bientôt, d'autres circonstances aggravantes auront motivé sa décision de désertier le 41<sup>e</sup> bataillon. L'expérience de George Albert Allen nous permet toutefois de comprendre, dans un premier temps, les problèmes encourus par la détermination du ministère de la Milice et de

---

<sup>58</sup>BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 96 – 19, n° 5770.

<sup>59</sup> BAC-LAC, RG 150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-A-8116, Bobine T-8651, 150-5.

<sup>60</sup> *Ibid.*

la Défense à remplir les effectifs du 41<sup>e</sup> bataillon, au moyen des transferts, sans tenir compte de la composition socio-culturelle de l'unité et malgré la réticence exprimée par certains soldats qui y furent transférés.

La difficulté éprouvée par les autorités à enrôler suffisamment de volontaires fut accentuée par le taux alarmant de désertion – 673 cas, pour être exact – que subit l'unité durant son séjour au Canada, de janvier à octobre 1915<sup>61</sup>. Comme on dut attendre au mois de mars avant que des quartiers ne soient aménagés à leur intention à la Citadelle de Québec, les recrues étaient initialement logées et nourries dans la localité où elles s'étaient enrôlées. Cette période s'avéra particulièrement propice aux désertions, puisque rien jusque-là ne les empêchait de retourner à leur domicile, souvent situé très près du site d'entraînement, sans répondre à l'appel le lendemain<sup>62</sup>. Les plus fortunés parmi eux se contentaient de payer leur retour à la vie civile en vertu du règlement, toujours en vigueur à ce stade du conflit, qui permettait aux nouvelles recrues d'acheter leur libération de l'armée au prix de 25 dollars (près de 650 dollars, aujourd'hui). Dans la confusion, certains officiers ayant flairé la bonne affaire avaient saisi l'opportunité d'empocher la somme sans la déclarer dans les comptes du bataillon. Bien qu'ils eussent agi en toute légalité, ces soldats se virent ainsi classés parmi les déserteurs<sup>63</sup>. Impossible, donc, de démêler les vrais déserteurs des faux. Le 41<sup>e</sup> bataillon ne semble pas avoir été la seule unité du CEC à souffrir de cette pratique, qui fut finalement abolie en août 1915 pour pallier le manque toujours croissant de nouvelles recrues<sup>64</sup>.

Retracer tous ces « déserteurs » s'avère être une tâche particulièrement périlleuse, d'une part parce que leur nom n'apparaît pas sur la liste d'embarquement du 41<sup>e</sup> bataillon, mais aussi parce que leur dossier de service – lorsqu'il existe – n'affiche pas toujours un numéro de matricule correspondant à l'unité. Un indice intéressant nous est toutefois fourni par une coupure de *La Presse* datée du 16 mars 1915, qui cite les noms de vingt-quatre membres du *Club social Sainte-Marie* de Montréal ayant rejoint les rangs du 41<sup>e</sup>

---

<sup>61</sup> BAC-LAC, RG24, vol. 1508, dossier HQ 683-5-2, *Brief Summary...*

<sup>62</sup> Litalien, *Le Régiment de Maisonneuve*, 384.

<sup>63</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF »: 74.

<sup>64</sup> Morton, *When your Number's Up*, 56.

bataillon<sup>65</sup>. De ceux-ci, seuls les dossiers de dix-neuf recrues semblent avoir survécu<sup>66</sup>. On y découvre un groupe de jeunes Montréalais âgés de 18 à 25 ans – à l’exception d’un homme de 43 ans qui, conséquemment, fut démobilisé en 1917 en raison de son âge avancé – recrutés entre le 23 février et le 10 mars 1915. Or, seulement dix noms parmi les vingt-quatre cités dans l’article apparaissent sur la liste d’embarquement du 41<sup>e</sup> bataillon. Du reste, on dénombre trois désertions, trois libérations par achat, deux recrues respectivement trouvées « médicalement inapte » et « indésirable », et une recrue déclarée mineure. Ces neuf volontaires auront tous quitté les rangs du 41<sup>e</sup> bataillon, intentionnellement ou pas, entre les mois de mars et de septembre 1915. Dans le cas des cinq recrues dont on ne retrouve aucune trace, deux possibilités s’imposent : soit il s’agit d’une erreur dans l’article de *La Presse*, soit encore il s’agit d’autres réfractaires qui quittèrent le 41<sup>e</sup> bataillon si tôt que l’on ne prit jamais la peine de maintenir de dossier à leur endroit.

L’exemple du *Club social Sainte-Marie* constitue une sorte de microcosme du 41<sup>e</sup> bataillon durant cette première phase de son existence. On peut s’imaginer un groupe d’amis qui, sans doute encouragés les uns par les autres, décidèrent de s’enrôler dans l’espoir de servir ensemble. Très rapidement, certains d’entre eux semblent avoir été désenchantés par la vie militaire et décidèrent de rompre leur engagement, tant envers le pays qu’envers leurs pairs. Ceux qui n’avaient pas les moyens d’acheter leur libération se contentèrent de désertir. Pour plusieurs, il n’est pas improbable que la rigidité du régime militaire n’ait pas comblé leurs attentes de gloire et d’aventure promises par les affiches de propagande et les belles paroles des recruteurs. Et pourtant, chaque membre du 41<sup>e</sup> bataillon s’était enrôlé de plein gré, sans exception. À la lumière de ces centaines de désertions et des problèmes de discipline que l’unité connut par la suite, une question nous préoccupe : qu’est-ce qui a bien pu pousser ces hommes à s’enrôler en premier lieu? Nous y viendrons, mais premièrement, *qui* étaient-ils?

---

<sup>65</sup> « Social Sainte-Marie », *La Presse*, 16 mars 1915, page 6.

<sup>66</sup> Ces recrues sont E. Chaput (62264), R. Morin (410435), T. Guérin (410641), A. Vézinat (416320), O. Lapiere (416333), E. Gauthier (416336), A. Côté (416434), A. Bertrand (416436), H. Chaput (416449), E. Blain (416477), H. Collin (416489), D. Guy (416634), A. Perreault (416984), A. Desjardins (A16375), J. Guérin (A16926), P.-E. Debien (410474), A. Carrière (410344), A. Bélanger (416346), P. Arcand (410348) : BAC-LAC, RG150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166.

### 1.3 – Hiérarchie et composition sociale du 41<sup>e</sup> bataillon

À la fois civils et soldats, ceux qui s'étaient joints au 41<sup>e</sup> bataillon étaient avant tout des individus dotés d'agentivité, avec leurs propres motivations, leurs craintes et leurs désirs; certains mariés, d'autres célibataires; des pères de famille et des garçons à peine sortis de la puberté; prolétaires ou nantis; tous avec un passé unique qui les avait conduits à cet instant précis de leur vie. S'il est vrai que cette étude se propose de prioriser la perspective du simple soldat, toute analyse microhistorique d'un bataillon serait incomplète sans la reconnaissance des inégalités inhérentes au monde militaire. Dans la hiérarchie du 41<sup>e</sup> bataillon, comme partout ailleurs dans le CEC, les inégalités les plus saillantes étaient celles qui opposaient les officiers au reste de la troupe, c'est pourquoi il sera plus opportun de les aborder séparément. La classe des sous-officiers, beaucoup plus mobile, est aussi plus délicate à traiter. Marginalement plus vieux que le simple soldat, plus souvent mariés, ces caporaux et sergents à la tête des sections se voyaient gratifiés, en outre, de responsabilités et de privilèges qui les rapprochaient du corps des gradés sans forcément en faire des militaires de profession. Agissant comme auxiliaires entre officiers et simples soldats, les sous-officiers jouaient un rôle central au fonctionnement interne du bataillon, mais ils étaient avant tout des soldats-citoyens qui, ayant consenti à suspendre leur vie civile l'espace de quelques années, s'étaient montrés plus habiles que d'autres pour négocier la hiérarchie militaire et se hisser à un rang supérieur. Aussi, pour les besoins de la cause, nous les incluons dans la grande catégorie de la troupe.

#### *Les officiers*

Dans l'ensemble et à quelques exceptions près, le portrait qui se dégage des 35 officiers à la tête du 41<sup>e</sup> bataillon est celui du citoyen trentagénaire, vétéran de la milice ou de la force régulière et issu de la bonne société canadienne-française. On compte parmi eux le major Edmond Laliberté, futur commandant-adjoint, autrefois commerçant de fourrures et toujours plus ou moins sous l'influence de l'alcool; le capitaine Léonidas Turgeon, voyageur de commerce devenu paie-maître du 41<sup>e</sup>, décrit comme étant nerveux et traînant dans l'exercice de ses fonctions; le major Robert-Louis Calder, négligeant quant à son



apparence, entêté et vaniteux malgré son manque d'éducation; le capitaine Joseph Belleau, « *dreamy linguist* » qui se débrouillait en 17 langues et dialectes<sup>67</sup>; sans oublier le tristement célèbre lieutenant-colonel Louis-Henri Archambeault, avocat montréalais de 35 ans à la moustache imposante, et autrefois commandant adjoint du 22<sup>e</sup> bataillon avant d'être assigné, le 5 mars 1915, à la tête du 41<sup>e</sup><sup>68</sup>. Uniforme vide, ses contemporains l'auront accusé d'être « *inclined to bully his men* », « *only interested in his own pleasures* », « *self-opinionated, self-conceited [...], and very ignorant of the duties devolving on an Officer Commanding* »<sup>69</sup>, si bien que l'histoire n'aura retenu de sa carrière militaire que son incompetence en tant qu'officier. Si l'on a souvent reproché aux officiers canadiens-français de 14-18 d'être des politiciens d'abord et seulement ensuite des militaires, la critique semble d'autant plus applicable à Archambeault. Il n'y a pas de quoi s'étonner, dès lors, que les officiers subalternes qu'il avait lui-même sélectionnés pour mener ses hommes étaient pour la plupart tout aussi inexpérimentés que lui en ce qui a trait à la gestion et à l'administration du bataillon. Morton voit justement, dans ce ramassis d'arrivistes et de parvenus, l'une des fâcheuses conséquences de la réticence des autorités canadiennes à inclure la population francophone dans l'organisation militaire du Canada avant 1914<sup>70</sup>.

L'inconduite au sein du corps des officiers commença à se manifester avant même que le bataillon ne quitte le Canada. Après un séjour de trois mois à la Citadelle de Québec, l'unité fut dépêchée le 9 juin 1915 au camp de Valcartier, dernière halte avant sa traversée vers l'Angleterre<sup>71</sup>. On y découvrit, à la suite d'une enquête menée par le ministre des Douanes, qu'une somme de 1 750 dollars avait été détournée du budget de la cantine régimentaire. L'enquête révéla que le lieutenant-colonel Lucien-Têtu Bacon, alors commandant-adjoint du 41<sup>e</sup>, avait utilisé 950 dollars de la somme volée pour s'acheter une automobile. Deux autres officiers, le major Scott et le lieutenant Coderre, furent accusés d'opérer entre les lignes de l'unité un commerce illicite de crème glacé, de poisson frit et d'autres marchandises prohibées, avec l'intention d'amortir les frais qu'ils avaient

---

<sup>67</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-26, *Headquarters – Ripon and Bramshott Camps – Units – 41<sup>st</sup> Battalion*.

<sup>68</sup> Gagnon, *Le 22<sup>e</sup> bataillon*, 148.

<sup>69</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

<sup>70</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF »: 70-73.

<sup>71</sup> Litalien, *Le Régiment de Maisonneuve*, 385.

personnellement investis dans la désastreuse campagne de recrutement des mois précédents<sup>72</sup>. Le major Georges-Rodolphe Bouchard, successeur en titre au lieutenant-colonel Bacon et principal champion de la discipline jusqu'à la dissolution du 41<sup>e</sup> bataillon, dénonça plus tard la vie « mondaine » à laquelle s'étaient ouvertement livrés plusieurs officiers de l'unité en sol canadien, et la désinvolture avec laquelle le commandant Archambeault s'était contenté de répondre à leur inconduite<sup>73</sup>.

Ces premières controverses menèrent au congédiement de Bacon et de Scott. Le lieutenant Coderre, pour une raison qui nous échappe, s'en sortit quant à lui indemne. Sherbrookoïse de 21 ans et détaillant de quincaillerie avant d'être nommé adjudant du 41<sup>e</sup><sup>74</sup>, Georges Coderre commençait rapidement à s'attirer la méfiance de la troupe pour son tempérament impétueux, imprévisible et colérique. En parade, les hommes s'échangeaient des regards inquiets à chacun de ses passages entre les rangs, anticipant le prochain éclat de rage du « fou Coderre », ainsi qu'on le surnommait à mi-voix aussitôt qu'il eut le dos tourné<sup>75</sup>. Ce que personne ne pouvait encore anticiper, en revanche, est que le jeune lieutenant allait éventuellement jouer un rôle de premier plan dans l'effondrement du 41<sup>e</sup> bataillon. Il allait s'écouler peu de temps, en effet, avant que « fou Coderre » ne dévoile la véritable ampleur de sa folie.

La troupe ne fut donc pas la seule à souffrir du brassage de personnel incessant en ces premiers mois de service, et ce au grand dam du major Bouchard, qui signala plus tard que « *seventeen of the officers [had] joined the Regiment only three or four days before leaving Valcartier* »<sup>76</sup>. Georges-Rodolphe Bouchard, véritable soldat dans l'âme, représentait quant à lui tout ce qu'un bataillon pouvait espérer de mieux en un officier. Gaillard trapus, cheveux déjà grisâtres à 32 ans, il portait deux tatouages à l'effigie du 86<sup>e</sup> régiment et du *Royal Canadian* sur l'avant-bras gauche, et sur l'autre la figure de Saint Georges, patron de l'Angleterre et de la chevalerie chrétienne, terrassant le dragon à la

---

<sup>72</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Brief Summary*...

<sup>73</sup> *Ibid.*

<sup>74</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 1834 – 31, n° 107916.

<sup>75</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF »: 77.

<sup>76</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis of actual Evidence of the Witnesses examined*.

pointe de sa lance<sup>77</sup>. Réputé pour sa vivacité d'esprit et ses compétences en toutes choses<sup>78</sup>, le bon major constituait sans doute le meilleur espoir pour le 41<sup>e</sup> bataillon. Tandis qu'ils signaient leur testament, écrivaient à leur famille et effectuaient les derniers préparatifs avant de quitter le pays, les hommes pouvaient à tout le moins se rassurer d'avoir un officier de son calibre en leur présence.

### *La troupe*

Les soldats et les sous-officiers du 41<sup>e</sup> bataillon, au nombre de 1 083, forment un groupe beaucoup plus vaste et par conséquent beaucoup plus hétéroclite d'individus. Faute de sources suffisantes, il nous est impossible de tracer le parcours de chacun d'entre eux, mais les informations contenues dans leurs dossiers de service et dans la liste d'embarquement de l'unité nous permettent, dans une optique à la fois quantitative et comparative, de dégager une image globale de la composition sociale du 41<sup>e</sup> bataillon<sup>79</sup>. Le 22<sup>e</sup> bataillon, dans notre cas, constitue un point de référence particulièrement opératoire, ne serait-ce qu'en raison de sa proximité socio-culturelle, temporelle et géographique avec le 41<sup>e</sup>.

L'âge du fantassin moyen dans le 41<sup>e</sup> bataillon était conforme à l'ensemble du CEC – 26 ans – quoi qu'on y ait retrouvé des individus de tous les groupes d'âge, compris entre 15 et 45 ans. En théorie, les moins de 18 ans étaient autorisés à s'enrôler avec le consentement de leurs parents, ce qui semble avoir été le cas du soldat Lucien Bureau, Montréalais, le seul de notre échantillon étant parvenu à se joindre au 41<sup>e</sup> bataillon malgré ses 17 ans<sup>80</sup>. Encore deux recrues de notre échantillon prétendirent avoir 20 et 21 ans pour éventuellement être identifiées comme mineurs au cours de leur service, découverte qui leur assura un prompt retour au pays. Le plus jeune d'entre eux, Jean Potvin, avait à peine

---

<sup>77</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 908 – 17, n° 54073.

<sup>78</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-36, *Headquarters – Ripon and Bramshott...*

<sup>79</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166.

<sup>80</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 1271 – 46, n° 75514.

15 ans à l'enrôlement<sup>81</sup>. Ces données n'ont rien d'extraordinaire, la tendance des volontaires à mentir au sujet de leur âge ayant été courante tout au long de la guerre. Il est fort probable, d'ailleurs, que plusieurs autres recrues juvéniles aient réussi à se glisser entre les rangs du 41<sup>e</sup> bataillon sans jamais être découvertes. Ces enfants – on ne saurait les appeler des hommes – ne représentent qu'une infime partie des quelque 20 000 mineurs estimés avoir servi dans le CEC entre 1914 et 1918<sup>82</sup>.

Relativement jeune, le 41<sup>e</sup> était en outre un bataillon à caractère urbain; les cités, les cantons et les villages correspondant respectivement à 37,4%, 16,9% et 15% des lieux de naissance répertoriés dans notre échantillon. De toutes les localités représentées par le 41<sup>e</sup> bataillon, c'est la métropole montréalaise qui lui confia le plus de ses citoyens (22%), suivie derrière par les villes de Québec (6,1%) et Ottawa (3,5%). Les dossiers de service n'indiquent pas toujours avec clarté l'origine urbaine ou rurale de la recrue. Pour 30,7% de notre échantillon, en effet, l'information est soit manquante, soit illisible, ou bien elle correspond à une localité qui n'est pas inventoriée par le recensement canadien de 1911 (c'est principalement le cas des volontaires étrangers, pour qui la localisation du lieu d'origine est souvent un véritable casse-tête). Pour combler ce vide statistique, l'adresse du plus proche parent – femme, père, mère du soldat, ou tout autre individu qui percevait sa solde mensuelle et qui, en cas de décès, devait être notifié le premier de sa mort – peut servir de repère supplémentaire. Si l'on pose comme prémisse qu'une majorité des recrues logeait avec ou à proximité du plus proche parent, on peut supposer qu'environ la moitié du bataillon habitait Montréal (37,1%), Québec (4,1%), Ottawa (3,5%), Trois-Rivières (2,6%) et Sherbrooke (2,2%). Encore une fois, l'approche n'est qu'approximative, puisque bon nombre d'immigrants dont on peut présumer qu'ils s'étaient installés depuis peu au Canada expédiaient leur solde à leur famille, toujours à l'étranger. Pour ne nous en tenir qu'à la métropole montréalaise, soit 37,1% des adresses attestées par les soldats, on

---

<sup>81</sup> Le parcours du jeune soldat Potvin est particulièrement impressionnant. Étudiant natif du Lac-St-Jean, Jean Potvin s'enrôla à Montréal le 25 août 1915. Après avoir servi dans la compagnie de base du 41<sup>e</sup> bataillon, il fut transféré au 22<sup>e</sup> bataillon en juillet 1916 et pris part à la bataille de la Somme. Dans l'année qui suivit, Potvin allait être porté disparu deux fois plutôt qu'une et allait essuyer deux blessures. En octobre 1917, on le découvrit finalement comme mineur, et il retourna au Canada trois mois plus tard. Il avait alors 17 ans : BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 7930 – 40, n° 581139.

<sup>82</sup> Tim Cook, « Canadian Children and the Great War », dans *The Canadian Encyclopedia* [en ligne], 2014, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/canadian-children-and-the-great-war>.

s'aperçoit enfin que 40,5% de ceux-ci étaient nés à l'extérieur de la ville, indice de la mobilité géographique de ces hommes au cours des décennies précédant la Grande Guerre. Ces données parfois conflictuelles montrent, en outre, combien le lieu de naissance à lui seul peut être trompeur si l'on cherche à déterminer le taux d'urbanisation du bataillon.

Le mode de vie urbain de la troupe est surtout reflété par son profil socio-professionnel : largement montréalais, le 41<sup>e</sup> était avant tout un bataillon d'ouvriers. Des 313 noms de notre échantillon, un peu moins de la moitié (46,3%) pratiquaient les métiers du bâtiment : maçons, charpentiers, peintres, plombiers et électriciens, des manœuvres surtout (plus de 75% d'entre eux, pour être exact). Les deux autres catégories professionnelles les plus représentées, la manufacture (15,7%) et le transport (9,3%), comprenaient les machinistes et mécaniciens, les cheminots, les marins, et les ouvriers des industries alimentaire et du textile. Les commerçants et travailleurs des services personnels et domestiques, à savoir les barbiers, les cuisiniers, les barmans et les commis de bureau, représentent encore 10,5% du 41<sup>e</sup> bataillon. En revanche, les métiers généralement associés à un mode de vie rural (agriculture, exploitation forestière et minière, chasse et pêche), ne sont représentés que par 12,5% du 41<sup>e</sup> bataillon. Ce déséquilibre dans la distribution des professions attestées par les soldats du 41<sup>e</sup> reflète une réalité qui était reproduite tant dans le 22<sup>e</sup> bataillon<sup>83</sup> que dans l'ensemble du CEC<sup>84</sup> : le service militaire, du moins avant l'introduction de la conscription, était largement un phénomène urbain.

La prépondérance au sein du 41<sup>e</sup> bataillon d'ouvriers manuels et sous-qualifiés pour la plupart est liée de près au contexte de précarité économique qui sévissait au pays lorsque l'unité fut levée. Au-delà des idéaux patriotiques et des désirs individuels, en effet, le service militaire ne représentait pour certains guère plus qu'un emploi, et un emploi assez avantageux, tout bien considéré. Une fois sa paperasse administrative mise en ordre, chaque volontaire pouvaient s'attendre à toucher une solde quotidienne de 1 dollar, en plus d'une indemnité de terrain de 10 cents. À son salaire s'ajoutait une allocation de séparation de 20 dollars par mois prévue pour sa famille, et à laquelle il avait la possibilité d'assigner

---

<sup>83</sup> Gagnon, *Le 22<sup>e</sup> bataillon*, 363-374.

<sup>84</sup> Morton, *When Your Number's Up*: 278.

15 dollars de sa propre paye<sup>85</sup>. À titre comparatif, l'ouvrier québécois moyen touchait avant la guerre un salaire annuel de 650 dollars<sup>86</sup>, ce qui correspond de très près au revenu auquel il pouvait s'attendre une fois dans l'armée, si l'on y ajoute son allocation de séparation (641,50 dollars par an, au total).

Ceci, bien entendu, n'est valable que pour les volontaires qui occupaient effectivement un emploi avant de s'enrôler. Or, en 1915, le Canada traversait depuis deux ans une crise économique qui avait laissé jusqu'à un ouvrier sur six sans travail à l'aube de la guerre<sup>87</sup>. Sans doute plus qu'ailleurs, la récession avait particulièrement affligé la métropole montréalaise, où 20 000 travailleurs se voyaient privé d'emploi en 1914<sup>88</sup>, situation aggravée par une hausse sévère du coût de la vie, une pénurie de logements, un marché immobilier en chute libre et un afflux sans précédent d'immigrants en recherche d'emploi<sup>89</sup>. Dans ces conditions, l'enrôlement représentait pour plusieurs ouvriers la seule occasion d'échapper à la ruine financière pour subvenir aux besoins de leur famille, et ce en dépit des périls immanents au service militaire<sup>90</sup>. Notons que la situation d'emploi des soldats n'est précisée nulle part sur les dossiers de service, et donc que l'on peut s'attendre, vu les statistiques de chômage ci-hauts mentionnées, à ce qu'un nombre important d'entre eux étaient effectivement sans emploi lorsqu'ils s'enrôlèrent. Pour les autres, le service militaire pouvait simplement être un exutoire aux conditions pénibles du travail en usine, aux maigres salaires, au chômage saisonnier ou à la menace constante de la mise à pied. Force est de constater, par ailleurs, que les membres du 41<sup>e</sup> qui témoignent d'une certaine aisance économique ou, du moins, d'une plus grande sécurité d'emploi (cols blancs, universitaires, fonctionnaires et travailleurs du secteur public) ne représentent que 4,5% du bataillon.

---

<sup>85</sup> « La pension des familles des soldats: Ce que reçoivent du gouvernement et du Fonds Patriotique la femme et les enfants au 41<sup>ième</sup> », *La Presse*, 19 mai 1915, page 7; voir aussi à ce sujet Desmond Morton, *Fight or Pay: Soldiers' Families in the Great War* (Vancouver: UBC Press, 2004), 25-49.

<sup>86</sup> Carl Bouchard et Michael Huberman, « Les anciens combattants canadiens-français de la Première Guerre mondiale et leur réintégration professionnelle », *Histoire sociale/Social History* 53, 109 (2020) : 545-568.

<sup>87</sup> Morton, *Fight or Pay*, 23.

<sup>88</sup> *Ibid.*, 52.

<sup>89</sup> Terry Copp, *Montreal at War: 1914-1918* (Toronto: University of Toronto Press, 2022), 7-34.

<sup>90</sup> L'historienne Catriona Pennell abonde en ce sens, affirmant que, « au Canada, les 'allocations de séparation' furent un facteur crucial d'engagement ». Catriona Pennell, « Le volontariat dans les armées de la Grande-Bretagne et des dominions, 1914-1918 » dans Beaupré, Nicolas et al., dir., *Dans la guerre 1914-1918 : Accepter, Endurer, Refuser* (Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2015), 29-54.

On suppose certes que certains avaient répondu à l'appel patriotique par sens du devoir ou pour assouvir leur soif d'aventure. Plus d'un, sans doute, s'était laissé tirer au bureau de recrutement par un frère ou un ami, avait succombé à l'influence de la propagande, ou s'était enrôlé par simple impulsion, parfois sous l'effet de l'alcool. D'autres encore s'enrôlaient en espérant échapper à une situation personnelle délicate, à leurs responsabilités familiales, voire à la loi<sup>91</sup>. Hier comme aujourd'hui, les hommes trouvaient mille et une raisons valables pour partir en guerre, toutefois l'hypothèse des pressions économiques comme principal facteur de motivation s'avère d'autant plus plausible, dans le cas du 41<sup>e</sup> bataillon, en la confrontant au statut marital des soldats. Un peu plus du quart (27,5%) d'entre eux étaient mariés au moment de leur enrôlement, ce qui reste proportionnellement plus important que dans l'ensemble du CEC, qui affichait un taux d'unions de seulement 20,4%<sup>92</sup>. Le contraste est encore plus saisissant en comparaison avec le 22<sup>e</sup> bataillon, qui ne comprenait que 16,7% de volontaires mariés<sup>93</sup>. Loin d'être banale, cette différence de proportion indique au contraire que le statut marital des volontaires n'est pas corrélé à l'âge seul. Pour un Canadien marié, en effet, les 25 dollars supplémentaires promis à chaque mois par le Fond patriotique canadien pour subvenir aux besoins de ses personnes à charge pouvaient faire toute la différence dans sa décision de s'enrôler, surtout s'il était déjà en situation de précarité financière, et malgré la perspective terrifiante de laisser sa famille dans le besoin dans l'éventualité de sa mort<sup>94</sup>.

Fait étonnant, pas moins de 23,3% des recrues répertoriées déclarèrent être chevronnées d'un service militaire préalable, service généralement effectué dans la milice canadienne, quoi qu'on ait également retrouvé parmi eux des anciens de la *US Navy*, des forces impériales russes, de l'armée française, de la force régulière britannique, et un vétéran canadien-français de la campagne sud-africaine. En comparaison, le 22<sup>e</sup> bataillon était formé à 24,3% de recrues dotées d'une certaine expérience militaire<sup>95</sup>, proportion qui

---

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Morton, *When Your Number's Up*, 279.

<sup>93</sup> Cette statistique ne tient pas compte des conscrits du 22<sup>e</sup> bataillon qui, eux, étaient tenus par la loi d'être célibataires pour être éligibles à la conscription: Gagnon, *Le 22<sup>e</sup> bataillon*, 339.

<sup>94</sup> Martha Anna, *Anxious Days and Tearful Nights: Canadian War Wives During the Great War* (Montreal: McGill-Queen's University Press, 2020), 27-55.

<sup>95</sup> Gagnon, *le 22<sup>e</sup> bataillon*, 319.

grimpe à plus du tiers dans l'ensemble du CEC<sup>96</sup>. Ces données ne laissent pas entendre pour autant que le 41<sup>e</sup> bataillon comptait un grand nombre de vétérans aguerris. Comme dans le reste du CEC, la vaste majorité d'entre eux n'avaient servi qu'à titre de réservistes à temps partiel, appelés à s'entraîner avec leur régiment une fois chaque été dans un camp de deux semaines qui ne représentait pour certains guère plus qu'une colonie de vacances – rien, autrement dit, pour les préparer adéquatement à la guerre moderne<sup>97</sup>. Il est possible de supposer, en revanche, que le retour sous les armes ait offert à certains de ces ex-miliciens l'occasion de se retrouver entre vieux compagnons de régiment. À titre d'exemple, notre échantillon nous a permis d'identifier onze anciens du 65<sup>e</sup> Régiment de Montréal, pour la plupart natifs de la métropole, et dont plusieurs s'y étaient côtoyés pendant plusieurs étés de suite. Moment de retrouvailles pour certains, on soupçonne en effet que l'intégration au 41<sup>e</sup> bataillon fut dans leur cas une expérience beaucoup moins déroutante qu'elle ne le fut pour d'autres.

Cette constatation vaut d'autant plus pour les hommes qui joignirent l'unité aux côtés d'un frère, d'un cousin, d'un oncle ou d'un père. À défaut d'être explicité dans les dossiers de service, le lien de parenté entre différents membres de l'unité peut être déduit sur la base de leur nom de famille, de leur adresse civique, du nom de leur plus proche parent et de leur matricule à six chiffres. Les matricules du 41<sup>e</sup> bataillon, compris entre 416001 et 418000 et assignés séquentiellement à chaque volontaire dans l'ordre où il s'était présenté au bureau de recrutement, constituent un indice précieux du niveau de familiarité entre les recrues. Les matricules 417061 et 417062, par exemple, auraient appartenu respectivement à deux hommes qui se tenaient directement l'un derrière l'autre dans la file d'attente au dépôt de recrutement. Sachant que les volontaires s'enrôlaient fréquemment en groupes, on peut donc poser comme hypothèse qu'ils s'y étaient présentés ensemble, suite à une décision commune, et donc qu'ils se connaissaient personnellement<sup>98</sup>.

---

<sup>96</sup> Morton, *When Your Number's Up*, 279.

<sup>97</sup> *Ibid.*, 5-6.

<sup>98</sup> *Bibliothèques et Archives Canada*, « Soldiers of the First World War: 1914-1918: Regimental Number List of the CEF », [s.d.], [https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/001042/f2/Regimental\\_Number\\_List\\_of\\_the\\_Canadian\\_Expeditionary\\_Force.pdf](https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/001042/f2/Regimental_Number_List_of_the_Canadian_Expeditionary_Force.pdf).



Par diverses combinaisons de ces quatre critères, il fut possible d'identifier avec certitude au moins 20 couples de parents sur la liste d'embarquement du 41<sup>e</sup> bataillon<sup>99</sup>. Leur basculement dans l'inconnu du monde militaire en fut-il facilité? Sans doute fut-ce le cas du jeune Hervé Bernard<sup>100</sup> qui, recruté à l'âge de 19 ans, appris qu'il allait être assigné à la compagnie D du 41<sup>e</sup>, où son père Onésime<sup>101</sup>, vétéran de dix ans du 9<sup>e</sup> régiment de Québec, s'entraînait déjà depuis plus d'un mois. Si les Bernard eurent la chance de se retrouver sains et saufs après la guerre, d'autres, comme les frères Hamel, connurent une fin nettement plus tragique. D'abord attachés au quartier-général du 41<sup>e</sup> bataillon, Georges et Henri Hamel<sup>102</sup> allaient éventuellement être transférés ensemble au 22<sup>e</sup> bataillon pour se joindre au combat. Le 3 octobre 1916, Georges succomba à une blessure subite au dos lors de l'attaque ratée de la tranchée Regina, dans la Somme. Il avait 20 ans. Son frère Henri, 23 ans, le suivait dans la mort cinq mois plus tard, alors que son unité était stationnée quelque part sur le secteur de Vimy. Il laissait ainsi sa mère Madame Ovide Hamel, veuve, seule pour pleurer la mort de ses deux fils. Issus du même environnement familial, certains de ces soldats liés par le sang ou par alliance témoignent néanmoins de trajectoires radicalement opposées. Prenons les frères Labonté<sup>103</sup>. Âgé de 19 ans, Damase Labonté s'engagea en août 1915 alors que l'unité s'entraînait à Valcartier, et fut suivi deux mois plus tard par son frère Michel, 18 ans. Après un court séjour avec le 41<sup>e</sup>, l'aîné ne tarda pas à accumuler les délits. Transféré l'année suivante au 22<sup>e</sup> bataillon, il y fut traduit par trois reprises en cour martiale, y compris suite à une accusation de désertion qui lui valut une peine de deux ans d'emprisonnement. Son frère cadet, par contraste, maintint tout au long de la guerre un dossier disciplinaire impeccable. Ces différences de parcours rappellent à nouveau que chaque soldat, quels que furent ses antécédents, était un individu avec sa propre identité, et dont le comportement ressortait avant tout de choix personnels que l'on

---

<sup>99</sup> BAC-LAC, RG9-II-B-3, vol. 79, Canadian Expeditionary Force, *41st Battalion and Reinforcing Draft: Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men*, 1917.

<sup>100</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 678 – 11, n° 40220.

<sup>101</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 3450 – 96, 408844.

<sup>102</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 3971 – 74, n° 443422 et boîte 3971 – 81, n° 443429.

<sup>103</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 5276 – 63, n° 504117 et boîte 5277 – 1, n° 504154.

ne saurait expliquer simplement par l'âge, le statut socio-économique, l'origine géographique ou l'environnement familial.

Lorsqu'il est possible de comparer la composition sociale du 41<sup>e</sup> bataillon avec celle du CEC, rien jusqu'ici ne semble sortir de l'ordinaire, si ce n'est sa proportion plus forte d'hommes mariés. Le titre régimentaire qui lui fut assigné par le Ministère de la Milice et de la Défense rappelle à lui seul que le 41<sup>e</sup> bataillon avait de distinctif, surtout, qu'il était canadien-français, le seul au moment de son autorisation à succéder au 22<sup>e</sup>. Mais l'était-il réellement? On l'a vu, le recrutement difficile du 41<sup>e</sup> bataillon avait contraint les autorités à élargir de façon considérable les paramètres de la composition régionale, linguistique et culturelle de l'unité, donnant lieu à un mélange hétéroclite de volontaires venus des quatre coins de la province et au-delà.

#### **1.4 – Une étonnante hétérogénéité culturelle**

À en croire la liste d'embarquement du 41<sup>e</sup> bataillon, pas moins de 17 nationalités différentes étaient représentées au sein de l'unité : 802 Canadiens (71,7%), 139 sujets de l'Empire russe (12,4%), 81 britanniques (7,2%), y compris 60 Anglais, 10 Irlandais, 9 Écossais, un Gallois et un autre natif des îles Anglo-Normandes, 58 Américains, dont plusieurs de descendance canadienne (5,2%), 30 volontaires natifs de France, de Belgique, de Suisse et d'Italie (2,7%), deux Serbes, et quatre recrues venues respectivement de Macédoine, de Suède, d'Argentine et des Antilles britanniques. L'origine de deux dernières recrues demeure introuvable<sup>104</sup>. Encore faut-il préciser que la majorité canadienne du 41<sup>e</sup> n'était pas entièrement francophone. Puisque la langue natale des recrues n'est spécifiée nulle part, force est d'en rester à l'induction. Nous estimons sans trop de risques d'incertitude, par exemple, qu'une recrue née dans une ville affichant une forte proportion d'anglophones – nous incluons donc Montréal et Sherbrooke dans cette catégorie – qui, en outre, portait un nom à sonorité anglaise de même que son plus proche parent, était presque certainement anglophone. En tout, 48 soldats, sous-officiers et officiers (4,3%) recensés

---

<sup>104</sup> BAC-LAC, RG9-II-B-3, vol. 79, Canadian Expeditionary Force, *41st Battalion and Reinforcing Draft: Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men*, 1917.

sur la liste d'embarquement affichent une combinaison de ces trois critères, ce qui réduit la proportion de Canadiens Français demeurant au Québec – et c'est notre estimation la plus généreuse – à seulement 754 (67,4%) pour le 41<sup>e</sup> bataillon.

Les autorités rapportèrent également la présence de soldats noirs entre les rangs de l'unité<sup>105</sup>. Notre échantillon de dossiers de service, effectivement, révèle au moins un homme correspondant à cette description, soit le soldat Émile Champagne, 20 ans, originaire de Hull<sup>106</sup>. Ce fait, qui relève de l'anomalie vu la politique implicitement ségrégative du CEC, mérite quelques lignes supplémentaires. Jusqu'à 1 300 afro-canadiens servirent dans le CEC entre 1914-1918, la majorité d'entre eux ayant été versés au 2<sup>e</sup> bataillon de la construction, une unité ségréguée mise sur pied en juillet 1916 et assignée aux opérations de soutien logistique<sup>107</sup>. Sur papier, rien jusque-là n'empêchait un candidat noir de s'enrôler dans un bataillon majoritairement blanc; le rejet quasi-systématique des noirs dans le reste du CEC étant plutôt le reflet des préjugés raciaux des recruteurs, pour qui le conflit en Europe était avant tout « *a white man's war* »<sup>108</sup>. Il est possible que l'officier responsable se soit montré plus tolérant que ses congénères en acceptant la candidature d'Émile Champagne. Toutefois, une explication plus crédible résiderait dans l'incapacité des autorités à remplir les quotas de recrutement du 41<sup>e</sup> bataillon, et à l'assouplissement subséquent des critères de sélection pour les volontaires disponibles. Le critère racial aurait ainsi été relégué au second plan des besoins en personnel du bataillon. Les deux hypothèses ne s'excluent pas mutuellement, pourtant il convient de noter qu'Émile Champagne s'était enrôlé tandis que l'unité était en pleine crise de désertion, observation qui tend à soutenir la seconde.

Des 139 recrues « russes », le plus grand groupe d'étrangers intégrés au 41<sup>e</sup> bataillon, on sait en revanche très peu de choses. Ce que l'on sait, ironiquement, est que la majorité d'entre eux n'étaient pas Russes à proprement parler, mais ethniquement Ukrainiens et

---

<sup>105</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Brief Summary...*

<sup>106</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 1613 – 37, n° 95091.

<sup>107</sup> Mathias Joost, « Black Volunteers in the Canadian Expeditionary Force », *The Canadian Encyclopedia*, [en ligne], 10 février 2022, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/black-volunteers-in-the-canadian-expeditionary-force>

<sup>108</sup> James W. St.G. Walker, « Race and Recruitment in World War 1: Enlistment of Minorities in the Canadian Expeditionary Force », *The Canadian Historical Review* 70, 1 (1989): 1-26.

Biélorusses. En analysant les dossiers de 43 de ces volontaires, nous avons retracé l'origine de 35 d'entre eux (81,4%) aux gouvernorats de Podolie, de Volhynie, de Kyiv, de Kharkyiv et de Bessarabie, toutes des régions administratives sujettes à l'Empire russe mais empreintes d'une identité ethnique et culturelle distinctement ukrainienne. On retient également cinq recrues (11,6%) originaires des régions biélorusses de Grodno et Vilna, et de la région polonaise de Suwałki, autant de districts de l'Empire russe mais qui passèrent sous contrôle austro-hongrois au cours des premiers mois de la guerre. À ce propos, il a été avancé que ces volontaires ukrainiens, biélorusses et polonais, bien qu'ils ne se soient pas eux-mêmes considérés russes, se seraient délibérément désignés comme tel auprès des recruteurs afin d'éviter d'être identifiés comme ennemis étrangers et de se voir refusés leur admission dans le CEC, ou encore de risquer l'emprisonnement<sup>109</sup>. En réalité, on peut dire d'un seul membre de notre échantillon, celui-ci originaire du gouvernorat de Tambov, qu'il était ethniquement et proprement russe. Il nous fut impossible de retracer l'origine des deux derniers volontaires de l'échantillon, problème récurrent lié à l'épellation souvent très approximative des officiers recruteurs qui, après tout, faisaient leur possible pour noter les informations de ces hommes qui ne parlaient ni l'anglais, ni le français.

Ces 139 volontaires avaient accompagné une vague migratoire qui, du tournant du siècle jusqu'à 1921, avait poussé quelque 25 000 Ukrainiens et 9 000 Biélorusses à fuir la bordure occidentale de l'Empire russe pour s'installer au Canada, chassés par la faiblesse du rendement agricole et l'accès limité aux terres arables. La majorité de ces migrants – c'est précisément le profil qui se dessine de notre échantillon – étaient des hommes dans la vingtaine et la trentaine qui avaient laissé femme et enfants au pays pour trouver de l'emploi dans les centres urbains du Canada, vraisemblablement sans avoir l'intention de s'y établir pour de bon<sup>110</sup>. La récession économique qui balaya le pays dès 1913 fit rapidement obstacle à ces projets. Suivant le déclenchement de la guerre l'année suivante, le service militaire présenta à plusieurs d'entre eux la seule occasion de continuer à subvenir aux besoins de leurs familles, désormais que leur rapatriement à la frontière ouest de l'Empire russe devenait de moins en moins envisageable. Il est à supposer, également,

---

<sup>109</sup> Andrew Horrall, « The 'Foreigners' from Broad Street: The Ukrainian Sojourners from Ottawa who Fought for Canada in the First World War », *Histoire sociale/Social History* 49, 98 (2016): 73-103.

<sup>110</sup> Vadim Kukushkin, *From Peasants to Labourers: Ukrainian and Belarusian Immigrants from the Russian Empire to Canada* (Montréal: McGill-Queen's University Press, 2007), 30-54.

que certains d'entre eux espéraient ainsi atteindre l'Europe pour plus facilement retourner à leur foyer, une fois démobilisés. Les 139 volontaires slaves du 41<sup>e</sup> bataillon comptaient parmi quelque 3 300 sujets russes d'origine ukrainienne et biélorusse à avoir servi le Canada entre 1914 et 1918, que ce fût par loyauté envers le Tsar ou par nécessité économique<sup>111</sup>.

Les dossiers de service révèlent que ces russophones furent rassemblés avec une variété de volontaires anglophones dans la compagnie B, véritable *melting-pot* au sein même du bataillon. Selon notre échantillon, l'excédent de volontaires étrangers fut affecté à la compagnie D, qui comptait tout de même une majorité de Canadiens français. Les compagnies A et C, la compagnie de base et les sections spécialisées, quant à elles, étaient formées presque exclusivement de francophones. La distribution plus ou moins cohérente des soldats du 41<sup>e</sup> dans chacune des compagnies, suivant leur appartenance à un groupe ethnique donné, indique que le commandement avait anticipé les problèmes encourus par une telle hétérogénéité linguistique et culturelle... sans trop de succès.

Le cosmopolitisme du 41<sup>e</sup> bataillon allait être la cause de sévères problèmes de communication, et ce entre chaque échelon de la hiérarchie. Le problème était particulièrement critique dans la compagnie B, composée à environ 90% de russophones, et où les officiers ne pouvaient compter que sur une poignée d'interprètes pour assurer leur instruction militaire<sup>112</sup>. Plus qu'à quiconque, c'est aux sous-officiers qu'incomba la tâche pénible de transmettre les ordres, tant bien que mal, de haut en bas de la chaîne de commandement. Dans une lettre publiée par le journal *La Presse*, Edmond Fournier, unique sergent canadien-français dans la compagnie B, expliquait son malaise à son frère, non pas sans une touche de sarcasme :

C'est embarrassant d'avoir affaires à des hommes dont on ne comprend pas la langue, et c'est précisément mon cas puisque je ne parle pas le russe. D'ailleurs, je t'avouerai bien que je ne me casse pas la tête à l'apprendre; avec le français et l'anglais on doit pouvoir se tirer d'affaire<sup>113</sup>.

---

<sup>111</sup> *Idem.*, 118-137.

<sup>112</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Brief Summary*...

<sup>113</sup> « Une Lettre du Sergent E. Fournier : Les nôtres ont grande confiance et sont impatients de se rendre à Berlin », *La Presse*, 22 avril 1916, page 5.

Confrontés à cette atmosphère de confusion et de relâchement, pouvait-on reprocher à George Albert Allen d'avoir cherché à exprimer sa frustration auprès de la hiérarchie?

*This Unit, protesta-t-il plus tard devant le tribunal militaire, was composed almost entirely of Russians and French-Canadians of the roughest-kind. I was posted to B [Company], which was composed almost entirely of this class, and it was almost impossible for me to converse or make myself understood in the Company*<sup>114</sup>.

Gageons que la situation était d'autant plus décourageante pour les soldats slaves qui, en plus d'éprouver de la difficulté à s'exprimer auprès de leurs officiers, devaient faire face à un deuxième problème plus spécifique à leur condition. À plusieurs occasions, il fut rapporté que la solde mensuelle qu'ils expédiaient à leurs proches en Europe de l'Est n'étaient jamais arrivée à destination. D'après un rapport daté d'avril 1916, « *The men continually receive letters from their wives and relations to say that they are starving or in want and, as the money has been regularly stopped from their pay, the men cannot understand how this can be* »<sup>115</sup>. Le rapport précise que le problème persistait pour certains d'entre eux depuis novembre 1915, soit six mois avant des mesures ne soient prises pour y remédier, ce qui trahit leur incapacité persistante à communiquer leurs besoins adéquatement.

Or, le problème n'était pas exclusif aux russophones. Également dans la compagnie B était William Oliver<sup>116</sup>, anglophone natif de Peterborough en Angleterre, et qui comme le soldat Allen avait été transféré au 41<sup>e</sup> sans considération pour son ignorance du français – ni, au demeurant, pour son ignorance du russe. En janvier 1916, une plainte signée par Oliver tomba sur le bureau d'Archibald Hunter, commandant du camp d'entraînement d'Aldershot, en Angleterre. Dans sa lettre, Oliver dénonçait le traitement injuste qui lui avait été réservé depuis son arrivée dans le 41<sup>e</sup> bataillon, citant entre autres le refus répété par ses officiers de lui accorder une permission pour visiter sa mère veuve, souffrante de varices et alitée à Peterborough. « *They don't seem to care whether she lives or starves, as long as they swim* », frondait-il. Oliver se plaignait, par-dessus tout, que sa mère n'avait

---

<sup>114</sup> BAC-LAC, RG 150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-A-8116, Bobine T-8651, 150-5.

<sup>115</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-26, *Headquarters – Ripon and Bramshott...*

<sup>116</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 7454 – 59, n° 544108.

jamais reçu les 45 dollars qu'il avait mis de côté pour la soutenir financièrement au cours des trois derniers mois. Fort heureusement pour lui, la faute fut éventuellement rectifiée, et les comptes du soldat mis en ordre. L'explication offerte? Une erreur de calcul du taux de change<sup>117</sup>.

Les cas comme celui de William Oliver et de ses camarades slaves donnent toute la mesure de la confusion qui régnait dans la compagnie B. La barrière insérée entre les différents groupes linguistiques du bataillon était lourde de conséquences qui allaient bien au-delà de l'occasionnel malentendu. Elle allait jusqu'à affecter la raison même qui avait poussé tant d'entre eux à s'enrôler : subvenir aux besoins de leurs proches. Le fait que leur solde reposait entre les mains du paie-maître Léonidas Turgeon<sup>118</sup> n'aidait certainement en rien. Comme nous le verrons prochainement, l'incompétence de Turgeon en matière de gestion et de comptabilité allait être, dans les mois à venir, la source de nombreux mécontentements à travers le bataillon, toutes nationalités confondues.

En octobre 1915, les dernières recrues du 41<sup>e</sup> bataillon arrivèrent au compte goutte à Valcartier pour en combler les effectifs. Il s'était écoulé dix mois depuis l'autorisation officielle de l'unité. Ce processus long et pénible de mobilisation, toujours à recommencer pour remplacer les déserteurs, doit être pris en compte pour comprendre les troubles disciplinaires que l'unité connut par la suite.

L'analyse qui précède nous permet, dans un premier temps, de confirmer certains soupçons qu'avait émis Desmond Morton, non seulement en ce qui concerne l'incompétence des officiers du 41<sup>e</sup> bataillon, mais également sur le degré de motivation des recrues qui servirent sous leurs ordres. Pour reprendre les propos de Robert Rumilly, cités par Morton en 1974 : « [Après le 22<sup>e</sup>], les recruteurs des autres bataillons auraient enrôlé, un peu vite, des chômeurs, des assistés du refuge *Meurling*, voire des 'toughs' – des gibiers de prison à qui l'on offrait cette voie de réhabilitation »<sup>119</sup>. La critique de Rumilly tend à être confirmée par les dossiers de service. Le fil commun qui parcourait les

---

<sup>117</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-26, *Headquarters – Ripon and Bramshott...*

<sup>118</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 9823 – 79, n° 268203.

<sup>119</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF »: 73.

diverses compagnies de l'unité était effectivement celui de la précarité économique. Bataillon d'ouvriers, le 41<sup>e</sup> se distinguait avant tout par son taux disproportionné de mariages, par sa forte présence immigrante et par l'origine urbaine de ses membres, dont environ la moitié habitait les grandes villes les plus affectées par la récession de 1913; autant d'indicateurs qu'une majorité d'entre eux avaient été motivés par l'appât du gain plutôt que par un quelconque ferveur patriotique. Morton approuve, « *Winter and poverty had to be the recruiting sergeants for the 41st Battalion* »<sup>120</sup>. On peut d'ailleurs se demander, avec le recul, pourquoi les hommes suffisamment âgés du 41<sup>e</sup> ne s'étaient pas enrôlés dès l'automne 1914, tandis que le 22<sup>e</sup> bataillon commençait à réunir ses effectifs. Après tout, s'ils avaient fait preuve d'un quelconque enthousiasme à l'idée de servir le dominion, ne l'auraient-ils pas fait à la première occasion venue?

Dans un contexte marqué par un essoufflement de l'esprit volontaire canadien-français, les autorités avaient répondu à la faiblesse du recrutement et aux désertions à n'en plus finir par les transferts de dernière minute, décision qui allait être lourde de conséquences sur le plan de la cohésion. Le témoignage de George Albert Allen est à cet effet particulièrement révélateur, et l'on constate que sa situation n'était pas unique. Jean-Pierre Gagnon a montré que, avec lui, 196 recrues du 57<sup>e</sup> bataillon avaient été transférés au 41<sup>e</sup> dans les premières semaines d'octobre 1915, leur laissant à peine quelques jours pour s'intégrer à leur compagnie et apprendre à se connaître avant le départ, prévu pour le 18 du même mois.

L'atmosphère qui régnait entre les lignes du 41<sup>e</sup> bataillon au moment du départ en était une de méconnaissance mutuelle, méconnaissance d'autant plus difficile à surmonter qu'elle opposait des soldats qui ne partageaient pas tous la même langue ni le même bagage culturel. Les volontaires étrangers et les Canadiens anglais, soit tout de même 32,6% des effectifs, allaient avoir le plus de mal à se faire une place dans le bataillon, non seulement en raison de la barrière langagière et des problèmes administratifs liés à leur solde, mais aussi du fait de leur sous-représentation dans l'identité culturelle du 41<sup>e</sup>. Il en sera davantage question au chapitre 3. Serait-il juste, pour autant, d'en conclure à un traitement différencié volontaire et calculé des minorités ethniques par les officiers francophones du

---

<sup>120</sup> *Ibid.*



41<sup>e</sup> bataillon? En l'absence de sources suffisamment abondantes pour corroborer ces hypothèses, la question de la discrimination raciale reste ouverte. Chose certaine, l'infusion de recrues venues d'une variété d'origines culturelles, linguistiques et nationales constituait d'entrée de jeu un obstacle de taille au développement de la cohésion dans le 41<sup>e</sup> bataillon. Toutes ces conditions réunies, et en l'absence d'officiers suffisamment qualifiés pour redresser la barre, les risques d'indiscipline et de dissensions internes étaient déjà élevés, à plus forte raison que la tension grimpait à l'approche du grand départ. Certains, en effet, allaient bientôt en subir les pires contrecoups.

## II

### ***‘A tough looking lot’*: crimes et dissension en Angleterre (Octobre 1915 – avril 1916)**

La date du départ était fixée pour le 18 octobre 1915. Après un voyage transatlantique de onze jours, l'unité allait séjourner successivement dans trois camps aménagés à l'intention des troupes canadiennes et britanniques dans le comté de Hampshire, Angleterre : D'abord Bramshott (du 30 octobre au 9 décembre), puis Aldershot (du 9 décembre au 3 janvier 1916), et finalement Bordon (du 3 janvier au 1<sup>er</sup> février), avant de retourner à Bramshott (du 1<sup>er</sup> février jusqu'à la dissolution graduelle de l'unité)<sup>121</sup>.

De même que la mobilisation du 41<sup>e</sup> bataillon s'inscrit dans un contexte socio-historique particulier, les incidents qui allaient s'enchaîner pour mener à sa désintégration s'inscrivent dans un contexte spatial bien précis, celui de l'arrière. Car le 41<sup>e</sup> bataillon, faut-il le rappeler, allait terminer sa course effrénée vers l'abîme en Angleterre, sans jamais goûter aux combats. La crise d'insubordination qui allait finalement causer sa perte ne résultait donc pas d'un affaiblissement généralisé du moral provoqué par l'épuisement au combat, comme il en existe tant d'exemples dans le récit de la Grande Guerre. L'historien Emmanuel Saint-Fuscien, qui s'est penché sur la relation d'autorité dans l'armée française de 14-18, a montré qu'il existait entre le dépôt et la première ligne, entre le cantonnement et l'infirmerie, toute une gamme de pratiques d'autorité et de formes d'obéissance, lesquelles variaient selon divers facteurs liés à l'environnement : contacts avec la

---

<sup>121</sup> Collection Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, CH324, *Fonds Napoléon Coderre*, octobre 1915 – mars 1916.

population civile, proximité avec les officiers, efficacité de la communication, stress du combat, etc<sup>122</sup>.

Ces considérations nous invitent à recadrer le parcours du 41<sup>e</sup> bataillon dans les espaces occupés par ses membres, dont nous en identifions quatre : le navire de transport ; le camp proprement dit, soit les baraquements réservés aux soldats et aux sous-officiers ; le lieu d'habitation des officiers, habituellement placé en retrait des casernes ; puis les villages situés en périphérie des camps et fréquentés lors des jours de repos, notamment ceux de Liphook, de Greyshott et de Haslemere. En visitant chacun de ces espaces, les témoignages contenus dans les rapports de cour martiale et les quelques correspondances qui nous sont parvenues offrent un regard intime sur le quotidien des hommes, sur leur rapport à l'autorité et sur la qualité de leurs relations interpersonnelles. Ils révèlent, surtout, les conséquences dévastatrices du processus chaotique de mobilisation des mois précédents.

## 2.1 – Le S.S. *Saxonia* – de la proximité aux tensions

Le camp levé, les hommes du 41<sup>e</sup> bataillon prirent le train en direction de Québec avant d'embarquer à bord du S.S. *Saxonia*, un paquebot transatlantique de la *Cunard Line*, haut de ses 32 mètres et lourd de ses 14 200 tonnes<sup>123</sup>. Alors que le *Saxonia* prévoyait des accommodations pour seulement 1 700 passagers<sup>124</sup>, le 41<sup>e</sup> dut partager le voyage avec les Néo-écossais du 40<sup>e</sup> bataillon<sup>125</sup>, élevant la capacité du navire à plus de 2 100 âmes. Une fois les hommes entassés, le cargo chargé et les amarres levées, le *Saxonia* signala son départ d'un long coup de corne à 15h00<sup>126</sup>, s'éloigna tranquillement du port sous les yeux ébahis de la foule, et mit le cap sur Plymouth, Angleterre.

---

<sup>122</sup> Emmanuel Saint-Fuscien, *À vos ordres? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre* (Paris : Éditions de l'EHESS, 2011), 99-123.

<sup>123</sup> Daniel Allen Butler, *The Age of Cunard: A Transatlantic History 1839-2003* (Inglewood: Prostar Publications Inc., 2004), 151-153.

<sup>124</sup> *Ibid.*

<sup>125</sup> BAC-LAC, RG9-II-B-3, vol. 79, *Canadian Expeditionary Force, 40th Battalion and Reinforcing Draft: Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men, 1915-1917.*

<sup>126</sup> Collection Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, CH324, *Napoléon Coderre* (17), octobre 1915.

On ne peut que spéculer quant à l'ambiance qui régnait à bord tandis que le navire gagnait le large. L'expérience dut être particulièrement bouleversante pour les recrues qui n'avaient encore jamais mis le pied hors du village natal avant la guerre; expérience hautement familière, au contraire, pour les immigrants européens du bataillon qui avaient effectué la même traversée en sens inverse, seulement quelques années plus tôt. Dans un cas comme dans l'autre, le départ vers l'Europe était surtout un moment d'incertitude, d'appréhension et d'anticipation nerveuse, mais aussi sans doute d'excitation devant l'aventure à venir. La première semaine, le *Saxonia* s'engagea dans un épais brouillard en traçant un parcours en zigzag préalablement fixé pour éviter d'être intercepté par les vaisseaux allemands. La nuit tombée, des instructions circulaient sur le pont pour prévenir la menace sous-marine : lumières éteintes, silence plat, interdiction de fumer<sup>127</sup>. Présent à bord, le Sherbrookois Félix Badin écrivait à un ami :

Heureusement que la température était superbe, la mer était tranquille, un peu de houle seulement. Dans la nuit de jeudi, nous avons marché à toute vitesse – 18 nœuds à l'heure – j'oubliais de vous dire que depuis le lundi, nous ne quittons plus nos ceintures de sauvetage, nous avons l'air grotesque, mais c'était l'ultime nécessité; il fallait se préparer à toute éventualité.<sup>128</sup>

Sous le pont, entassés comme des sardines dans ce potentiel tombeau flottant avec seulement quelques centimètres d'acier pour les séparer d'une mort certaine, les hommes se changeaient les idées comme ils le pouvaient. Lorsqu'ils ne dormaient pas alignés sur leurs hamacs superposés ils sortaient les jeux de cartes, discutaient, astiquaient leur équipement, ou bien ils étaient assignés à diverses équipes de travail ou d'entraînement – tout pour maintenir les esprits occupés<sup>129</sup>. Les conditions exigües du navire forçaient les nouvelles rencontres, et offraient aux vieilles connaissances l'occasions de se retrouver. Le soldat Alphonse Latour, un jeune fermier de Saint-Jean qui s'était joint au 41<sup>e</sup> seulement deux semaines plus tôt<sup>130</sup>, pouvait ainsi se réjouir de voyager en compagnie de six copains de sa ville natale : « La vie du régiment les a, pour ainsi dire, réunis en famille, et ils parlent

---

<sup>127</sup> « Une lettre de M. F. Badin », *La tribune*, 16 novembre 1915, page 6.

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> Sur la vie à bord d'un navire de transport, nous renvoyons à David R. Gray, « Carrying Canadian Troops: The Story of RMS Olympic as a First World War Troopship », *Canadian Military History* 11, 1 (2002), 54-70.

<sup>130</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 5425 – 18, n° 515599.

souvent entre eux du pays, des parents et amis de Saint-Jean, ce qui les réconfortent et leur fait du bien »<sup>131</sup>. Mais en dépit des distractions, les nerfs étaient constamment à vif. Le 27 octobre, une nouvelle effroyable se propagea à travers le *Saxonia*. Non loin de là, un navire transportant 800 chevaux pour l'effort de guerre allié avait été torpillé et englouti par un sous-marin allemand, tirant avec lui un équipage de 3 000 âmes dans les profondeurs glaciales de l'Atlantique. Le matin suivant, tandis que la côte commençait à se dessiner à l'horizon, un *destroyer* anglais vint à la rencontre du *Saxonia* pour l'escorter jusqu'à Plymouth<sup>132</sup>. Le 41<sup>e</sup> l'avait échappé belle. La tension se relâcha.

Si la presse fit mention d'une « heureuse traversée »<sup>133</sup>, George Albert Allen en gardait un souvenir différent lors de son procès en cour martiale, deux ans plus tard : « *from the outset, there appeared to be an utter lack of military procedure on the transport. The men fought like animals at all meals, and beyond a few roll-calls, there was no drill* »<sup>134</sup>. Loin d'être atypique, cette absence de civilité lors des repas était, selon l'historienne Rachel Duffett, intégrale au basculement du civil dans l'univers militaire, où la précarité des rations était souvent la norme, et où l'agressivité masculine n'était pas seulement bien reçue, mais aussi attendue<sup>135</sup>. Dans le cas du 41<sup>e</sup> bataillon, toutefois, ces premières bagarres à bord du *Saxonia* étaient aussi le présage de tensions plus profondes qui, tranquillement, commençaient à perturber l'unité morale du groupe. Allen en fit une première expérience lorsque...

*During the voyage a Sergeant [Hitterman], who was junior to me, was ordered by me to cease drinking and gambling with a party of Russian and French rank and file. He immediately led these men in an attack on me. I defended myself as well as possible, but my life was only saved by the Orderly officer and his Subaltern appearing with drawn revolvers. I placed the Sergeant under close arrest and preferred a charge of Mutiny against him; this was changed by the O.C. to disorderly conduct, and he was reduced to the ranks.*<sup>136</sup>

---

<sup>131</sup> « Courrier de Saint-Jean », *La Presse*, 18 novembre 1915, page 10.

<sup>132</sup> « Une lettre de M. F. Badin », *La tribune*, 16 novembre 1915, page 6.

<sup>133</sup> « Le 41<sup>e</sup> en Angleterre », *Le Devoir*, 2 novembre 1915, page 3.

<sup>134</sup> BAC-LAC, RG 150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-A-8116, Bobine T-8651, 150-5.

<sup>135</sup> Rachel Duffett, *The Stomach for Fighting: Food and the Soldiers of the Great War* (Manchester: Manchester University Press, 2012), 81-85.

<sup>136</sup> BAC-LAC, RG 150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-A-8116, Bobine T-8651, 150-5.

Nous le verrons prochainement, cet incident allait le suivre pour le reste de son séjour dans le 41<sup>e</sup> et ultimement motiver sa décision de désertir, deux mois plus tard. Entre-temps, Allen avait mis le doigt sur une autre affliction qui n'allait pas tarder à prendre des proportions endémiques au sein du 41<sup>e</sup> bataillon : l'ivresse.

Un an plus tôt, les hauts placés du CEC avaient abandonné leur politique strictement prohibitionniste pour y autoriser la consommation d'alcool. Ce changement de posture, condamnée seulement par une minorité d'abstinents, visait à contenir les débordements des soldats du premier contingent qui, cherchant à assouvir leur soif, avaient commencé à fréquenter les tavernes dans les hameaux avoisinant les camps d'entraînement en Angleterre. Aussitôt, des plaintes de Canadiens ivres errant parmi les populations locales s'étaient fait entendre. Pour remédier au problème, on avait décidé de permettre la vente de bière dans des cantines conçues spécifiquement pour cet usage, au grand plaisir des hommes qui, dès lors, n'avaient plus à se cacher pour boire un coup<sup>137</sup>. Ce compromis présentait autant d'avantages que de risques potentiels sur la discipline et la cohésion des troupes. Le verre partagé entre copains, en effet, était avant tout une expérience collective d'où pouvaient se tisser de puissants liens de solidarité. Les politiques d'encadrement, comme celle des *wet canteens* adoptée par le CEC, permettaient également aux autorités d'exercer un contrôle plus serré sur les habitudes de consommation des soldats, sans compter l'effet bénéfique que pouvait avoir l'alcool sur le moral, surtout dans l'attente parfois insupportable de l'assaut à venir. Dans l'excès, cependant, la boisson pouvait aussi bien ouvrir la porte à des comportements transgressifs susceptibles de rompre les liens de camaraderie et de hiérarchie : bagarres, vols, insubordination, débauche, refus de combattre et pratiques illégales en tout genre<sup>138</sup>. Au 41<sup>e</sup>, la règle allait plutôt être à l'abus, et l'alcool allait plus souvent qu'autrement contribuer à alimenter les tensions qui commençaient à s'y installer.

Déjà à bord du *Saxonia*, le sergent Allen commençait à prendre la mesure du problème qui, d'ailleurs, n'était pas uniquement le lot de la troupe. Dans les quartiers réservés aux officiers, les soirées pouvaient rapidement évoluer en beuveries effrénées où

---

<sup>137</sup> Cook, *At the Sharp End*, 75-78.

<sup>138</sup> Stéphane Le Bras, « L'ivresse dans l'armée française pendant la Grande Guerre : Un mal pour un bien? » dans Lecoutre, Matthieu, dir., *L'ivresse entre le bien et le mal, de l'antiquité à nos jours* (Berne : Peter Lang, 2018), 167-186;

l'on entretenait des conversations d'un caractère « libertin » et « dégoûtant »<sup>139</sup>. Le major Edmond Laliberté, alors commandant-adjoint du bataillon avec le major Bouchard, avait été aperçu dès la première nuit de la traversée dans un état des plus déplorables : « *The first night on board he got very drunk, attesta le commandant de la compagnie C, causing a disturbance in his bunk, so much so that Colonel Archambeault had to be called to keep him quiet* »<sup>140</sup>. Laliberté allait être surpris dans un état semblable à maintes autres reprises avant que l'on décide finalement de le relever de ses fonctions. Plus insolite encore est le cas de Joseph Oscar Lizotte, soit nul autre que l'aumônier du 41<sup>e</sup> bataillon. Né à l'Île d'Orléans en 1875, Lizotte avait travaillé comme pasteur dans les paroisses du Québec et au Vermont avant de s'enrôler dans l'aumônerie du CEC et d'être assigné au 41<sup>e</sup>. Il est l'un des quatorze prêtres catholiques à avoir été sélectionnés pour le service outre-mer au cours de la Grande Guerre. Peu d'information à son sujet nous a survécu, si ce n'est sa réputation de buveur invétéré qui explique peut-être, d'ailleurs, son diagnostic de « débilité nerveuse »<sup>141</sup> reçu au cours de son service. L'alcoolisme du prêtre allait bientôt attirer l'attention des autorités militaires et ecclésiastiques, et ultimement lui coûter sa place dans le CEC, deux ans plus tard.

Lorsque le *Saxonia* accosta en Angleterre le 28 octobre 1915, le pire était encore à venir. Ces premiers jours de cohabitation rapprochée avaient vu naître entre les membres du 41<sup>e</sup> bataillon une situation explosive alimentée par leur méconnaissance mutuelle, la fébrilité du départ et le flot d'alcool. Dans l'intervalle, l'unité s'était déjà attiré le regard méfiant des plus hautes instances du CEC. En date du 23 octobre 1915, tandis qu'Archambeault et ses hommes flottaient quelque part sur l'Atlantique, le ministre de la Milice et de la Défense, Sam Hughes, prévenait Londres de leur arrivée imminente :

*Colonel Archambault, 41st. Overseas is an absolutely weak, vacillating, useless creature. Should never have had command. Was good officer, lost head, empty vanity and dischargings. No liquor. If he does not straighten right up, please have him retired. Give him every chance, but permit no monkey business.*<sup>142</sup>

---

<sup>139</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 5689 – 48, n° 532732.

<sup>142</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

Un à un, les soldats débarquèrent au port de Plymouth avant de prendre le train vers le camp de Bramshott, en passant par le village de Liphook. En tête de file, le major Laliberté titubait toujours sous l'effet de l'alcool<sup>143</sup>.

## 2.2 – La « ville des soldats » – de l'ennui à la frustration

À ce stade de la guerre, le passage des soldats canadiens vers le front s'avérait souvent être un long circuit semé d'arrêts soudains et de détours imprévus, de transferts, de réaffectations et de complications bureaucratiques. Suivant le départ du premier contingent l'année précédente, les bataillons fraîchement assemblés et autorisés à quitter le Canada débarquaient dans un premier temps en Angleterre pour être soumis à un programme d'entraînement de quatorze semaines. Ces bataillons de dépôt devaient ensuite patienter avant d'être attachés à une division, pour finalement se voir traverser la Manche et être déployés au front. Plus fréquemment, toutefois, ils étaient absorbés par des bataillons de réserve destinés à renforcer d'autres unités déjà actives en France et en Belgique, et qui commençaient à partir d'avril 1915 à souffrir d'importantes hémorragies de personnel. Pour ces bataillons, l'attente allait être plus longue. En tout, 48 bataillons d'infanterie répartis en quatre divisions furent déployés sur le théâtre européen entre 1914 et 1918, le reste ayant été graduellement dissout pour nourrir les unités sur le front<sup>144</sup>. Ce fut le cas du 41<sup>e</sup> qui, à son arrivée en Angleterre, était l'un des tous premiers bataillons de dépôt à occuper le camp de Bramshott, établi seulement un mois plus tôt pour accommoder les unités qui allaient soit servir de renfort ailleurs, soit former la quatrième division canadienne<sup>145</sup>.

Situé à deux pas du village de Liphook dans la zone administrative d'Aldershot, Bramshott pouvait accueillir l'équivalent de quatre brigades, soit seize bataillons, ou environ 20 000 soldats. Si le bataillon présente dans sa dimension microsociale certaines caractéristiques d'un quartier résidentiel, le camp d'entraînement qu'il occupait correspond

---

<sup>143</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

<sup>144</sup> Granatstein, *Canada's Army, Waging War and Keeping the Peace*, 71.

<sup>145</sup> Col. G.W.L. Nicholson, C.D., *Official History of the Canadian Army in the First World War: Canadian Expeditionary Force, 1914-1919* (Ottawa: Ministry of National Defence, 1962), 224.



quant à lui à ce que le soldat Napoléon Coderre du 41<sup>e</sup> nommait la « ville des soldats »<sup>146</sup> : rangée après rangée de huttes de bois, aménagées grossièrement et alignées le long de chemins boueux jonchés de débris et de matériaux de construction, le tout complété d'un hôpital de campagne, de cantines et d'une hutte du YMCA, qui offrait aux soldats divers services religieux, récréatifs et éducatifs<sup>147</sup>. Tandis qu'ils déchargeaient leur barda et s'installaient dans leur nouveau chez-soi, les hommes pouvaient apercevoir, au loin, des avions du *Royal Flying Corps* pratiquant des manœuvres au-dessus du village adjacent. La vue de ces « machines volantes » qui volaient « aussi haut que la montagne de Belœil » laissa une forte impression sur le soldat Napoléon Coderre<sup>148</sup>. En cette période de l'année, les hommes durent rapidement apprivoiser le froid et la pluie. Un an après l'arrivée du 41<sup>e</sup> bataillon, à Bramshott, un officier du 163<sup>e</sup> bataillon décrivait dans ses correspondances les conditions pour le moins inhospitalières du camp :

Ce qu'on appelle nos *hutttes* seraient des habitations fort convenables si on avait pris des mesures pour les entretenir en bon état. Nous sommes arrivés le 7 [décembre 1916], alors que le mauvais temps ne faisait que commencer alors, par conséquent, qu'on avait eu pour les réparer tout le temps nécessaire. Les toits coulaient comme de la gaze. Depuis, l'humidité et le froid ont rendu les réparations impossibles. Cela veut dire que nos hommes devront pour on ne sait combien de temps coucher dans la pluie. Ils mangent également à la pluie. Au mess des officiers, il nous pleut sur le dos<sup>149</sup>.

La vie en caserne en était une d'attente, d'ennui, de régulation, et encore d'attente. De l'avis général, l'entraînement des troupes canadiennes en Angleterre jusqu'en 1917 était dépassé et particulièrement mal adapté aux réalités toujours changeantes de la guerre moderne, principalement en raison des instructeurs qui n'avaient encore acquis, pour la plupart, aucune expérience pratique sur la ligne de feu. Le quotidien du fantassin y était constitué d'exercices physiques, de pratiques au tir, à la baïonnette et à la grenade, du creusage des tranchées, d'entraînement aux manœuvres d'attaque et de retraite, mais surtout de défilés, de marches à n'en plus finir et d'astiquage de l'équipement. Pour nombre

---

<sup>146</sup> Collection Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, CH324, *Napoléon Coderre* (30), décembre 1915.

<sup>147</sup> Emma Hanna, « Young Men's Christian Association (YMCA) », dans *1914-1918 Online: International Encyclopedia of the First World War* [en ligne], 2015, [https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/young\\_mens\\_christian\\_association\\_ymca](https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/young_mens_christian_association_ymca).

<sup>148</sup> Collection Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, CH324, *Napoléon Coderre* (29), décembre 1915.

<sup>149</sup> Archives de Montréal, BM055, fonds Olivar Asselin (1874-1937), *Correspondance 15 juin 1916 – 27 décembre 1916*, décembre 1916.

de soldats canadiens impatients de combattre, les semaines passées en Angleterre paraissaient davantage comme une perte de temps que comme une expérience réellement formatrice. Au 41<sup>e</sup> bataillon comme ailleurs, la médiocrité des rations, le temps mauvais et la propagation fulgurante des maladies ne firent qu'augmenter le mécontentement des hommes<sup>150</sup>. En avril 1916, après cinq mois de cette routine assommante, le sergent Ed Fournier, compagnie B, commençait à s'impatienter :

Nous sommes très occupés en ce temps-ci. Les exercices militaires, les marches, les contremarches, enfin les travaux de toutes sortes prennent la plus grosse partie de notre temps, mais nous ne nous plaignons pas. [...] Je voudrais bien rejoindre ceux de mon régiment qui ont été choisis pour renforcer d'autres corps sur le front. Je t'assure que je vais faire tout en mon possible pour y réussir. Qu'il y ait seulement un moyen<sup>151</sup>.

Tous ne partageaient pas l'attitude stoïque du sergent Fournier. Les frustrations quotidiennes vécues par les soldats laissaient souvent place à un relâchement de la discipline, lequel pouvaient rapidement dégénérer en disputes. Ainsi, depuis son altercation avec le sergent Hitterman à bord du *Saxonia*, George Albert Allen était devenu le paria de sa compagnie: « *I found myself hated by the whole of the rank and file, especially as I continued to endeavour to instill the first principles of Military Discipline into the men under me. On arrival at Bramshott, England, the lack of discipline continued, and my life was several times threatened by various men of the Battalion* »<sup>152</sup>. Après un mois à endurer le mépris de ses camarades, Allen en avait eu assez. Isolé, incapable d'obtenir un transfert dans une unité anglophone et craignant pour sa propre sécurité, il se décida à désertir en novembre 1915. Après plus d'un an de cavale, résigné, il se rendit finalement aux autorités en avril 1917, et fut condamné à deux ans d'emprisonnement<sup>153</sup>.

Comme ce fut le cas pour Allen, les données contenues dans les rapports de cour martiale indiquent que les divisions internes au sein du 41<sup>e</sup> bataillon coïncidait parfois avec sa diversité culturelle. Peu de temps après la disparition d'Allen, le sergent quartier-maître

---

<sup>150</sup> Cook, *At the Sharp End*, 73-74; Morton, *When Your Number's Up*, 89-91.

<sup>151</sup> « Une Lettre du sergent E. Fournier : Les nôtres ont grande confiance et sont impatients de se rendre à Berlin », *La Presse*, samedi 22 avril 1916, page 5.

<sup>152</sup> BAC-LAC, RG150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-A-8116, Bobine T-8651, 150-5.

<sup>153</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 96 – 19, n° 5770.

Stephanos Ioannou, autrefois marchand dans la ville macédoine d'Üsküb<sup>154</sup>, fut accusé par deux soldats ukrainiens de leur avoir volé chacun la somme d'une livre en prétendant avoir l'intention de leur procurer un droit de permission. Pour sa défense, Ioannou évoqua une discussion antérieure à l'issue de laquelle les deux plaignants s'étaient querellés avec lui, laissant entendre qu'ils s'étaient ralliés contre lui et l'avaient accusé à tort, par rancune. Faute de preuves concluantes, les poursuites furent abandonnées, Ioannou fut relâché, et les autorités récusèrent le tout comme un simple malentendu entre les deux partis<sup>155</sup>. Fondées ou non, les accusations portées à son endroit attestent à nouveau d'un fractionnement du bataillon selon certaines frontières ethniques, linguistiques et raciales, que ce fractionnement fût le résultat de conflits personnel ou parfois simplement de problèmes de communication.

Piégés au camp, plusieurs trouvaient dans l'ivresse l'échappatoire par excellence. Si les soldats au front avaient tendance à chercher refuge dans la bouteille pour tenir face au danger, ceux qui étaient encore loin des lignes avaient plus souvent recours à l'alcool pour combattre l'ennui<sup>156</sup>. Dans d'autres cas, semble-t-il, il pouvait également servir de remède maison aux diverses maladies infectieuses qui circulaient à travers le camp, terrain particulièrement propice aux contagions en raison de la cohabitation rapprochée et des conditions souvent insalubres qu'il supposait (à la fin de la guerre, en effet, Bramshott allait être une zone de diffusion majeure de la grippe espagnole en Angleterre<sup>157</sup>). Des quatre membres du bataillon jugés en cours martiale pour ivresse, deux se justifiaient en soutenant que, pris d'une grippe, ils avaient bu un verre de trop en espérant atténuer leurs symptômes. Les deux étant sous-officiers, le tribunal accorda peu de considération à leurs explications et les condamna chacun à une rétrogradation<sup>158</sup>. Le sergent Jacques Deslauriers, également accusé d'ivresse, n'avait quant à lui aucune excuse de la sorte pour espérer adoucir sa peine.

---

<sup>154</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 4704 – 13, n° 488542.

<sup>155</sup> BAC-LAC, RG150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-J-11635, Bobine T-8670, 150-5.

<sup>156</sup> François Cochet, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 2, 222 (2006) : 19-32.

<sup>157</sup> C.E. Cooper Cole, « Preliminary Report on the Influenza Epidemic at Bramshott in September-October 1918 », *British Medical Journal* 23, 2 (1918), 566-568.

<sup>158</sup> BAC-LAC, RG150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-V-605, Bobine T-8686, 150-5; BAC-LAC, RG150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-L-8409, 150-5.

Dans la soirée du 30 décembre 1915, alors que le 41<sup>e</sup> occupait le camp d'Aldershot, Deslauriers fit irruption dans le baraquement *Barossa*, qui abritait le mess des sous-officiers. Selon les témoins, le sergent trifluvien de 32 ans était complètement ivre, avait le visage recouvert de sang et gesticulait sans pouvoir aligner deux mots. Un sous-officier présent sur place approcha Deslauriers, craignant qu'il avait été blessé : « *He said he was not wounded, but had just been out with a girl, and he unbuttoned his pants and took out his tool and made an exhibition of himself before seven or eight members of the mess* ». Aussitôt, l'homme désormais partiellement nu se tourna vers le sergent Joseph Raoul Nolet, 23 ans, et se mit à l'agresser tout en le couvrant d'injures, « *calling sergeant Nolet a cut throat and other vile names* ». En peu de temps, Deslauriers fut maîtrisé et placé en état d'arrestation. Malgré la gravité de son offense, il s'en sorti lui aussi avec une simple rétrogradation<sup>159</sup>.

Les insultes et le langage ordurier allait généralement de pair avec le type d'inconduite qui avait eu lieu dans le baraquement *Barossa*. Forme d'expression de l'identité masculine, la vulgarité était intégrale à la socialisation militaire de la recrue, en ce qu'elle réaffirmait sa dissociation des normes de la vie civile. Le langage grossier, de surcroît, était fréquemment employé comme soupape de sûreté pour évacuer l'angoisse, la frustration ou l'ennui, si bien que les autorités n'avaient généralement d'autre choix que de l'accepter comme une réalité inéluctable<sup>160</sup>. Mais comme en toutes choses, la tolérance avait ses limites. Le soldat Édouard-Louis Morin de la compagnie de base l'apprirent à ses dépens lorsque, ordonné par un sous-officier à sortir du lit pour effectuer un tour de garde, il se contenta de lui tourner le dos, de grommeler quelques protestations, et de répondre finalement en l'invitant à « aller en enfer ». Comme si ces ses paroles ne lui avaient pas attiré suffisamment d'ennuis, Morin aggrava encore davantage son cas en frappant son supérieur au visage, augmentant sa sentence à soixante jours de détention<sup>161</sup>.

Comme dans tout bataillon caserné dans un environnement marqué par la proximité, l'inconfort et l'ennui, on pouvait raisonnablement s'attendre du 41<sup>e</sup> à un certain

---

<sup>159</sup> BAC-LAC, RG150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-D-3354, bobine T-8655, 150-5.

<sup>160</sup> Tim Cook, « Fighting Words: Canadian Soldiers' Slang and Swearing in the Great War », *War in History* 20, 3 (2013): 323-344.

<sup>161</sup> BAC-LAC, RG150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada*, Série 8, dossier 649-M-19838, 150-5.

degré d'insubordination, voire à l'occasionnelle bagarre entre camarades. Les plus indulgents seraient ainsi portés à voir dans les quelques rapports de cour martiale cités plus haut une série d'incidents isolés plutôt qu'un indice révélateur de l'état de la discipline dans l'ensemble du bataillon. Il n'en demeure pas moins que ces incidents trahissent une tendance plus générale à la violence, laquelle se manifestait tantôt en règlement de compte, en insolence ou en simple querelle, tantôt en cas plus sévères de brutalité arrosée d'alcool. Si l'on se penche de plus près sur le *Part II Daily Orders* du 41<sup>e</sup>, document recelant la totalité des infractions commises au quotidien par les membres du bataillon, la tendance devient plus évidente. Entre novembre 1915 et avril 1916, pas moins de 48 cas individuels d'infractions mineures – c'est-à-dire qui furent traités à l'interne sans faire l'objet d'un jugement en cour martiale – et que l'on pourrait caractériser de « violence physique ou verbale » sont recensés<sup>162</sup>. Ces infractions varient en intensité, allant de l'insolence et de l'insulte, en passant par les menaces verbales, les échanges de coups et les attaques à main armée, jusqu'aux menaces de mort envers un gradé. Dans la majorité des cas (93,8 %), cette violence était perpétrée à l'endroit d'un supérieur, ce qui trahit à nouveau le mécontentement généralisé de la troupe, bien que la source de ce mécontentement ait pu varier d'un individu à l'autre. Parmi la panoplie de causes possibles, la mauvaise gestion des comptes du bataillon en était certainement une. Le retard des payes, en effet, n'était pas une mince affaire pour ces hommes qui venaient en majorité de milieux ouvriers et peu nantis. À partir d'octobre 1915, les hommes du 41<sup>e</sup> bataillon allaient être nombreux à devoir patienter avant de toucher la solde qui leur avait été promise, ce qui ne pouvait qu'ajouter à leurs frustrations quotidiennes<sup>163</sup>. Or, les officiers n'étaient pas sans leurs propres difficultés. Au même moment où les tensions s'attisaient entre les rangs, la situation au sommet de la hiérarchie devenait, là aussi, de plus en plus délicate.

---

<sup>162</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders, 41<sup>st</sup> Battalion, C.E.F.*

<sup>163</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, U-24-2, *Units, 41<sup>st</sup> Bn.*

### 2.3 – *Arundel House* et le mess des officiers – de l’absence à la débauche

Lorsqu’ils n’étaient pas affairés à l’entraînement ou à l’encadrement des troupes, les officiers du 41<sup>e</sup> passaient le plus clair de leur temps à l’écart des hommes. Prévus à cet effet, le mess des officiers était une sorte de *gentlemen’s club* où les gradés se réunissaient périodiquement pour participer à divers événements sociaux. À la fois cantine et salle de réception, il était habituellement complété d’un bar, d’un salon et d’une librairie, procurant aux officiers du bataillon un espace pour discuter et se détendre, au quotidien, entre membres de la même caste. L’ambiance au mess était généralement moins austère, plus égalitaire. En y mettant le pied, par exemple, un lieutenant aurait pu s’adresser à son capitaine en l’appelant par son prénom plutôt que par son grade, chose inconcevable en présence d’un subalterne. Toujours est-il que l’on attendait des membres du mess qu’ils adhèrent à des standards relativement élevés d’habillement, d’assiduité et de comportement, et qu’ils se soumettent à certaines règles d’usage nécessaires au maintien du décorum. Cet espace de socialisation hautement codifié participait ainsi à la construction d’une identité fondée sur le grade en reproduisant, par son caractère exclusif et protocolaire, les normes de la haute-société dont était extrait le corps des officiers<sup>164</sup>.

Les officiers supérieurs du 41<sup>e</sup> bataillon bénéficiaient en outre d’une plus grande liberté de mouvement que leurs hommes. À quelques trois kilomètres au nord du camp de Bramshott, dans le village de Grayshott, le lieutenant-colonel Archambeault avait pris ses quartiers à *Arundel House*, une villa de bonne taille, entièrement meublée et précédemment occupée par un officier retraité de la police métropolitaine<sup>165</sup>. Avec lui, le major Hughes et le lieutenant Coderre s’y installèrent pour la majorité de leur séjour à Bramshott, avec le va-et-vient régulier d’autres officiers qui y logèrent périodiquement pour quelques nuits<sup>166</sup>. À ce jour, le village entourant *Arundel House* est comme figé dans le temps, inséré dans un paysage pittoresque d’un charme et d’une tranquillité typiques de la campagne anglaise – un contraste saisissant avec l’agitation constante qui animait la vie au camp. Rien de tout cela ne laissait présager, en 1915, le meurtre de sang-froid qui allait bientôt y avoir lieu, et

---

<sup>164</sup> Edward Gosling, « The Role of the Officers’ Mess in Inclusive Military Leader Social Identity Construction », *Leadership* 18, 1 (2022): 40-60.

<sup>165</sup> « The Hampshire Camp Tragedy » *Guernsey Evening Press*, 15 décembre 1915, page 3.

<sup>166</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

qui allait à jamais propulser le 41<sup>e</sup> bataillon dans l'infamie. Or, la distance physique qui séparait Archambeault et ses officier de leurs subalternes présentait un autre problème, celui-ci plus pressant peut-être, et qui menaçait de compromettre la relation soldat-officier au sein de l'unité.

Il faut dire en effet que le principe de distanciation du chef par rapport à ses hommes est une composante intégrale de la logique hiérarchique des armées. Par convention, l'officier se gardait de fraterniser avec ses hommes, de boire avec eux ou de leur adresser la parole sur un ton informel, sans quoi leur rôle respectif risquait de devenir ambigu. Le mess et les quartiers réservés aux officiers contribuaient ainsi à fixer les limites spatiales de cet écart hiérarchique et à signaler leur statut autoritaire, ce qui ne revient pas à dire, toutefois, qu'ils devaient se désintéresser de leurs hommes. Dans *Leadership in the Trenches*, Gary Sheffield propose que la relation soldat-officier dans les armées de la Grande-Bretagne au cours de la Grande Guerre se caractérisait par un rapport de respect mutuel, calqué sur la structure de classes de la société britannique pré-1914. Cette relation d'autorité, qui reposait sur l'attitude paternaliste de l'officier et, en retour, de la déférence du soldat, se traduisait du point de vue de l'officier – idéalement – par une profonde affection pour ses hommes et une volonté d'être à la hauteur de leurs attentes. De la perspective des subordonnés, le respect qui leur était demandé devait être mérité, et dépendait de ce que l'officier soit sensible à leurs souffrances et à leurs besoins, qu'il fasse preuve de courtoisie et de civilité, qu'il soit compétent et courageux<sup>167</sup>. Constamment confronté à des choix susceptibles de faire fléchir la discipline, l'officier devait maintenir un équilibre fragile entre autorité et indulgence, entre proximité et distance, équilibre que Frédéric Rousseau décrit comme suit : « Le chef doit être très proche de ses hommes. Mais cela ne signifie pas qu'il leur ressemble. Au contraire, les qualités du chef en font un véritable élu qui doit se montrer en toute chose le meilleur des soldats. C'est à ce prix, particulièrement écrasant, de responsabilité et de maîtrise de soi, qu'un gradé peut être reconnu pour chef »<sup>168</sup>.

---

<sup>167</sup> Gary D. Sheffield, *Leadership in the Trenches: Officer-Man Relations, Morale and Discipline in the British Army in the Era of the Great War* (New York: St-Martin's Press, 2000).

<sup>168</sup> Frédéric Rousseau, *La guerre censurée : Une histoire des combattants européens de 14-18* (Paris : Seuil, 1999), 91.

Mais à Bramshott, les soldats et sous-officiers du 41<sup>e</sup> devaient à tout moment se demander où était le leur. Depuis Valcartier, Archambeault était fréquemment absent, distrait, davantage préoccupé par l'économie interne du bataillon que par le bien-être de ses hommes. Une fois en Angleterre, alors que la présence des officiers aurait dû être ressentie plus que jamais pour bien préparer les hommes à l'épreuve qui les attendait, la situation n'avait guère évolué. Le major Bouchard nota que, dans l'ensemble, « *Company Officers never paid any attention to their men* », et que « *[Major Hughes] and the Colonel were away a great deal together at night* »<sup>169</sup>. Qu'est-ce qui pouvait bien détourner ainsi leur attention de la troupe? Le major Laflèche, lui, s'en faisait une idée. Ayant logé deux nuits à *Arundel House*, il se rappela plus tard y avoir croisé plusieurs visages inconnus. Deux ou trois jeunes femmes, des réfugiées belges au début de la vingtaine, y avaient été hébergées avec la bénédiction du lieutenant-colonel. D'après les propos de Laflèche, on devine sans trop de peine le genre de relation que les officiers présents à *Arundel House* entretenaient avec elles :

*While I was there, one lady stayed with me in the Drawing Room and another left the room with the Colonel and Major Hughes. I do not know where she went to. A good deal of light wine and beer was drunk for dinner. One girl of those present was, in my opinion, not of good character. They were poor Belgians and Colonel Archambeault and Major Hughes had been providing them with money and clothing.*<sup>170</sup>

De retour au camp, l'attitude des officiers était tout aussi relâchée. Lorsqu'ils n'étaient pas complètement à l'écart du bataillon comme le commandant, certains d'entre eux négligeaient de maintenir une distance acceptable avec leurs subordonnés : « *The men were pals with the Officers*, s'offusquait Bouchard, *not actually mixing with them but slack* »<sup>171</sup>. Dans le mess, on rapporta que les officiers discutaient sans retenue, étaient turbulents et, en général, refusaient d'observer les règles de bienséance exigées du corps des officiers. À en croire le major Laliberté – le même qui s'était ridiculisé après une soirée arrosée sur le *Saxonia* – ces reproches concernaient aussi bien le major Bouchard : « *On November 18th, Major Bouchard, Captain Belleau and Captain Morin had a spree in the*

---

<sup>169</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

<sup>170</sup> *Ibid.*

<sup>171</sup> *Ibid.*



*Mess drinking champagne. In consequence, Major Bouchard was unable to take up his duties in the Regiment the next day and reported himself sick. I am informed that they drunk that night about six big bottles of champagne »<sup>172</sup>. Dans la mesure où ils n'étaient pas complètement cachés, on suppose que ces incidents n'échappaient pas aux sous-officiers et aux simples soldats du 41<sup>e</sup>. Or, selon Saint-Fuscien, la légitimité de l'officier dépendait aussi de ce que ses subordonnés le reconnaissent comme tel, qu'il fasse preuve d'exemplarité, de retenue, de compétence, c'est-à-dire qu'il maintienne « cet *éthos* du chef »<sup>173</sup> – autant de qualités que les hommes du 41<sup>e</sup> bataillon ne reconnaissaient pas en leurs propres supérieurs. Pour plusieurs, en effet, la question était peut-être de savoir si Archambeault et ses comparses étaient dignes du respect qu'ils exigeaient d'eux.*

Les témoignages qui précèdent illustrent un autre aspect frappant de la relation entre les officiers du 41<sup>e</sup>. Lorsqu'on les interrogea plus tard quant à l'état de la discipline dans le bataillon, chacun se contenta, dos au mur, d'accuser son prochain d'être la source du problème : le major Delaute blâmait le major Laflèche pour ses habitudes de consommation, tandis que Laflèche accusait le lieutenant Morin d'être colérique et incapable de garder le contrôle de ses hommes; le major Hughes, selon Bouchard, était inefficace en tant qu'officier, constamment malade et fréquemment ivre; le major Laliberté, de son côté, reprochait à Bouchard d'être malhonnête; Hughes, lui, estimait que les lieutenants Drolet et Marion, ainsi que le père Lizotte, étaient particulièrement portés à la boisson, et que le lieutenant-colonel était le principal responsable des débordements de comportement dans le mess des officiers; Archambeault, quant à lui, se contenta d'affirmer « *I desired to keep peace between the Officers by smoothing down differences between them* »<sup>174</sup>... mais en vain. Les officiers étaient ainsi confrontés au même climat de tension et de méfiance mutuelle que le sergent Allen avait ressenti dans sa compagnie. Le major Bouchard était si préoccupé par l'état des choses, en fait, qu'il avait secrètement approché le major Laliberté en octobre 1915 avec un plan audacieux pour sauver l'intégrité du bataillon : « *At Valcartier shortly before we left, confessa Laliberté, Major Bouchard proposed that he and I should work together to oust Colonel Archambeault from the*

---

<sup>172</sup> *Ibid.*

<sup>173</sup> Saint-Fuscien, *À vos ordres?*, 263.

<sup>174</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

*Command. I was to take the Regiment over to England and when we got there I was to step down and let Major Bouchard take Command* »<sup>175</sup>. La situation entre les deux officiers étant déjà tendue, le major Laliberté rapporta cet échange au lieutenant-colonel, qui se contenta de balayer l'affaire d'un revers de main. Le complot pour renverser Archambeault ne se concrétisa pas, mais la structure hiérarchique du 41<sup>e</sup> bataillon, elle, demeura dans cet état précaire jusqu'à la fin.

Il est possible que ces luttes intestines n'auraient jamais atteint les oreilles du haut-commandement si ce n'avait été des événements tragiques qui se déroulèrent à l'hiver 1915, à *Arundel House*. Le 8 décembre, un homme portant l'uniforme du *9th Canadian Mounted Rifles* fut découvert, gisant sans vie, dans une écurie adjacente à la villa. La victime, identifiée par la suite comme étant le sergent-cantinier Henry Marquis Ozanne, était ligotée et enveloppée dans un drap gorgé de sang; 45 coupures et perforations individuelles à la tête ainsi que plusieurs dents enfoncées avaient réduit son visage à une masse confuse de chair et d'os; le crâne était fracturé à deux endroits, et le cou avait été si violemment tailladé que la tête était pratiquement séparée du tronc; un coup de couteau sur la main droite, vestige d'un ultime effort pour se défendre de son assaillant, confirmait que le défunt était encore bien conscient au moment de l'attaque. Les enquêteurs dépêchés sur place ne tardèrent pas à identifier un suspect, le lieutenant George Coderre, qui à cette date était le seul officier à occuper *Arundel House*. Dans les jours qui suivirent, deux témoins vinrent confirmer les soupçons. La nuit du meurtre, le caporal-ordonnance Joseph Keller se trouvait dans le parloir de la maison lorsque Coderre y entra, visiblement nerveux, et lui demanda de lui servir un verre. Keller s'y obligea puis, à son retour, Coderre confessa: « Tais-toi, Joe. Je viens de tuer un homme ». Le lieutenant le guida aussitôt vers la cave, où l'attaque avait eu lieu, pour l'aider à effacer les taches de sang. Au même instant, le soldat Desjardins, un ami de Keller, fit irruption sur les lieux et surpris les deux hommes au-dessus de la dépouille. Coderre lui intima l'ordre de faire disparaître l'arme du crime et de l'aider à déplacer le corps dans l'étable, ce qu'il accepta de faire à contrecœur. Le

---

<sup>175</sup> *Ibid.*

lendemain matin, peut-être par remords, peut-être encore par souci d'autoconservation, Desjardins raconta toute l'histoire au major Hughes<sup>176</sup>.

D'abord condamné à la peine capitale par un tribunal civil, George Coderre allait éventuellement voir sa sentence réduite à la prison à vie. L'avocat privé engagé par la famille fortunée de l'accusé y parvint en plaidant une défense d'aliénation, évoquant la réputation de démence qui précédait le lieutenant. Le procès révéla que, la veille du meurtre, le sergent Ozanne lui avait confié 1 000 dollars canadiens – une petite fortune équivalent aujourd'hui à plus de 25 000 dollars – puisés des fonds de la cantine de son régiment afin qu'il les change en livres sterling. Le lendemain, lorsque Ozanne retourna à *Arundel House* pour réclamer son dû, Coderre avait dû faire un choix : rendre le butin au sergent, ou se débarrasser de lui. Malgré les preuves écrasantes qui s'accumulaient contre lui, jamais Coderre ne cessa de clamer son innocence. Pour les hommes du 41<sup>e</sup> bataillon, dans tous les cas, son inculpation n'avait probablement rien d'étonnant : qui d'autre que « fou Coderre », avec le caractère instable et colérique qu'on lui connaissait depuis Valcartier, pour commettre un crime aussi atroce<sup>177</sup>? Tandis que la nouvelle se répandait de bouche à oreille, certains se rappelaient peut-être, d'ailleurs, que Coderre avait déjà trahi sa cupidité auparavant. N'était-ce pas lui qui, ayant cherché à faire rembourser une partie de ses frais de recrutement, avait été mêlé à un scandale de contrebande à Valcartier, quelques mois plus tôt? On serait en droit de douter, d'ailleurs, que le juge était au fait de ses antécédents lorsqu'il accepta de commuer sa peine.

La rumeur du drame à *Arundel House* se propagea comme une traînée de poudre à travers Grayshott et le long de la chaîne de commandement. Lorsqu'elle atteignit le *9th CMR*, le brigadier-général nouvellement nommé au commandement de Bramshott, Sir Alan Brooke, dut réagir rapidement pour prévenir la menace pressante d'une confrontation entre les troupes canadiennes-françaises et les camarades révoltés du sergent Ozanne. Le 41<sup>e</sup> bataillon fut immédiatement déplacé au camp d'Aldershot, à quelque 16 kilomètres au nord de Bramshott. Brooke en profita pour confier le commandement de l'unité au major Bouchard. Le lieutenant-colonel, ainsi que les majors Hughes et Laliberté, furent congédiés

---

<sup>176</sup> « The Bramshott Camp Tragedy. Remarkable Story at the Inquest. Verdict of "Wilful Murder" », *The Surrey Advertiser*, 22 décembre 1915, page 4.

<sup>177</sup> « Greyshott Camp Murder. Lieutenant Codere Sentenced to Death », *The Surrey Advertiser*, 7 février 1916, page 1.

pour une durée indéterminée dans l'attente d'une enquête complète. Le bon major avait enfin obtenu gain de cause, mais c'était trop peu, trop tard : « *The behaviour of the Battalion under Major Bouchard while at Aldershot was satisfactory. [...] Unfortunately, owing to lack of Officers and competent NCO's, he was very poorly supported, and he had constantly to attend the Court of Inquiry to give evidence, and this greatly hindered his work in the Battalion* »<sup>178</sup>. Depuis lors, la réputation indésirable du 41<sup>e</sup> bataillon allait le suivre partout où il irait.

#### **2.4 – Le village d'à côté – de l'évasion à la délinquance**

À partir de janvier 1916, le 41<sup>e</sup> bataillon ainsi partiellement découpé allait se voir transférer d'un camp d'entraînement à l'autre, telle une bande itinérante dont chacun cherchait à se débarrasser le plus rapidement possible. Après quelques semaines de formation à Aldershot, faute d'espace suffisant pour les héberger, les hommes furent déplacés au camp de Bordon avant de retourner finalement à Bramshott en février, désormais que le *9th CMR* n'y était plus cantonné et que la confrontation entre les deux unités avait été évitée<sup>179</sup>.

La mauvaise réputation du 41<sup>e</sup> bataillon auprès des hauts gradés du CEC s'explique en partie par leur incapacité à contenir ses débordements dans les limites du camp. Que ce fut à Bramshott, à Aldershot ou à Bordon, en effet, les soldats ne passaient pas tous leurs temps libres à l'intérieur des huttes ou au mess. Après cinq jours de formation, les escapades de fin de semaine dans les villages avoisinants étaient attendues avec une impatience non dissimulée, et elles étaient autorisées sous la condition d'un retour au camp pour une demi-journée d'entraînement le samedi, puis pour le service religieux du dimanche matin<sup>180</sup>. Échappant dès lors au contrôle des officiers, les soldats dispersés parmi la population locale tombaient sous l'autorité des polices militaire et civile qui, elles,

---

<sup>178</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

<sup>179</sup> *Ibid.*

<sup>180</sup> Sydney Charles Douce, « Training : 'the grub is alright' », dans *The National Archives* [en ligne], 1916, <https://www.nationalarchives.gov.uk/education/resources/letters-first-world-war-1916-18/training-grub-alright/>.

étaient confrontées à des enjeux disciplinaires bien spécifiques. La permission ou la soirée hors du camp était généralement l'occasion d'un relâchement de l'obéissance, qui se traduisait par exemple par l'abandon de l'uniforme ou par le refus de saluer son supérieur en le croisant dans la rue, et auquel s'ajoutait chez certains la conviction cynique d'être au-dessus de la loi. Loin du regard des officiers, les hommes se livraient fréquemment à des pratiques telles que l'escroquerie, le vol et les violences en tout genre, suscitant un profond sentiment d'insécurité parmi les populations locales. Le contrôle scrupuleux exercé par les forces de l'ordre sur les soldats en congé donnait généralement lieu à un antagonisme entre les deux partis, exprimé chez les combattants par un sentiment de supériorité face à ces agents qui contrairement à eux, se disaient-ils, n'auraient pas à connaître les horreurs du front. Source d'angoisse constante pour les autorités militaires et civiles, ces comportements étaient exacerbés par la fatigue, l'effet de groupe et toujours l'alcool, beaucoup plus accessible que dans les camps et, partant, d'autant plus sujette à l'abus<sup>181</sup>.

À Haslemere, village situé en périphérie du camp de Bramshott, le jeune lieutenant Stuart Flavelle du 21<sup>e</sup> bataillon canadien avait montré dès décembre 1915 un intérêt particulier pour les membres du 41<sup>e</sup> bataillon qui, par contraste à l'attitude généralement docile des autres unités canadiennes, s'étaient attirés dans la région une « très mauvaise réputation ». Après avoir récolté les témoignages de plusieurs habitants et propriétaires du village, Flavelle fit parvenir au quartier-général de Bramshott un rapport qui fait écho au sentiment de méfiance éprouvé par les autorités, toutes nations confondues, face à leurs propres permissionnaires. Il rapporta en premier lieu les plaintes de plusieurs commerçants gênés par certains membres du 41<sup>e</sup> qui avaient l'habitude de surgir ivres dans leur établissement : « *The proprietor of the Royal Huts Hotel, on being interviewed, said that the "Frenchmen" were a bad lot! He claims that they apparently try to get drunk and [that] in the process their language is filthy* ». Confrontés au même problème, plusieurs commerçants de Haslemere avaient commencé, avec l'aval des autorités locales et militaires, à refuser la vente d'alcool à tout Canadien français portant le kaki. Il fallut peu de temps pour que les plus débrouillards parmi eux trouvent le moyen de contourner le règlement : « *One police [officer] reported regarding civilians purchasing liquor for*

---

<sup>181</sup> Emmanuel Cronier, *Permissionnaires dans la Grande Guerre* (Paris : Belin, 2017), 175-210.

*soldiers. They caught one man about November 25<sup>th</sup> and he was convicted. They are still working on this »*<sup>182</sup>. Hors du camp, les efforts pour contrôler les habitudes de consommation des troupes étaient ainsi sabotés par leur contact avec la communauté avoisinante. Dans un contexte de privation imposée par le rationnement de guerre, les habitants de Haslemere avaient vu l'opportunité de gagner un peu d'argent de plus en procurant aux hommes du 41<sup>e</sup> ce que les autorités leur refusaient. Cette entente tacite entre soldats et civils, toutefois, ne saurait être entendue comme une relation cordiale entre les deux groupes, bien au contraire.

Sous le regard désapprobateur des habitants, les soldats laissés sans surveillance vagabondaient d'un village à l'autre en laissant dans leur sillage désordre et destruction. Une nuit de décembre, une bande de voyous avaient détruit plusieurs lampadaires sur la route rattachant Haslemere au hameau de Hindhead. Le lieutenant Flavelle releva quatre instances de vol à effraction dans divers commerces en l'espace de quelques jours, et la police rapporta la disparition d'une automobile Ford et de trois bicyclettes. Chacun de ces cas laissait peu de doute dans l'esprit des témoins quant aux responsables : à coup sûr, le 41<sup>e</sup> bataillon était passé par là. La situation était particulièrement gênante pour les femmes du village qui, raconte Flavelle, avaient cessé de circuler dans la rue après 21h00, « *on account of the fact that some of the men make themselves so objectionable, particularly the French-Canadians »*<sup>183</sup>. On devrait se garder de généraliser quant aux facteurs ayant pu motiver ces comportements, qui étaient aussi variés et complexes que les soldats eux-mêmes. Outre l'effet de l'alcool ou l'influence des pairs, certains cherchaient sans doute à se défouler après plusieurs mois à s'entraîner loin des leurs, dans des conditions souvent inconfortables et sous le regard vigilant des officiers. Pour d'autres, le simple fait d'être à l'étranger pouvait suffire de justification pour violer la loi sous le couvert de l'anonymat.

Le rapport du lieutenant Flavelle reste plus discret quant à leur fréquentation des bordels, bien qu'il raconte avoir aperçu un capitaine du 41<sup>e</sup> et son subalterne, au cours d'une nuit, entrer dans un établissement à « mauvaise réputation »<sup>184</sup>. Les dossiers de service, eux, se montrent beaucoup plus bavards que le jeune lieutenant. Sur les 313 soldats

---

<sup>182</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-26, *Headquarters – Ripon and Bramshott...*

<sup>183</sup> *Ibid.*

<sup>184</sup> *Ibid.*

de notre échantillon, 34 (10,9 %) reçurent un diagnostic de maladie vénérienne entre le moment de leur arrivée en Angleterre et leur transfert à une autre unité<sup>185</sup>, ce qui est légèrement en deçà des statistiques pour l'ensemble du CEC, pour la totalité de la guerre (15,8 %) <sup>186</sup>. Nous incluons dans ces données ceux qui furent traités dans le mois suivant leur transfert, car nous n'écartons pas la possibilité que leurs symptômes aient commencé à se manifester plus tard, ou encore qu'ils aient tardé à les déclarer à un médecin, que ce fût par gêne, par négligence ou par crainte d'être punis. Ces statistiques étaient une source d'angoisse constante pour les autorités canadiennes, qui mobilisèrent des efforts considérables tout au long de la guerre pour contenir et traiter la propagation des maladies vénériennes. Pour nombre de permissionnaires, les campagnes de propagande les mettant en garde contre les dangers de la prostitution avaient pourtant peu de pouvoir dissuasif. Devant la perspective bien tangible de mourir au combat, les virées nocturnes dans les bordels étaient généralement vécues par les soldats comme une occasion ultime de donner libre cours à leurs désirs sexuels, et ce en dépit du risque d'en sortir envahis par la gonorrhée ou la syphilis<sup>187</sup>.

La trace du 41<sup>e</sup> bataillon s'estompe peu à peu du registre archivistique à partir de 1916, ce qui laisse croire, comme l'avait ressenti Sir Alan Brooke, à un certain redressement de la discipline sous le major Bouchard. Mais cette victoire fut éphémère, et les tensions violentes qui rongeaient la troupe depuis la traversée perdurèrent indépendamment de la restructuration hiérarchique du bataillon, particulièrement dans ces espaces de l'arrière qui échappaient au contrôle des officiers. Le soir du 10 janvier, un groupe du 41<sup>e</sup> bataillon s'était réuni dans une maison publique à Whitehall, au nord de Bordon. Parmi eux se trouvaient les soldats Henri Jolicoeur et Joseph Huard, deux amis qui s'étaient rencontrés treize ans plus tôt dans les camps de bûcherons d'Ontario et qui, depuis lors inséparables, avaient décidé en 1915 de s'enrôler ensemble, à Niagara<sup>188</sup>. Huard

---

<sup>185</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166.

<sup>186</sup> À ce sujet, nous renvoyons à Lyndsay Rosenthal, « Venus in the Trenches: The Treatment of Venereal Disease in the Canadian Expeditionary Force, 1914-1919 » (Thèse de Ph.D., Wilfrid Laurier University, 2018).

<sup>187</sup> Clare Makepeace, « Male Heterosexuality and Prostitution During the Great War: British Soldiers' Encounters with Maisons Tolérées », *The Journal of Social History Society* 9, 1 (2012): 65-83.

<sup>188</sup> BAC-LAC, RG 150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 4913 – 61, n° 338324; et boîte 4641 – 38, n° 481366.

s'absenta quelques instants de la taverne lorsque Sam Sokolovitch, un camarade ukrainien de la compagnie B, déboula sur les lieux, l'haleine teintée d'alcool et la tête découverte. Un quatrième membre du bataillon, le soldat Arthur LaMadelaine, lui bloqua le chemin en lui ordonnant de remettre sa casquette. Sokolovitch refusa, le toisa du regard et lui arracha la cigarette des dents. Après un court échange d'insultes, l'Ukrainien sorti un couteau pliant de sa poche et se jeta sur LaMadelaine, qui esquiva un coup, puis un deuxième, déchirant la manche de sa tunique au passage. Au troisième coup, Jolicoeur s'interposa entre les deux hommes et entra en contact avec la lame<sup>189</sup>.

Lorsque Huard retourna à l'intérieur pour retrouver son camarade, il était déjà trop tard : l'artère du bras gauche avait été sectionnée. Conscient d'être au seuil de la mort, Jolicoeur traversa la pièce pour venir à la rencontre de Huard, s'accrocha à lui, puis s'effondra. Il se vida de son sang dans les minutes qui suivirent, sous le regard impuissant de son vieil ami<sup>190</sup>. Ce deuxième meurtre marquait l'arrêt de mort du 41<sup>e</sup> bataillon. La cour trouva Sokolovitch coupable d'homicide involontaire et le condamna à douze mois de travaux forcés, suivant la découverte qu'il avait été pris d'une crise d'épilepsie au moment de l'attaque<sup>191</sup>. Pour les camarades endeuillés du soldat Jolicoeur, il était à se demander si justice avait été rendue. Plusieurs pensaient le contraire. La situation déjà tendue entre les russophones et les francophones du bataillon s'envenima encore davantage lorsque le commandant nouvellement nommé à la « compagnie russe » proposa de faire partager les frais d'avocat entre tous les membres de l'unité. Furieux, les Canadiens français refusèrent, et la facture demeurée impayée s'ajouta au lot de controverses qui pesaient déjà sur le 41<sup>e</sup> bataillon<sup>192</sup>.

Tandis que l'unité effectuait sa dernière marche commune en quittant Bordon, les autorités canadiennes ne pouvaient plus feindre d'ignorer ce qu'elles soupçonnaient depuis le tout début : le 41<sup>e</sup> était un échec, pire, une nuisance; hors de question de l'envoyer combattre en France. Il en allait, selon eux, de l'honneur du CEC. Dans un premier temps, l'unité fut redirigée à Bramshott pour fins de restructuration et de mesures disciplinaires.

---

<sup>189</sup> BAC-LAC, RG24, vol. 4491, dossier 4D, 48-41-1, *MD4 File, 1914-1921*.

<sup>190</sup> *Ibid.*

<sup>191</sup> *Ibid.*

<sup>192</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF »: 78.



Lorsqu'on lui annonça le retour du 41<sup>e</sup>, le commandant de la 15<sup>e</sup> brigade de renfort à Bramshott arrivait à peine à le croire :

*I thought you were only joking Saturday night when you suggested sending the 41<sup>st</sup> Battalion to my Brigade, but I found it was no joke when they “blew in” on me yesterday. I will be charitable and try to believe that it is a compliment to my ability to “lick” undesirables into shape. [...] I will do my best with them, but they are a tough looking lot<sup>193</sup>.*

Dans les mois qui suivirent, une commission d'enquête fut lancée et déboucha sur la dissolution graduelle du bataillon. La majorité russophone de la compagnie B fut transférée à des unités de pionniers. Nombre d'entre eux allaient plus tard servir en France à titre d'ingénieurs pour effectuer des travaux de creusage, de sape, d'installations ferroviaires et de réparation des tranchées. Entre 300 et 400 membres du bataillon identifiés comme inaptes au service, que ce fût pour des raisons médicales ou disciplinaires, furent rapatriés au Canada; leur guerre à eux avait pris fin sans vraiment avoir commencé. Des 35 officiers qui étaient débarqués du *Saxonia* en octobre 1915, tous sauf dix furent relevés de leurs fonctions. Quant aux quelque 600 hommes qui survécurent à la purge, ils furent graduellement déplacés à Shorncliffe à partir de janvier 1916 pour être absorbés par le 23<sup>e</sup> bataillon de réserve<sup>194</sup>. Dans les semaines qui suivirent, 428 d'entre eux se virent traverser la manche pour renforcer le 22<sup>e</sup> bataillon<sup>195</sup>. À la fin du mois d'avril 1916, le 41<sup>e</sup> bataillon ainsi dépecé n'existait plus que sur papier.

Le soldat John Cantey de la compagnie D comptait parmi ces « indésirables » qui furent arrachés du bataillon pour être renvoyés au Canada. Personnage assez singulier, Cantey était natif de Caroline du Sud et avait servi pendant six ans dans le Corps des Marines avant de venir s'installer à Montréal et d'y travailler comme barbier. Son dossier de service peint l'image d'un homme de 41 ans au profil élancé, au teint sombre et à la dentition saccagée par des années de négligence. Bien qu'il ait gardé un dossier disciplinaire immaculé tout au long de son service, Cantey s'était rapidement valu une

---

<sup>193</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

<sup>194</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF »: 78.

<sup>195</sup> Gagnon, *Le 22<sup>e</sup> bataillon*, 148.

réputation d'« ivrogne excessif » auprès de ses camarades. En février 1916, il fut hospitalisé à Aldershot des suites de violentes crises de paniques attribuées par les médecins à sa consommation d'alcool. Tour à tour, ces derniers lui diagnostiquèrent tous les troubles imaginables: état maniaque, démence, alcoolisme, folie religieuse, delirium tremens, tendances suicidaires... À son arrivée à l'hôpital, Cantey était agité, incohérent dans ses propos, mais il parvint à laisser échapper qu'il craignait pour sa survie depuis son arrivée à Bramshott. Un médecin précisa dans son rapport: « *Makes irrational statements to companions and officers of his company, telling them: "They are going to rob and kill [me]"* »<sup>196</sup>.

À l'évidence, John Cantey souffrait de troubles psychologiques qui le rendaient inapte à porter les armes. Mais à la lumière de l'atmosphère de violence et de méfiance mutuelle qui s'était emparé du 41<sup>e</sup> bataillon, n'est-il pas envisageable que son sentiment de persécution – fût-il exacerbé par une prédisposition quelconque – ait été fondé? À plus d'un égard, son dossier est analogue à celui de George Albert Allen, qui à ce stade manquait à l'appel depuis déjà plusieurs mois. Comme lui, Cantey était anglophone, et s'était retrouvé sans le vouloir dans une unité empreinte d'une identité canadienne-française qui n'était pas la sienne. Comme lui, Cantey s'y sentait ostracisé, isolé et en danger de mort. Avait-il effectivement des raisons de croire, comme Allen, que sa présence dans l'unité était à ce point indésirable qu'elle lui avait attiré des ennemis? Si les réponses à ces questions demeurent incertaines, rien ne nous permet de douter que Cantey était soulagé d'apprendre, en avril 1916, qu'il en avait enfin fini avec ce bataillon au destin tragique. Après deux mois d'observation dans un hôpital psychiatrique, le vieux vétéran à bout de nerfs fut rapatrié au Canada avec la mention « *medically unfit* », et put enfin retrouver sa femme à Montréal<sup>197</sup>. Avec lui, sans tambour ni trompette, le 41<sup>e</sup> bataillon tomba petit à petit dans l'oubli.

Lorsqu'on en dresse le bilan, les facteurs ayant concouru à cet affaïssement généralisé de la discipline nous apparaissent être de quatre ordres: systémiques, personnels, environnementaux et relationnels. Sur le plan systémique, d'abord, Desmond

---

<sup>196</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 1472 – 34, n° 86613.

<sup>197</sup> *Ibid.*

Morton avait certainement vu juste en pointant les officiers du doigt. Pour le simple soldat, la distance physique et morale qui le séparait de ses chefs, davantage préoccupés par leurs plaisirs personnels que par le bien-être de la troupe, explique dans une large mesure son rapport ambigu à l'autorité et, en conséquence, son mépris pour la discipline. Pour preuve, Morton indique une amélioration appréciable de la performance et du comportement des troupes, après leur transfert à Shorncliffe, sous de nouveaux officiers et en l'absence des éléments perturbateurs<sup>198</sup>. Cette incompétence de la part des gradés ne s'était pas uniquement traduite par un manque de leadership, mais également par des problèmes de gestion qui pesaient tout aussi lourdement sur le contentement des hommes. Après le congédiement du paie-maître Léonidas Turgeon, des mesures furent mises en place pour remettre un peu d'ordre dans les feuilles de paie des soldats, « *as many of the difficulties in connection with the pay of the men [seemed] to hinge on them* »<sup>199</sup>. Entre mars et avril 1916, 393 soldats et sous-officiers reçurent enfin un remboursement pour une paie qu'ils n'avaient jamais reçue, avec des montants s'élevant parfois à plus de 10 dollars<sup>200</sup>. Ces mesures s'étaient avérées tout aussi conséquentes sur leur comportement que le changement de commandement.

Il va sans dire que ces conclusions invitent à la prudence, car derrière elles se cache un éventail de facteurs personnels d'autant plus difficiles à cerner qu'ils varient d'un individu à l'autre. Il est parfois facile d'oublier, en effet, que chaque homme s'était enrôlé avec son propre bagage d'expériences, ses propres traits de caractère, et parfois même des troubles psychologiques qui le rendaient plus ou moins enclins à l'insubordination. La vague de crime qui traversa le 41<sup>e</sup> bataillon en ces quelques mois était en partie l'œuvre d'acteurs indépendants que la guerre avait transformés en criminels, tout simplement.

Le comportement des hommes en armes était aussi soumis à des enjeux environnementaux tels que le contact avec la population civile, l'accès à l'alcool, les conditions inhospitalières du camp et la monotonie de la routine, sans compter les déplacements incessants d'un endroit à l'autre, ces espaces transitoires qui, selon Saint-Fuscien, s'avèrent particulièrement propices au relâchement de la discipline<sup>201</sup>. Si le cas

---

<sup>198</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF »: 78.

<sup>199</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

<sup>200</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders, 41<sup>st</sup> Battalion, C.E.F.*

<sup>201</sup> Saint-Fuscien, *À vos ordres?*, 99.

du 41<sup>e</sup> bataillon semble à plus d'un égard faire figure d'exception, notamment en raison de son contexte particulier de mobilisation et de sa composition socio-culturelle, les frustrations quotidiennes éprouvées par ses membres en sol anglais n'avaient quant à elles rien d'exceptionnel. Loin de la ligne de feu, le soldat caserné devait essuyer son propre lot de misère et de privations, de crasse, de mauvais temps, d'exercices physiques, d'ennui et de restrictions arbitraires, autant d'éléments susceptibles d'aviver ses frustrations et de le pousser à désobéir, *a fortiori* lorsque ses officiers se montraient insensibles à ses souffrances.

Ainsi, après deux années d'une guerre dont personne ne pouvait encore voir la fin, ces conditions préparèrent le terrain une flambée d'émeutes comparables dans divers dépôts de réserve canadiens en Angleterre. Au moins deux exemples viennent à l'esprit. Le 16 avril 1916, une horde de 5 000 soldats canadiens stationnés à Bordon se retourna contre la police militaire, bâtons et cailloux en main, pour protester contre le manque de vivres, d'eau et de logements disponibles depuis leur arrivée au camp. À nouveau un jour d'août 1917, dans le village de Shoreham-by-Sea, un groupe de soldats canadien composé de recrues fraîchement débarquées et de convalescents revenus du front se souleva contre l'autorité militaire en place, refusant tout ordre de parade ou d'exercice jusqu'à ce que l'on donne suite à leurs griefs. S'étant fait porte-parole des mutins, le soldat Andrew Young Jackson dressa une liste de revendications à l'attention des autorités en place, dénonçant entre autres l'insuffisance des rations, les conditions de vie pénibles auxquelles ils étaient soumis, et le traitement injuste qui leur était réservé par leurs officiers. D'une manière plus implicite, peut-être, les demandes de Jackson reflétaient le même désir exprimé par le sergent Fournier du 41<sup>e</sup> bataillon, celui d'en finir une bonne fois pour tout avec l'ennui mortel de la vie en caserne, pour enfin rejoindre le front et participer à l'action<sup>202</sup>. Il n'est sans doute pas fortuit, d'ailleurs, que ce deuxième incident eût lieu au sein du 23<sup>e</sup> bataillon de réserve, le même qui avait accueilli les rescapés du 41<sup>e</sup> entre janvier et avril 1916. Tout semble indiquer, en effet, que l'insubordination qui avait causé sa perte s'était déversée dans les unités qui lui succédèrent, et persista encore longtemps après sa dissolution officielle.

---

<sup>202</sup> Ryan Barry Flavelle, « 'Not enough Food and Too Many Military Police': Discipline, Food, and the 23<sup>rd</sup> Reserve Battalion July – September 1917 », *War and Society* 35, 2 (2016): 92-113.

Or, le cas du 41<sup>e</sup> bataillon détonne par rapport aux exemples qui précèdent en ce qu'il ne souffrait pas uniquement de troubles disciplinaires provoqués par les conditions hostiles de la vie en caserne. Au niveau relationnel, l'unité souffrait également d'un mal insidieux qui avait érodé les liens de camaraderie entre ses membres. Son éclatement résulte ainsi d'un double point de rupture, lequel s'articule d'une part sur le plan des relations verticales, c'est-à-dire du rapport d'autorité entre officiers et subalternes, et d'autre part sur celui des relations horizontales. Les frictions constantes au sein du bataillon suivaient fréquemment les clivages ethniques et linguistiques du groupe, mais pas toujours, ce qui laisse croire à une absence généralisée de cohésion, et ce à chaque échelon de la hiérarchie. Qu'est-ce qui explique que les soldats Cantey et Allen aient eu tant de mal à s'intégrer au bataillon, que d'autres en soient venus aux poings pour régler leurs différends, que les relations entre officiers se soient détériorées aussi rapidement et que les tensions entre les rangs aient pu continuer à s'attiser, ainsi, jusqu'à culminer avec la mort tragique du soldat Jolicoeur? Le chapitre suivant effectuera un retour en arrière pour cibler les causes de cette absence de cohésion, qui paraît être le produit d'une combinaison parfaite de conditions défavorables au développement d'un sentiment de solidarité, d'identité culturelle, de fierté régimentaire et d'appartenance au bataillon.

### III

## Identité, cohésion, discipline

### *Portrait d'un bataillon en crise identitaire*

Harcèlement de la population locale, ivresse endémique, cambriolages, délinquance, disputes, meurtres : les débordements du 41<sup>e</sup> bataillon en Angleterre sont les symptômes d'une microsociété corrompue, dysfonctionnelle et fragmentée, symptômes que l'on attribue volontiers aux lacunes de ses officiers, mais qui reflètent en outre une désunion généralisée de la troupe. La mobilisation précipitée des effectifs du 41<sup>e</sup> bataillon, l'hétérogénéité culturelle qui en résulte et son niveau relativement faible de motivation constituent de premières pistes d'explication à cette absence de cohésion, oui, mais encore...

Tandis que le chapitre 1 nous invitait à poser un regard social sur le 41<sup>e</sup> bataillon, celui-ci vise à l'étudier sous le prisme de la culture militaire, entendue ici comme « un ensemble de valeurs, de pratiques et de comportements supposant des savoir-être, des savoir-faire et des savoir-vivre mis en œuvre au quotidien et, de façon plus ostensible, lors de rites spécifiques, de traditions et de cérémonies officielles »<sup>203</sup>. Concept englobant, la culture militaire se manifestait différemment dans chaque unité du CEC sous la forme d'*identités régimentaires* distinctes et héritées de la tradition militaire britannique. Cette identité se reflétait d'une part dans les particularismes régionaux du bataillon, dont les membres étaient généralement recrutés sur une base locale, et d'autre part dans les pratiques culturelles spécifiques à l'unité. Dans le 41<sup>e</sup> comme dans le reste du CEC, le

---

<sup>203</sup> Denys Cuhe, *La notion de culture dans les sciences sociales* (Paris : La Découverte, 2016), 139.

comportement du soldat dépendait largement du degré auquel il se sentait appartenir à son bataillon, de ce qu'il s'identifiât ou non à sa communauté régimentaire et, de façon plus générale, à l'institution militaire. L'identité régimentaire était le catalyseur de ce sentiment d'appartenance.

Chercher à expliquer son dysfonctionnement, donc, c'est aussi se questionner quant à l'identité du 41<sup>e</sup> bataillon – notre premier chapitre l'appréhendait en qualité de microsociété; pensons-y désormais en tant que communauté culturelle. Il importera d'abord de tracer les contours de cet enjeu identitaire, d'en rappeler les origines et de reconnaître ses implications pour le maintien de la cohésion et de la discipline. Au terme de cet examen surgit un constat pour le moins perturbant : le 41<sup>e</sup> bataillon souffrait, en fait, d'une *crise identitaire* provoquée par une série d'embûches qui, s'enchaînant dès le stade de la mobilisation, obstruèrent le processus par lequel ses membres auraient autrement pu développer un sentiment d'appartenance fort à leur communauté régimentaire. Autant dire, finalement, que le 41<sup>e</sup> n'est jamais devenu un bataillon à part entière. Encore pris à l'état embryonnaire lorsqu'il fut dissout en avril 1916, le 41<sup>e</sup> bataillon n'aura jamais eu l'occasion d'atteindre sa plénitude, éliminant toute possibilité de cohésion entre ses membres.

### **3.1 – Qu'est-ce que l'identité régimentaire?**

Nous l'avons vu au premier chapitre, le CEC comptait au terme de la guerre 265 bataillons. Ces 265 communautés étaient certes beaucoup plus similaires qu'elles n'étaient dissemblables. Toujours exclusivement masculines, elles étaient soumises aux mêmes codes de la justice militaire, étaient organisées selon la même structure hiérarchique, distribuaient entre leurs membres la même tunique kaki, le même barda, et leur inculquaient en fonction de leur affectation les mêmes règles de conduite et méthodes de combat. Si les forces canadiennes allaient largement préserver leur caractère impérial et continuer à opérer selon les standards de l'Armée britannique pendant les deux premières

années du conflit<sup>204</sup>, ce fil conducteur répondait à la volonté toujours croissante du Ministère de la Milice et de la Défense d'uniformiser le CEC pour l'empêcher d'acquiescer à une identité proprement canadienne, fomenter la fierté nationale des hommes qui enfilèrent l'uniforme et assurer une certaine communion entre ses différentes composantes.<sup>205</sup> La même logique avait poussé Sam Hughes à dépouiller les unités du premier contingent de leurs désignations régionales au profit du système de numérotage qui allait subsister jusqu'à la fin du conflit. C'est ainsi, par exemple, que le *Queen's Own Rifles* fut platement rebaptisé le 3<sup>e</sup> bataillon, innovation qui contrariait bien souvent les soldats concernés, pour qui le titre régimentaire était porteur d'une charge symbolique et d'une tradition qui remontait parfois à plusieurs décennies<sup>206</sup>. Malgré son souci d'uniformité, Hughes était resté fidèle à la tradition britannique en démarquant les différents bataillons du CEC au moyen d'identités régionales et culturelles distinctes.

Retournons un peu en arrière. Entre les décennies 1870-1880, l'Armée britannique avait traversé une période de réformes mises en œuvre par les secrétaires d'État Edward Cardwell et Hugh Childers visant à restructurer de fond en comble l'organisation militaire du Royaume-Uni. Entre autres innovations, les réformes *Cardwell-Childers* avaient introduit le système de *linking and localization*, principe en vertu duquel chaque régiment, autrefois levé pêle-mêle là où les volontaires étaient disponibles, était désormais tenu de recruter ses effectifs sur une base locale, en le marquant d'une désignation territoriale et en installant un dépôt permanent dans le sous-district de la région de recrutement ciblée<sup>207</sup>. Les réformes *Cardwell-Childers*, ultérieurement adoptées par le Canada, avaient ainsi transformé le régiment en une communauté soudée par le partage d'une identité fondée sur la territorialité et non strictement sur la profession militaire. Cette identité, en retour, devait être cultivée dans la durée par les cérémonies officielles, les histoires régimentaires, les emblèmes, les codes vestimentaire, de conduite et de vie – en un mot, par la tradition. Dans la décennie précédant la Grande Guerre, bien des obstacles allaient gêner les efforts des

---

<sup>204</sup> Desmond Morton, *A Peculiar Kind of Politics: Canada's Overseas Ministry in the First World War* (Toronto: Toronto University Press, 1982), 3-23.

<sup>205</sup> Tim Cook, *The Madman and the Butcher: The Sensational Wars of Sam Hughes and General Arthur Currie* (Toronto: Penguin Group, 2010), 137.

<sup>206</sup> *Ibid.*, 67-68.

<sup>207</sup> David French, *Military Identities: The Regimental System, the British Army, and the British People c. 1870-2000* (Oxford: Oxford University Press, 2005), 10-30.



autorités britanniques pour standardiser l'organisation militaire du Canada et l'adapter au modèle *Cardwell-Childers*, la moindre n'étant pas la taille restreinte de la Force permanente canadienne, qui posait un frein à la professionnalisation des régiments de la milice. Mais en 1914, les forces canadiennes avaient finalement atteint un certain degré de maturité, permettant la mobilisation d'un corps expéditionnaire structuré, équipé et entraîné selon les standards britanniques<sup>208</sup>. Si l'organisation militaire du dominion allait à nouveau être rénovée à l'aube de la guerre, notamment en substituant le bataillon au régiment en tant qu'unité de base du CEC, l'idée du bataillon en tant que communauté culturellement et localement définie, elle, allait subsister. Dès lors et jusqu'en 1918, c'est l'identité régimentaire qui imprégnait chaque bataillon de sa couleur, et qui faisait sa singularité dans cette masse autrement homogène qu'était le CEC.

Un exemple des plus démonstratifs, le 16<sup>e</sup> bataillon canadien-écossais. Formé en 1914 d'un assemblage de quatre régiments des *Highlanders* de la Milice canadienne – le 72<sup>e</sup> de Vancouver, le 50<sup>e</sup> de Victoria, le 91<sup>e</sup> de Hamilton et le 79<sup>e</sup> de Winnipeg – le 16<sup>e</sup> bataillon était composé à quatre-vingts pourcent d'immigrants britanniques qui avaient emporté avec eux culture, traditions, accents et expressions régionales. Parmi la foule de dizaines de milliers d'hommes qui fourmillait à Valcartier peu avant le départ du premier contingent, un observateur contemporain aurait aisément repéré un soldat du 16<sup>e</sup> à la croix de Saint-André épinglée à son uniforme, à la devise en gaélique « *Deas Gu Gath* » (prêt pour la mêlée) qui figurait sur son écusson régimentaire, et immanquablement à son tartan écossais, particulièrement mal adapté aux conditions inhospitalières des tranchées et pourtant exigé avec vigueur par les autorités. Cette identité proprement écossaise était renforcée au moyen de rituels, à commencer par les marches menées au son de la cornemuse qui, quoique commune à l'ensemble du CEC, revêtait une signification culturelle et historique double pour les *Highlanders* du 16<sup>e</sup>. Venus des quatre coins du Dominion et réunis en l'espace de seulement quelques semaines à Valcartier, les hommes du 16<sup>e</sup> bataillon se soudèrent rapidement en une unité de combat cohésive dont le dénominateur commun était l'héritage écossais. L'esprit de corps qui s'y développa en si

---

<sup>208</sup> Sur l'évolution de l'organisation militaire du Canada entre 1904 et 1914, nous renvoyons à Douglas E. Delaney, *The Imperial Project: Britain and the Land Forces of the Dominions and India, 1902-1945* (Oxford: Oxford University Press, 2018), 44-94.

peu de temps, selon l'historien Mark Zuehlke, en doit beaucoup à ce sentiment d'identité partagé entre ses membres<sup>209</sup>.

Le cas du 16<sup>e</sup> bataillon illustre la double fonction un peu paradoxale de l'identité régimentaire. Tandis qu'elle contribue à homogénéiser la troupe par le partage de marqueurs distinctifs communs, l'identité procède par la même occasion à une différenciation des nombreuses unités du CEC en les investissant chacune d'un caractère original. Pour l'historien David French, cette unicité du bataillon, mise en valeur au quotidien par une combinaison de symboles, de rituels et de traditions, favorise le développement d'un puissant sentiment d'appartenance au groupe, ou ce qu'il nomme « l'amour du régiment »<sup>210</sup>. Source de fierté pour ceux qui la partagent, l'identité régimentaire assure la cohésion du groupe en rendant plus poreuses les frontières sociales, culturelles et générationnelles qui séparent d'ordinaire les hommes; elle efface l'individu derrière le collectif. Plus encore, elle régule les comportements. « *From a cultural perspective*, ajoute Richard Hart Sinnreich, *the vital importance of the regiment was its socializing influence. It's compactness, insularity and hierarchical character alone would have exerted a powerful cultural discipline, requiring adherence to relatively strict standards of dress, deportment, and behavior* »<sup>211</sup>. Sinnreich touche ici la fonction plus pragmatique de l'identité régimentaire, qui fait du bataillon une source d'autorité en lui-même. Une fois la recrue intégrée à son bataillon, une fois qu'elle est initiée à ses mœurs et éduquée quant à son passé glorieux, aussitôt devient-elle garante de sa réputation et de son bon fonctionnement. L'identité, dit simplement, impose la discipline<sup>212</sup>.

Loin de se réaliser du jour au lendemain, l'identité régimentaire est construite suivant un processus de longue haleine pouvant dans certains cas s'étendre sur plusieurs générations. French et Sinnreich insistent tous deux sur l'importance, à cette fin, des histoires régimentaires. À la fois biographies officielles et albums-souvenirs, ni tout à fait

---

<sup>209</sup> Mark Zuehlke, *Brave Battalion: The Remarkable Saga of the 16<sup>th</sup> Battalion (Canadian Scottish) in the First World War* (Ontario: John Wiley & Sons Canada, Ltd.: 2008), 7-26.

<sup>210</sup> French, *Military Identities*, 76-99.

<sup>211</sup> Richard Hart Sinnreich, « An Army Apart: The Influence of Culture on the Victorian British Army » dans Mansoor, Peter R. & Williamson Murray, dir., *The Culture of Military Organization* (Cambridge: Cambridge University Press, 2019), 159.

<sup>212</sup> Ou, selon David French, « *The practical utility of instilling into every recruit 'Love of his regiment' was that it facilitates the task of disciplining its members by encouraging them to accept that it represented a legitimate source of authority.* »: French, *Military Identities*, 77.

monographies historiques, ni tout à fait contes mythiques, les histoires régimentaires étaient rédigées par et pour les membres de la communauté régimentaire sous formes de dépliants, de journaux ou de tomes volumineux pour relater ses campagnes précédentes, mettre en valeur les exploits de ses vétérans et ultimement cultiver la fierté du régiment. Dans la tradition militaire britannique, l'entretien de la mémoire du régiment par le biais de ces textes était une composante intégrale à son identité<sup>213</sup>. Au Canada, la tradition des histoires régimentaires ne semble avoir réellement pris de l'élan qu'à partir de la fin de la Grande Guerre<sup>214</sup>. Il est vrai, cependant, que certains bataillons composites du premier contingent, comme le 16<sup>e</sup> canadien-écossais, pouvaient se flatter de perpétuer plusieurs décennies de tradition militaire, ce qui contribuait certainement à la cohésion et à la discipline de leurs membres. Les bataillons qui allaient leur succéder, en revanche, étaient pour ainsi dire « sans histoire ». C'était le cas du 41<sup>e</sup>, qui était en 1915 un bataillon tout neuf, sans héritage préalable sur lequel s'accrocher. Son identité, il allait devoir la construire à partir de zéro, en la cherchant d'abord dans l'origine géographique de ses membres.

### 3.2 – Un bataillon canadien-français?

Conformément au système régimentaire mis en place par les réformes *Cardwell-Childers*, le ministère de la Milice et de la Défense avait favorisé la formation de bataillons culturellement homogène et recrutés sur une base locale<sup>215</sup>. Le 41<sup>e</sup>, qui ne comptait que 67,4% de volontaires franco-canadiens résidant au Québec, ne remplissait aucun des deux critères. Son identité, de toute évidence, n'aurait pu être fondée sur l'héritage canadien-français à lui seul. Or, la question de la représentativité semble d'autant plus conséquente lorsqu'elle concerne un bataillon extrait d'une minorité nationale de langue et de culture, et à plus forte raison lorsque les membres de cette minorité se perçoivent eux-mêmes

---

<sup>213</sup> *Ibid.*, 83.

<sup>214</sup> Tim Cook, « “Literary Memorials”: The Great War Regimental Histories, 1919-1939 », *Journal of the Canadian Historical Association* 13, 1 (2002), 167-190.

<sup>215</sup> Cook, *At the Sharp End*, 90.

comme des citoyens de seconde-classe dans leur propre pays<sup>216</sup>. Dans le contexte de l'Irlande, par exemple, on a fait valoir que la représentation adéquate d'une identité proprement irlandaise dans la composition des unités irlandaises de la BEF avait joué un rôle de premier plan au succès du recrutement, au maintien de la cohésion et à la performance de ces bataillons au cours de la Grande Guerre<sup>217</sup>. Le cas du 41<sup>e</sup> bataillon était tout autre, et sa diversité ethnique, linguistique et régionale constituait d'entrée de jeu un obstacle de taille au développement d'une identité régimentaire forte.

Un lecteur averti objecterait sans doute que l'homogénéité culturelle n'est pas un critère *sine qua non* de cohésion. Que l'on pense à la Légion étrangère française, aux éléments multinationaux de l'Armée de terre austro-hongroises ou aux régiments mixtes des Tirailleurs Sénégalais, effectivement, l'histoire de la Grande Guerre contient maints exemples de groupes de combat qui, en dépit de leur diversité – parfois même grâce à elle – firent preuve de solidarité et de combativité sous le feu ennemi<sup>218</sup>. Prenons, pour n'en citer qu'un, celui de la 77<sup>e</sup> Division du Corps expéditionnaire américain. Convenablement surnommée la *Metropolitan Division*, la 77<sup>e</sup> avait été formée en 1917 d'un brassage cosmopolite de conscrits recrutés parmi les masses urbaines de New York. Elle entra dans la légende quand neuf de ses compagnies, isolées et sévèrement affaiblies dans la forêt d'Argonne, parvinrent après une semaine de combat incessant à briser l'encerclement pour échapper à l'annihilation<sup>219</sup>. Le *Lost Battalion*, de son nom médiatisé, constitue un contre-exemple d'unité particulièrement hétéroclite qui parvint à maintenir sa cohésion dans les conditions les plus défavorables. N'aurait-il pas pu en être de même pour le 41<sup>e</sup> bataillon?

Par-delà l'effet bénéfique que peut avoir l'expérience du combat sur la cohésion du groupe – nous y viendrons – la différence réside, justement, dans l'enjeu identitaire. Le cosmopolitisme de la 77<sup>e</sup> Division n'était pas incompatible avec son identité; elle en était

---

<sup>216</sup> Richard A. Preston, « Bilingualism and Multiculturalism in the Canadian Armed Forces », dans N.F., Dreisziger, dir., *Ethnic Armies: Polyethnic Armed Forces from the Time of the Habsburgs to the Age of the Superpowers* (Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 1990), 158-177.

<sup>217</sup> Kenneth J.S. Miller, « Irish Regimental Heritage: Representations of Identity and War in a Climate of Change », dans Graham, Brian & G.J. Ashworth, ed., *Senses of Place: Senses of Time* (London: Routledge, 2005), 91-103.

<sup>218</sup> Sur les implications du cosmopolitisme et de l'hétérogénéité culturelle sur la performance des armées, nous renvoyons à Dreisziger, *Ethnic Armies*, 1990.

<sup>219</sup> Kevin Mulberger & Edward G. Lengel, « Chapter 5: The Lost Battalion » dans Lengel, Edward G., dir., *A Companion to the Meuse-Argonne Campaign* (Hoboken: Wiley-Blackwell, 2014), 74-84.

la source. Les hommes qui en portaient l'écusson, où figurait la silhouette de la Statue de la Liberté (symbole d'accueil pour des générations d'immigrants en quête d'un avenir meilleur), s'identifiaient non pas à une origine ethnique spécifique, mais bien à leur attachement commun à la métropole new-yorkaise, elle-même définie par son cosmopolitisme<sup>220</sup>.

Quant à elle, l'hétérogénéité culturelle du 41<sup>e</sup> bataillon doit d'abord être interprétée au regard des attitudes racistes et racialisées de la société canadienne-française de l'époque. Jusqu'à la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, en effet, l'identité canadienne-française était comprise en tant que catégorie raciale distincte et opposée à la « race » anglo-saxonne, au même titre que les identités slave, irlandaise, italienne et juive<sup>221</sup>. Les clivages raciaux qui se découpaient entre les différents groupes ethniques de l'unité sont mis en évidence par le langage employé dans les sources où s'entremêlent, parfois de manière interchangeable, les notions de race et de nationalité. L'un des auteurs du rapport encourageant la dissolution du 41<sup>e</sup> bataillon et la dispersion de ses effectifs commentait, en mars 1916 :

*I would suggest the transfer of the Russians [...] to a unit of their own nationality, as there are only one Officer and one N.C.O. with the 41<sup>st</sup> battalion who can speak their language. [...] Thus, this battalion becoming entirely composed of one race, could be handled easily provided its officers had the necessary aptitudes, experience and keenness, and its "esprit-de-corps" could be fully developed.* <sup>222</sup>

Le 41<sup>e</sup>, de surcroît, avait été promu auprès des Canadiens français en faisant appel à leurs sensibilités raciales plutôt que strictement nationales ou politiques. Le 31 août 1915, un lecteur du journal *Le Canada* pouvait lire :

---

<sup>220</sup> *Ibid.*, 74-75.

<sup>221</sup> Corrie Scott, « How French Canadians became White Folks, or doing things with race in Quebec », *Ethnic and Racial Studies* 39, 7 (2015): 1280-1297.

<sup>222</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, U-3-26, *Headquarters – Ripon and Bramshott...*

Les Canadiens-Français ont fourni largement leur proportion légitime du premier contingent, et ils continuent, depuis, à s'enrôler en grand nombre, non seulement dans des bataillons spécialement désignés pour les réunir sous des officiers de leur race, mais dans nombre d'autres bataillons recrutés par tout le dominion, à Toronto, à Winnipeg et ailleurs. Depuis le 22<sup>ème</sup> bataillon, maintenant en Angleterre, on a formé le 41<sup>ème</sup>, le 57<sup>ème</sup> et le 69<sup>ème</sup>, dont l'effectif se complète normalement... <sup>223</sup>

Combien de francophones parmi le 41<sup>e</sup> avaient répondu à cet appel en espérant servir dans un bataillon distinctement canadien-français? Combien encore furent dépités, une fois les effectifs rassemblés, lorsqu'ils réalisèrent qu'ils ne représentaient que 67,4% de la troupe, par contraste au 22<sup>e</sup> qui, lui, était formé à 95% de Canadiens français<sup>224</sup>? On devine que ce fut le cas du sergent Fournier de la compagnie B, toujours aux commandes de sa section russophone, et qui poursuivait sa lettre à son frère en ces termes : « Quand je suis arrivé, avec mes compagnons, en Angleterre, j'avais une idée que je caressais. C'était tout simplement de tâcher de me faire transférer dans le 22<sup>e</sup> bataillon. Je t'assure qu'il fait honneur à la race canadienne-française »<sup>225</sup>.

Le cosmopolitisme du 41<sup>e</sup> bataillon, premier obstacle à son processus de quête identitaire, peut ainsi être interprété comme une violation du « contrat implicite »<sup>226</sup> qui sous-tendait l'adhésion des Canadiens français à l'effort de guerre britannique. Mais tout n'était pas perdu d'avance pour le 41<sup>e</sup>, d'autant que son cas n'était pas tout à fait exceptionnel. Encore qu'elle fût souhaitée par les autorités militaires, l'intégrité régionale des bataillons d'infanterie canadiens aurait été, à long terme, un idéal difficile à maintenir.

---

<sup>223</sup> « La part des Canadiens-français: Ils font consciemment leur devoir », *Le Canada*, 31 août 1915, page 4.

<sup>224</sup> Gagnon, *le 22<sup>e</sup> bataillon*, 344.

<sup>225</sup> « Une Lettre du Sergent E. Fournier : Les nôtres ont grande confiance et sont impatients de se rendre à Berlin », *La Presse*, samedi 22 avril 1916, page 5.

<sup>226</sup> Nous renvoyons ici à l'approche contractuelle élaborée par l'historien Nikolas pour expliquer l'affaïssement de la discipline des troupes indiennes de la BEF sur le théâtre mésopotamien entre 1914-1917. Gardner soulève quatre ensembles de facteurs ayant provoqué cette perte de combattivité : l'insuffisance du système logistique, qui entraîna une diminution des rations, la propagation des maladies et la désorganisation du transport des blessés; le prolongement inattendu de la campagne, qui accentua graduellement l'anxiété des hommes par rapport au bien-être de leur famille; la réticence des soldats de confession musulmane à combattre à proximité des lieux de cultes et contre un ennemi de la même religion; et finalement l'accumulation des pertes et l'infusion subséquente de recrues issues de milieux culturels variés dans des unités autrefois homogènes. Gardner propose que ces complications, qui se traduisirent par un taux élevé de suicides et de désertions, avaient compromis le « contrat implicite » établi entre les officiers britanniques et les volontaires indiens à l'amorce de la guerre : Nikolas Gardner, « Morale and Discipline in a Multiethnic Army : The Indian Army in Mesopotamia (1914-1917) », *The Journal of the Middle East and Africa* 4, 1 (2013): 1-20.

À mesure que les pertes se multipliaient sur le front européen, les autorités n'avaient souvent d'autre choix que de réapprovisionner les bataillons les plus affligés en renforts venus des quatre coins du pays, brouillant petit à petit les limites géographiques et culturelles qui les définissaient au départ<sup>227</sup>. Ces distinctions territoriales propres à chaque bataillon pouvaient servir de point d'ancrage à l'identité régimentaire; elles en étaient rarement l'essence. French le confirme, « *Regiments were culturally defined organizations that were bound together by shared historical memories, customs, and a myth of descent, not by the common ethnic or local origins of their members* »<sup>228</sup>. Dans un bataillon sans héritage comme le 41<sup>e</sup>, assemblé à la presse dans la mêlée de la mobilisation, la construction de l'identité procédait donc de trois mécanismes principaux : les symboles, les rituels, et l'arme.

### 3.3 – Les symboles

De toutes les organisations professionnelles, l'institution militaire est sans doute la plus riche en signes et en symboles physiques, allant des formes les plus collectives, comme le drapeau national, aux plus individuelles, comme les médailles et décorations honorifiques. Si riche est-elle, en fait, qu'il serait vain de nous risquer ici à en faire un inventaire complet. Pour le contexte qui nous concerne, et dans le cas particulier du 41<sup>e</sup> bataillon, nous nous en tiendrons donc à la tenue militaire et aux objets de parure.

Quoi de plus visible comme marqueur social, en effet, que l'uniforme? *A priori*, celui du 41<sup>e</sup> bataillon était en phase avec le code vestimentaire des armées de la Grande-Bretagne et de ses dominions. Reconnaisable à sa teinte kaki, l'uniforme canadien contrastait par sa grisaille avec le rouge écarlate qu'avaient porté les soldats de l'Empire britannique jusqu'à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup>, mais il n'en était pas moins imbu d'une puissante charge symbolique. Incarnation de l'identité masculine, l'uniforme militaire avait exercé, lors de l'entrée en guerre, un certain pouvoir séducteur sur les hommes qui cherchaient à prouver leur virilité, mais aussi sur les femmes qui les fréquentaient autour

---

<sup>227</sup> Cook, *At the Sharp End*, 90.

<sup>228</sup> French, *Military Identities*, 98.

des camps d'entraînement et dans les villes<sup>229</sup>. En Angleterre, l'excitation des jeunes filles à la vue des soldats en uniforme, perçue à l'époque comme une menace à la fibre morale de la société britannique, était si répandue qu'on lui avait donné un nom : « fièvre kaki »<sup>230</sup>. Beaucoup moins dévoués à la mission impérialiste de la Grande-Bretagne que leurs homologues anglophones, les Canadiens français avaient justement été ciblés dans les campagnes de recrutement, au Québec, par la valorisation d'un idéal masculin dont le port de l'uniforme était le trait distinctif<sup>231</sup>. Les hommes du 41<sup>e</sup> bataillon – pensons surtout aux jeunes célibataires – n'étaient certainement pas insensibles à ces considérations.

De même qu'il marque le basculement du garçon dans le monde adulte, l'uniforme opère une coupure nette dans la transformation du civil en soldat, où la liberté vestimentaire cède le pas à un régime corporel des plus stricts. Sitôt habillée, la recrue était soumise à une réglementation inflexible en ce qui touche au port et à l'entretien de son uniforme : interdiction de quitter le baraquement s'il était vêtu incorrectement, tout ornement non réglementaire était prohibé, les montres et bijoux devaient être dissimulés, le havresac était porté en bandoulière sur l'épaule droite, le manteau sous le barda, la mentonnière exactement sur la pointe du menton de sorte qu'elle ne glisse pas au cou<sup>232</sup>... Régulièrement passé en revue pour identifier tout manquement à ces règles, le soldat était aussi passible, en cas de bris, de perte ou de négligence de son équipement, de mesures disciplinaires pouvant aller jusqu'à un jugement en cour martiale, conformément à la section 24 du *British Army Act*<sup>233</sup>. Aussi lui revenait-il, après une longue journée d'entraînement, d'astiquer bottes et ceinture, de rapiécer le pantalon troué, de réparer un bouton perdu, puis de plier et ranger le tout avec une exactitude scrupuleuse. Cet ensemble de soins apportés à l'uniforme constituait, selon Odile Roynette, une étape cruciale du

---

<sup>229</sup> Odile Roynette, « L'uniforme militaire au XIX<sup>e</sup> siècle : une fabrique du masculin », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2, 36 (2012): 109-128; Christopher Leach, « Uniforms and Commercial Culture: Constructing a Vision of Warfare in Pre-Great War Britain », *Cultural History* 10, 1 (2021): 43.

<sup>230</sup> Angela Woollacott, « 'Khaki Fever' and its Control: Gender, Class, Age and Sexual Morality on the British Homefront in the First World War », *Journal of Contemporary History* 29, 2 (1994): 325-347.

<sup>231</sup> Mourad Djebabla, « La confrontation des civils québécois et ontariens à la Première Guerre mondiale, 1914-1918 : Les représentations de la guerre au Québec et en Ontario » (Thèse de Ph. D., Université du Québec à Montréal, 2008), 179-184.

<sup>232</sup> Minister of Militia and Defence, *King's Regulations and Orders for the Canadian Militia* (Ottawa: Minister of Defence, 1917), 219-228.

<sup>233</sup> War Office, *Manual of Military Law* (London: Stationery Office, 1907), 538-539.



« processus d’assujettissement de la recrue au nouvel ordre militaire »<sup>234</sup>. Ce n’est pas un hasard, d’ailleurs, si le fait même de s’enrôler puisse être traduit par l’expression « endosser l’uniforme ».

Son nom l’indique, l’uniforme contribue surtout à *uniformiser* la troupe, de sorte que l’identité collective soit substituée à l’identité individuelle<sup>235</sup>. Pour French, « [uniforms] were a visible symbol of the common identity that each member of the regiment shared, and they enhanced each regiment’s sense of separateness »<sup>236</sup>. Dans l’océan kaki qu’était le Corps canadien, les différentes cultures régimentaires se matérialisaient sur le corps des soldats sous la forme d’accessoires apposés à leur uniforme, détails hautement symboliques pour les initiés, bien qu’ils eussent facilement passé inaperçus sous le regard profane du civil. On pense surtout à l’insigne régimentaire, portée fièrement sur la casquette et sur le col, qui reflétait par une combinaison de logotypes et de signes héraldiques certains éléments constitutifs de l’identité de l’unité: à la batterie d’artillerie son canon obusier, au bataillon de construction son marteau et sa pioche, au 208<sup>e</sup> canadien-irlandais sa harpe et son trèfle; toujours avec le numéro et le titre régimentaire de l’unité. Dénotant le caractère unique du bataillon, l’insigne faisait l’objet d’une révérence quasi-religieuse pour celui qui la portait. Elle était le gage de son appartenance à une communauté bien définie<sup>237</sup>. L’ethnologue militaire André Thiéblemont, lui-même ex-officier de la Légion étrangère, est sur ce point catégorique : « pas de collectivité militaire sans insigne la différenciant d’autres collectivités »<sup>238</sup>. Celle du 41<sup>e</sup> bataillon<sup>239</sup>, en l’occurrence, arborait les principaux attributs de la tradition canadienne-française : une fleur de lys ornée du castor, de la feuille d’érable et de la couronne britannique – autant d’images, on s’en doute, sans réelle charge sentimentale pour les volontaires étrangers du 41<sup>e</sup>. Mais là n’était pas l’unique problème.

---

<sup>234</sup> Odile Roynette, *op. cit.*, 118.

<sup>235</sup> Éric Letonturier, « Patrimoine, identités et cultures militaires », *Inflexions* 40, 1 (2019): 56.

<sup>236</sup> French, *Military Identities*, 85.

<sup>237</sup> Rousseau, *La guerre censurée*, 148-149.

<sup>238</sup> André Thiéblemont, « Les paraîtres symboliques et rituels des militaires en public » dans Thiéblemont, André, dir., *Cultures et logiques militaires* (Paris : Presses Universitaires de France, 1999), 179.

<sup>239</sup> L’insigne régimentaire du 41<sup>e</sup> bataillon apparaît en vente sur Internet ici et là sur divers sites d’encan et boutiques d’antiquités militaires. En voici un exemple : *EMedals*, « WW1 41<sup>st</sup> Infantry Battalion Cap Badge CEF », [s.d.], <https://www.emedals.com/wwi-41st-infantry-battalion-cap-badge-cef-c1553>.

Pour tous les bénéfices que puisse apporter l'uniforme au sentiment identitaire du bataillon, encore faut-il – cela relève de l'évidence – que les hommes le portent. Or il s'avère que le 41<sup>e</sup> bataillon, à la manière qu'on lui connaît désormais trop bien, était débarqué en Angleterre avec un déficit considérable d'uniformes et d'autre fournitures de base<sup>240</sup>. Dans les propres termes du lieutenant-colonel Archambeault, « *The Battalion was very poorly equipped when it left Canada, short in everything. Men from other Units did not have sufficient clothing when transferred to the Battalion* »<sup>241</sup>. Dans un premier temps, la faute avait été attribuée au quartier-maître du bataillon, le capitaine Charles-Édouard Leblanc qui, fidèle à la réputation du 41<sup>e</sup>, s'était effectivement révélé être un piètre comptable. Dans les faits, l'incompétence du capitaine Leblanc ne faisait que s'ajouter à la cause sous-jacente de cette pénurie d'équipement, dont l'origine remonte aux débuts tumultueux du 41<sup>e</sup> bataillon : « *The Quartermaster Stores of the Regiment were kept in a very bad state, conclua le rapport final, a number of the articles were short and could not be accounted for; the books could not be balanced and the excuse offered is that so many men who deserted carried a lot of government issues with them, hence this accounts for the shortage* »<sup>242</sup>. À ce sujet, il serait utile de rappeler que le 41<sup>e</sup> bataillon ne disposait d'aucune caserne entre les mois de janvier et de mars 1915, ni pour l'hébergement des soldats ni, présume-t-on, pour l'entreposage de l'équipement. Des 673 déserteurs du 41<sup>e</sup> bataillon, ceux qui avaient pris la fuite sans retourner leur uniforme y avaient trouvé l'opportunité de vendre leurs effets au marché noir pour se remplir discrètement les poches. Un article du *Devoir* daté de janvier 1916 dénonçait la combine : « Il paraît que certains individus font de l'enrôlement un véritable métier; ils se présentent, sont acceptés, habillés, équipés, et n'ont rien de plus pressé que de revendre leur fourniment à un regrattier quelconque »<sup>243</sup>. C'est d'ailleurs ce qu'avait fait William Champagne, alias William Paquette. Recruté au 41<sup>e</sup> bataillon en mars 1915, Champagne fut déclaré déserteur deux mois plus tard, vendit son équipement, puis se joignit l'hiver suivant au 163<sup>e</sup> bataillon sous un faux nom,

---

<sup>240</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Brief Summary...*

<sup>241</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

<sup>242</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Brief Summary...*

<sup>243</sup> « L'enrôlement n'est pas un métier », *Le Devoir*, mercredi 5 janvier 1916, page 7.

seulement pour répéter la ruse<sup>244</sup>. À en croire l'article, la pratique était suffisamment répandue pour que les autorités en fassent l'objet d'une enquête approfondie.

Dû à la négligence du quartier-maître Leblanc et en l'absence d'un système efficace de comptabilité des magasins du bataillon, il nous est impossible de connaître le nombre exact de soldats du 41<sup>e</sup> qui étaient arrivés en Angleterre sans uniforme. Quelques centaines, sans doute, car un observateur estima plus tard à 324 le nombre de pantalons perdus aux mains des déserteurs, de même que 309 paires de bottes, 189 manteaux, 130 baïonnettes, 113 fourreaux et, comble de l'embarras, cinq carabines Ross Mark II<sup>245</sup>. Difficile de ne pas ricaner en s'imaginant la scène, toutefois la disparité vestimentaire du 41<sup>e</sup> bataillon était aussi lourde de conséquences sur la discipline et l'esprit identitaire de l'unité, sans faire mention évidemment de la frustration exprimée par ceux qui s'étaient vus privés du kaki tant convoité<sup>246</sup>. Car l'uniforme, selon André Thiéblemont, joue derrière sa fonction pratique un double rôle de différenciation « sociale ou verticale », et « culturelle ou horizontale », qui n'a toutefois de prise que si tous les membres du groupe le portent. Sur le plan social, explique-t-il, l'écart hiérarchique opposant officiers, sous-officiers et simples soldats est mis en évidence par les attributs vestimentaires propres au grade – galons, boutons de manchette et épaulettes, jusqu'aux différents matériaux utilisés pour la confection de la casquette, des bottes et de la ceinture. Par contraste à l'uniformité imposée au reste de la troupe, ces différents degrés de variations dans la tenue de l'officier sont des rappels visibles et constants de l'ordre hiérarchique du bataillon, faisant de l'uniforme un instrument de pouvoir au service de la discipline. Sur le plan culturel, d'autre part, il communique à celui qui le porte son harmonie avec le reste de la troupe et son affiliation à une communauté distincte, avec pour conséquence éventuelle de limiter le risque de tensions entre les membres de cette communauté<sup>247</sup>. La présence entre les rangs du 41<sup>e</sup> bataillon de soldats habillés en civil ou seulement partiellement équipés, quel que fût leur nombre exact, venait brouiller ces repères sociaux et culturels, et constituait par là un second obstacle au développement de son identité collective.

---

<sup>244</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 7564 – 82, n° 566501.

<sup>245</sup> BAC-LAC, RG24, vol. 1508, dossier HQ 683-5-2, *Clothing and Equipment: Inspection reports, 41<sup>st</sup> Battn.*

<sup>246</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-26, *Headquarters – Ripon and Bramshott camps...*

<sup>247</sup> Thiéblemont, *Cultures et logiques militaires*, 164-169.

### 3.4 – Les rituels

Comme la réception de son uniforme, la participation de la recrue aux cérémonies officielles et aux rituels collectifs du bataillon sont autant d'étapes cruciales de sa conversion en soldat et de son intégration à la communauté régimentaire. Les revues, les parades, les cérémonies de promotion et les décorations, surtout lorsqu'elles sont rendues publiques, consolident de façon ponctuelle l'identité collective du bataillon en le présentant sous une forme harmonieuse, structurée et organisée<sup>248</sup>. Sur le plan de la discipline, ces célébrations sont des rappels visibles à tous de l'ordre hiérarchique du bataillon, chaque participant occupant dans la formation une place qui coïncide avec son rang<sup>249</sup>. Pour certains, le rituel militaire peut être l'occasion de sortir de l'isolement et de réaffirmer son appartenance au bataillon, surtout à la suite d'évènements traumatisants susceptibles de secouer le moral des hommes. C'est le cas, par exemple, des honneurs rendus aux morts, qualifiés par Frédéric Rousseau de véritables « psychothérapies de groupe »<sup>250</sup>.

Indissociable de ce volet cérémoniel de la culture militaire est la musique, qui rythmait la routine du soldat caserné de son réveil jusqu'à l'heure du coucher. Les marches menées au son de l'orchestre régimentaire en sont un exemple probant. Non seulement les chansons de marche facilitaient le maintien de la discipline en dictant aux hommes la cadence à suivre, elles renforçaient également l'identité du bataillon en l'associant à une mélodie prévisible, répétitive et facilement reconnaissable<sup>251</sup>. Tous les bataillons n'avaient pas le privilège d'avoir leur propre chanson de marche; or le 41<sup>e</sup> en avait une, écrite par son sergent d'orchestre Georges Milo, modeste musicien natif de la commune de Morlaix, en France. Tout porte à croire qu'il s'agissait de sa dernière composition, car le 16 novembre 1915, dix jours après avoir été promu sergent d'orchestre, Milo mourut subitement d'une bronchite, à Bramshott<sup>252</sup>. Ses paroles, quant à elles, lui survécurent par l'entremise de ses compagnons en marche. Toutefois, on est frappés en les lisant par la

---

<sup>248</sup> French, *Military Identities*, 90.

<sup>249</sup> Thiéblemont, *Cultures et logiques militaires*, 188.

<sup>250</sup> Rousseau, *La guerre censurée*, 144.

<sup>251</sup> Trevor Herbert & Helen Barlow, *Music & the British Military in the Long Nineteenth Century* (Oxford: Oxford Academic, 2013), 221

<sup>252</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 6231 – 25, n° 184628.

dissonance entre les thèmes de patriotisme et de bravoure qu'elles évoquent, d'une part, et la véritable histoire du 41<sup>e</sup> bataillon, d'autre part :

*Vois trembler l'Allemand  
Au bruit de la mitraille,  
Que s'échauffe ton sang  
Au feu de la bataille.  
Sous le brillant soleil  
De Belgique et de France,  
Qui marche plein d'éveil,  
Rayonnant d'espérance.*

*C'est le beau bataillon,  
Le quarante-et-unième,  
Ou l'amour du pays  
Et l'honneur se soutiennent.  
D'Angleterre et de France,  
Ils se souvient toujours,  
Et fier de son drapeau,  
Veut venger ses amours!<sup>253</sup>*

Les deux derniers couplets, certes inspirants pour les Canadiens français du 41<sup>e</sup>, omettent complètement l'existence des minorités nationales du groupe qui, de toute façon, à bien y penser, n'avaient pour la plupart qu'une connaissance rudimentaire de la langue :

*Combat comme autrefois,  
Les héros de ta terre.  
Ils seront près de toi  
Là-bas sur la frontière,  
Te disant : Canadien!  
Marche la tête haute,  
Vers le monstre prussien  
Et qu'il meurt pour sa faute.*

---

<sup>253</sup> Georges Milo, « Le 41<sup>e</sup> Bataillon, R.C.F : Chant patriotique », édité par E. L. Turcot, [s.d.], [https://archive.org/details/mms\\_driscoll\\_ser\\_6\\_box\\_170\\_le\\_41eme\\_bataillon/mode/lup](https://archive.org/details/mms_driscoll_ser_6_box_170_le_41eme_bataillon/mode/lup).

*Tapes bien, tapes dur,  
Sois sans peur et sans crainte,  
Dieu te voit, sois en sûr,  
Si tu meurs, meurs sans plainte.  
Lorsque tu reviendras  
Rapportant la victoire,  
Le monde s'écriera  
Ébloui de ta gloire...*<sup>254</sup>

La chanson de marche de Georges Milo se termine ainsi sur une note d'enthousiasme guerrier que l'on ne peut qu'interpréter avec ironie désormais que l'on connaît la fin obscure du 41<sup>e</sup> bataillon. Difficile de s'imaginer, en effet, que les hommes la chantaient toujours avec entrain dans les derniers moments de l'unité.

De même que la musique, la religion était omniprésente dans le quotidien du soldat. Les messes, les défilés religieux, les visites au confessionnal et les fêtes annuelles offraient au plus pieux parmi les Catholiques du 41<sup>e</sup> bataillon plus d'une occasion pour se réunir entre membres de la même confession, et pour concilier leur foi avec leur rôle de soldat. Bien entendu, l'identité catholique du 41<sup>e</sup> bataillon laissait de côté environ 20% de ses membres de confession orthodoxe, anglicane, juive, presbytérienne ou méthodiste<sup>255</sup>, limitant ainsi l'effet rassembleur de ces cérémonies. On se rappelle, par ailleurs, que les rites religieux du 41<sup>e</sup> étaient administrés par l'aumônier Joseph Oscar Lizotte, dont la réputation d'ivrogne était bien connue de tous. Or, plus qu'un guide spirituel, on s'attendait d'un bon aumônier qu'il participe activement à la vie communautaire du bataillon, qu'il gagne l'estime des officiers comme des soldats, qu'il soit attentif à leurs besoins et à leurs craintes, bref qu'il exerce une influence cohésive sur la troupe<sup>256</sup>. À cet effet, l'alcoolisme de Lizotte prenait le dessus. En mars 1917, les autorités ecclésiastiques décidèrent enfin de le purger de l'aumônerie du CEC, avec plusieurs autres aumôniers jugés indésirables<sup>257</sup>.

À ces différentes catégories du rituel militaire s'ajoute un autre type d'activité qui passe parfois inaperçue des anthropologues militaires, bien qu'elle corresponde à la définition *turnerienne* du rite de passage: l'exercice militaire. Puisant des travaux de son

---

<sup>254</sup> *Ibid.*

<sup>255</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166.

<sup>256</sup> Duff Crerar, *Padres in No Man's Land: Canadian Chaplains and the Great War* (Montreal: McGill-Queen's University Press, 1995), 25, 137.

<sup>257</sup> *Ibid.*, 65.

prédécesseur Arnold Van Gennep, l'anthropologue Victor Turner divise le rite de passage en trois phases successives : la *séparation*, qui marque le détachement du sujet d'un état social antérieur; la *marge*, période liminaire, ou une sorte « d'entre-deux » au cours duquel le statut du sujet devient ambigu; et l'*agrégation*, qui achève sa transition à un état social nouveau<sup>258</sup>. De même, par exemple, que l'escrime à la baïonnette peut être lu comme un rituel davantage valorisé pour son effet brutalisant sur la psychologie de la recrue que pour ses applications pratiques au combat<sup>259</sup>, l'entraînement militaire sous toutes ses formes présente les principales caractéristiques de la phase liminale du rite de passage, en ce qu'il exige des recrues qu'elles se montrent passives, humbles et obéissantes, et qu'elles se soumettent sans broncher à un régime punitif arbitraire. De cette phase transitoire extrêmement déstabilisante pour les initiés émerge, dans les meilleurs cas, un puissant sentiment de camaraderie, de communion et d'égalité, ou ce que Turner appelle la *communitas*, soit l'expérience semi-sacrée de la communauté<sup>260</sup>.

On ne saurait en dire autant du 41<sup>e</sup> bataillon. Lorsque le major Bouchard avait succédé au lieutenant-colonel Archambeault en décembre 1915, il s'était retrouvé au commandement de recrues visiblement sous-qualifiées et mal entraînées. Ceux d'entre eux qui avaient été incorporés au 41<sup>e</sup> quelques jours avant son départ du Canada n'avaient reçu jusque-là qu'une instruction militaire sommaire, sinon aucune, sans compter les 139 soldats russophones, à qui il s'était avéré particulièrement difficile de communiquer les directives lors des exercices<sup>261</sup>. Dans les mois suivants, rien ne laissait croire à une amélioration de la situation pour Bouchard, qui se plaignait en outre que « *no officers qualified, in the Regiment, to take charge of training* »<sup>262</sup>. Certains de ces officiers ne se cachaient d'ailleurs pas de leur incompetence. Interrogé quant à ses aptitudes, Gaston-Henry Hughes, commandant de la compagnie D, avait avoué dans les termes les plus simples :

---

<sup>258</sup> Victor Turner, *The Ritual Process: Structure and Anti-Structure* (Ithaca: Cornell University Press, 1977), 94.

<sup>259</sup> Paul Hodges, « They don't like it up 'em!: Bayonet fetishization in the British Army during the First World War », *Journal of War and Cultural Studies* 1, 2 (2008): 123-138.

<sup>260</sup> Turner, *The Ritual Process*, 95-97.

<sup>261</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Brief Summary*...

<sup>262</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis*...

*I am not strong in drill but in my opinion, there is practically no Company drill in the present war. I do not understand trench warfare in its different phases. I would not know how to take the Company in the proper method from billets to occupy a line of trenches. I would not know what words of command, signals, or instructions to give to move the Company from column of route to occupy such position as a line of trenches. I would not know how to deploy the troops to an attack by words of command.* <sup>263</sup>

En décembre 1915, peu de temps après le drame à *Arundel House*, le 41<sup>e</sup> bataillon avait été déplacé du camp de Bramshott à celui d'Aldershot, quelque 16 kilomètres plus loin. Distance considérable, effectivement, encore qu'il était attendu d'un soldat canadien qu'il soit capable, conformément au manuel d'entraînement de l'Armée britannique, de compléter sans fléchir une marche de 19 kilomètres avec son arme et son barda<sup>264</sup>. Pourtant, l'épreuve donna lieu à la démonstration la plus dramatique de l'état physique du bataillon : les hommes, qui n'avaient reçu aucune formation en marche de longue distance, tombèrent un à un; la colonne dut être arrêtée à quatre reprises pour leur permettre de reprendre leur souffle et reformer les rangs; les sous-officiers, qui avaient autant de mal à garder le rythme, se montrèrent incapables de ramener les retardataires à l'ordre<sup>265</sup>; « *Over 200 men fell out of the column* »<sup>266</sup>, se rappela plus tard le capitaine Léo-Richer Laflèche, commandant de la compagnie A.

L'inaptitude physique et la désorganisation des soldats du 41<sup>e</sup> bataillon n'étaient pas les seuls problèmes encourus par la négligence de leur entraînement. L'exercice de groupe tel que l'escrime à la baïonnette ou la marche de longue distance contribuent bien sûr à préparer le soldat pour la performance de ses tâches au combat, mais il a aussi pour objectifs fondamentaux de souder ses participants en une unité de combat cohésive, de leur insuffler la fierté du bataillon et, accessoirement, d'agir comme contrepoids à l'ennui caractéristique de la vie en caserne<sup>267</sup>. Pris en tant que rite de passage, l'entraînement sacralise l'accession du civil au statut de soldat et consolide l'identité collective du bataillon. Turner va plus loin, affirmant que « le rituel est la conquête de l'homme par la

---

<sup>263</sup> *Ibid.*

<sup>264</sup> Paul Davenport, « Remaking the Fighting Man: Martial Masculinity and the British Army's Command Depots, 1915-1918 », *Contemporary British History* 30, 3 (2016): 354-355.

<sup>265</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

<sup>266</sup> *Ibid.*

<sup>267</sup> Hew Strachan, « Training, Morale and Modern War », *Journal of Contemporary History* 41, 2 (2006): 211-227.



collectivité » et « concerne avant tout la santé du corps social ainsi que l'équilibre de ses parties »<sup>268</sup>. Aussi, le manque d'entraînement du 41<sup>e</sup> bataillon – troisième obstacle au développement de son identité régimentaire – avait eu l'effet contraire, à savoir la faiblesse du corps social et le déséquilibre de ses parties.

### 3.4 – L'arme<sup>269</sup>

Comme les symboles et les rituels, la fonction tactique du bataillon est aussi l'une des formes d'expression – peut-être la plus élémentaire – de son identité. Entre les bataillons d'infanterie, les batteries d'artillerie et les diverses unités de soutien logistique se développaient autant de savoir-faire, de coutumes et de codes de conduite distincts et spécifiques au rôle qui leur était assigné. Le fossé identitaire qui séparait les hommes appartenant aux différentes armes pouvait donner lieu à un climat de rivalités et de jalousies. Frédéric Rousseau a noté, par exemple, l'hostilité qui planait parfois entre le fantassin et l'artilleur, méprisé par le premier pour la distance physique et psychologique qui l'éloignait de la misère des premières lignes. Cette méconnaissance mutuelle opposant les différentes armes s'exprimait jusque dans les gestes et le langage, chaque soldat s'appropriant des comportements et un jargon spécialisé en fonction de sa vocation<sup>270</sup>. Le Corps des Marines des États-Unis est un exemple flagrant de cette « culture d'entreprise » susceptible de se développer dans chaque subdivision des armées. Réputés pour leurs capacités d'assaut amphibie, pour leur flexibilité et pour leur rôle comme force de réponse rapide en temps de crise, les Marines se définissent, en outre, par leur prétention à l'audace, à la ténacité et à l'exceptionnalisme, traits identitaires qui les situe bien à part de l'Armée américaine<sup>271</sup>.

---

<sup>268</sup> Victor Turner, *Les tambours d'affliction : analyse des rituels chez les Ndembu de Zambie* (Paris : Gallimard, 1972), 301, 302.

<sup>269</sup> La notion d' « arme » est entendue ici comme la fonction opérationnelle et la mission particulière au combat de chacun des éléments constitutifs des armées : infanterie, artillerie, cavalerie, génie, etc.

<sup>270</sup> Rousseau, *La guerre censurée*, 162-164.

<sup>271</sup> James B. Seaton III, « The United States Marine Corps » dans Carroll, Katherine & William B. Hickman, dir., *Understanding the U.S. Military* (London: Routledge, 2022), 91-107.

De même, le 41<sup>e</sup> bataillon appartenait à une sous-culture militaire bien définie, celle de l'infanterie, qui ne saurait être confondue avec les autres armes. Là où la différenciation des régiments appartenant à une même subdivision du CEC émanaient de régionalismes, de symboles et de rituels spécifiques, celle qui séparait les différentes armes, par exemple l'infanterie de l'artillerie, procédait plutôt de types de combat respectifs, de leur rôle opérationnel et du matériel employé pour le remplir, c'est-à-dire d'un savoir-faire spécialisé qui exigeait, en outre, l'adoption de certains comportements et le respect de certaines règles non-écrites<sup>272</sup>. Comme tout bataillon d'infanterie, le 41<sup>e</sup> ne jouissait ni du prestige de la cavalerie, ni du caractère novateur du génie. Plutôt, sa mission en tant que principale force de frappe du CEC était de prendre et de tenir les positions ennemies, et ce en consentant le plus gros des pertes. Inculquée au fantassin au cours de son entraînement, cette identité combattante devait trouver sa forme d'expression la plus forte lors de l'épreuve du combat, occasion ultime pour mettre son savoir-faire en pratique.

Or en avril 1916, le 41<sup>e</sup> bataillon avait cessé d'exister sans jamais avoir été déployé au front, et le simple fait que l'unité n'ait jamais pu jouer son rôle en tant que bataillon d'infanterie était une dernière occasion ratée pour l'affirmation de son identité<sup>273</sup>. Occasion ratée, d'autre part, pour consolider la cohésion de la troupe, car c'est aussi le partage du danger et des privations du front qui munit les hommes d'une expérience commune, et qui limite la portée des différences sociales, culturelles, et générationnelles qui les séparaient autrefois. Pour Rousseau, en effet, « le feu affronté en commun est l'un des raccourcis les plus rapides pour souder les membres d'une unité, renforcer sa cohésion et forger un solide esprit de corps ».

D'hier<sup>274</sup> à aujourd'hui, on a répété du 41<sup>e</sup> qu'il « se destinait à suivre les traces du 22<sup>e</sup> bataillon d'infanterie et à se couvrir de gloire »<sup>275</sup>. Aurait-il suffi, en effet, qu'Archambeault et ses hommes fassent bonne figure sur le sol anglais pour que l'unité se

---

<sup>272</sup> Christian Benoît, « La symbolique de l'Armée de terre : de l'usage à la réglementation de l'usage » dans Thiéblemont, André, dir., *Cultures et logiques militaires* (Paris : Presses Universitaires de France, 1999), 53-55.

<sup>273</sup> Christian Benoît identifie dans la stagnation des armées modernes un phénomène semblable : « Dans le contexte idéologique et stratégique des années 1960 et 1970, les unités [de l'Armée de terre de France] ont été en manque d'aventure, limités, sinon cantonnées, dans leurs diverses formes d'expression, d'autant que leur identité combattante était elle-même récusée ». *Ibid.*, 79.

<sup>274</sup> « Le 22<sup>ème</sup> part pour Amherst », *Le Devoir*, 9 mars 1915, page 3.

<sup>275</sup> Litalien, *Le Régiment de Maisonneuve*, 386.

voit traverser la manche et combattre aux côtés du 22<sup>e</sup>? Dans les faits, rien n'est moins sûr. La question avait été soulevée dès janvier 1915, peu de temps après la création de l'unité, lorsque le commandant de la 4<sup>e</sup> Division avait proposé à Ottawa d'assigner au 41<sup>e</sup> bataillon le titre « Carabiniers Mont-Royal ». La réponse avait été catégorique :

*Not recommended. I do not undervalue sentiment as a military asset; but these fancy titles create administrative difficulties and I deprecate their adoption. The 41<sup>st</sup>, moreover, is to be recruited not from Montreal [...], but from the Province of Quebec; it should be regarded as a "feeder" for the 22<sup>nd</sup> Battalion [...] rather than as a service battalion of the 65<sup>th</sup> Regiment of the Canadian Militia; and as a cognomen "French-Canadian" would be more appropriate than "Carabiniers Mont Royal."*<sup>276</sup>

Ainsi avait-on scellé par avance le destin de l'unité. Bataillon désigné d'infanterie, le 41<sup>e</sup> n'aura pourtant jamais été attaché à une division du CEC, n'aura jamais combattu en Europe et, par conséquent, n'aura jamais existé autrement qu'en tant qu'unité de dépôt. Flottant entre l'arrière et le front, le 41<sup>e</sup> bataillon aura vécu tout au long de sa courte existence dans l'ombre du 22<sup>e</sup>. On pourrait dire à juste titre, d'ailleurs, que c'est encore le cas après plus d'un siècle.

Dans ces conditions, non seulement est-il juste d'affirmer que le 41<sup>e</sup> n'était pas un bataillon abouti lorsqu'il débarquait en Angleterre au mois d'octobre 1915, mais il serait tout aussi exacte d'en conclure qu'il n'avait ni le potentiel, ni les outils pour le devenir. De ce qui précède se dégage l'image d'un bataillon en crise identitaire, culturellement en ruine, sans tradition commune ni direction claire; un bataillon, en d'autres termes, qui se cherche sans jamais se trouver, et auquel les hommes qui le composaient ne s'identifiaient pas, pas plus d'ailleurs qu'ils ne s'identifiaient les uns aux autres. Pris un à un, les soucis liés à la représentation régionale du 41<sup>e</sup>, à l'état vestimentaire de ses membres, à l'exclusion des minorités ethniques dans les symboles et les rites collectifs, à la négligence de l'entraînement et à la dissolution prématurée du bataillon pourraient être vus comme une succession de circonstances potentiellement nuisibles à sa cohésion, mais qui ne sauraient expliquer à elles seules la désintégration de l'unité. Plutôt, c'est l'effet cumulatif de ces

---

<sup>276</sup> BAC-LAC, RG24, vol. 1508, dossier HQ 683-5-1, *Nomenclature*.

circonstances qui, en obstruant son processus de quête identitaire, précipita l'éclatement du 41<sup>e</sup> bataillon.

Au risque de le répéter, l'idée n'est pas de dispenser les gradés de toute responsabilité pour les revers que subit le 41<sup>e</sup> bataillon lors de son séjour en Angleterre, bien qu'il soit possible de concéder qu'ils n'avaient pas eu la tâche facile. Entre la mobilisation chaotique du 41<sup>e</sup> bataillon, ses problèmes de communication et la confusion logistique provoquée par les déserteurs, même des officiers hautement qualifiés auraient eu de la difficulté à redresser la barre pour souder le bataillon en une force de frappe cohésive. Mais comme l'indique French, l'officier exemplaire est aussi celui qui parvient à manipuler les symboles, les rituels et les traditions de la communauté pour cultiver et entretenir l'identité régimentaire, pour faciliter l'inclusion des minorités ethniques et pour inculquer en chaque homme l'amour du bataillon<sup>277</sup>. L'incompétence des gradés du 41<sup>e</sup> ne s'était donc pas uniquement traduite par leur manque d'expérience, par leur laxisme ou par leur éloignement de la troupe, mais aussi par leur incapacité à hisser le collectif au-dessus de l'individuel. Les tensions qui émergèrent entre les rangs, tous grades confondus, étaient encore une conséquence cruelle de leur inaction.

En l'absence d'un sentiment commun d'identité, de loyauté et d'appartenance au bataillon, les soldats du 41<sup>e</sup> étaient peu incités à maintenir sa réputation, à se prouver les uns aux autres et à performer selon les exigences du commandement. Ils étaient devenus, en un mot, indifférents. Le rapport entre leur absence de cohésion et leur insubordination, dont il a peu été question jusqu'ici, est donc plus subtile qu'un lien direct de cause à effet. En général, les hommes ne désobéissaient pas simplement par manque de solidarité avec leurs camarades (bien que le cas de George Albert Allen, qui dit explicitement avoir pris la fuite après s'être attiré la haine de sa compagnie, montre que c'était certainement possible). Les motivations pour désobéir étaient multiples, complexes et pouvaient varier d'un individu à l'autre, se superposer, évoluer dans le temps et être rétrospectivement rationalisées. L'absence de cohésion, quant à elle, favorisait la désobéissance en diminuant les pressions sociales et culturelles exercées sur le soldat pour l'enjoindre à se montrer à la hauteur des attentes. Elle banalisait la transgression et, par la même occasion, rendait la tâche de maintenir la discipline beaucoup plus difficile pour les officiers. Il y a ici une part

---

<sup>277</sup> French, *Military Identities*, 79.

d'induction, certes, car les témoignages laissés par les soldats sont trop peu nombreux pour nous hasarder à interpréter, d'un à un, l'image qu'ils se faisaient de leurs pairs et du bataillon. Mais les gestes en disent souvent beaucoup plus que les mots. Le dernier chapitre fera le point, en montrant que cette absence de cohésion se trahissait, surtout, dans la manière dont ils désobéissaient.

## IV

### Obéir, transgresser, punir

#### *Les multiples visages de l'insubordination*

Si l'on se fait désormais une meilleure idée des raisons qui ont poussé les soldats du 41<sup>e</sup> bataillon à désobéir, reste à comprendre *comment* ils le faisaient. La source la plus riche pour répondre à cette question est le *Part II Daily Orders*, un registre détaillé maintenu par les attachés du quartier général compilant toutes les mutations quotidiennes relatives au personnel de l'unité : promotions, permissions, décorations, démobilisations, admissions à l'hôpital, congés de l'hôpital, transferts, pertes et surtout, en ce qui nous concerne, les infractions mineures, les punitions et les jugements en cour martiale. Il suffit de survoler le document pour mesurer la gravité de la situation à laquelle étaient confrontés les officiers du 41<sup>e</sup>. On y dénombre, entre novembre 1915 et avril 1916, pas moins de 799 infractions individuelles punies. À lui seul, le mois de novembre accuse un total de 319 infractions, pour une moyenne de 10,6 infractions par jour, *chaque jour*<sup>278</sup>.

L'analyse du *Part II Daily Orders* impose d'emblée certaines limites, à commencer par la difficulté à le comparer avec d'autres cas analogues. D'ailleurs, existe-t-il vraiment de cas analogues? Le contexte de mobilisation du 41<sup>e</sup>, sa composition socio-culturelle, ses incidents de parcours et sa dissolution prématurée en font un bataillon pour le moins singulier, voilà qui devrait désormais être assez clair. Si le 22<sup>e</sup> bataillon peut à nouveau servir de repère, la comparaison avec le 41<sup>e</sup> invite à la prudence. Dans son mémoire de maîtrise portant sur la discipline du 22<sup>e</sup>, Maxime Dagenais s'est aussi penché sur le *Part II Daily Orders* de l'unité, toutefois ses recherches ne lui ont permis de retracer les infractions mineures du groupe qu'à partir du mois d'octobre 1915, c'est-à-dire après

---

<sup>278</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders, 41<sup>st</sup> Battalion*, C.E.F.

son départ d'Angleterre et son déploiement au front. On est ainsi confronté à deux contextes radicalement différents, celui d'un bataillon de dépôt cantonné à l'arrière, d'un côté, et celui d'un bataillon déjà engagé dans les combats, de l'autre. Cette réserve étant formulée, contentons-nous pour l'instant d'observer que le 41<sup>e</sup> bataillon était, dans tous les cas, considérablement plus indiscipliné que le 22<sup>e</sup>. Si l'on ne se rapporte qu'au taux mensuel d'infractions au cours de sa première année – la plus troublée de toute la guerre, au fait – Dagenais relève 86,4 infractions mineures, par mois, pour le 22<sup>e</sup><sup>279</sup>. Nous en avons compté 156,8 pour le 41<sup>e</sup>. Précisons que ce calcul mensuel des infractions exclut le mois de décembre 1915, ce qui nous amène justement à la seconde limite de notre analyse. Après plus d'un siècle, en effet, nos recherches sont à nouveau entravées par l'incompétence administrative des officiers du 41<sup>e</sup> bataillon, et par le désordre qu'ils ont laissé dans le registre archivistique de l'unité<sup>280</sup>. Certaines saisies du *Part II Daily Orders* ont été biffées, encadrées ou annotées de manière inintelligible, sans doute de la main des commis qui s'efforcèrent par la suite d'y remettre un peu d'ordre. À coup sûr, des erreurs s'y sont glissées. De même, la partie couvrant le mois de décembre 1915 ne semble pas avoir survécu à l'épreuve du temps, creusant un vide dans la chronologie du bataillon qui nous oblige à conjecturer quant à son véritable taux d'insubordination<sup>281</sup>. Chose certaine, les hommes du 41<sup>e</sup> n'avaient pas magiquement cessé de désobéir entre le 30 novembre 1915 et le 1<sup>er</sup> janvier 1916. Aussi, le nombre total d'infractions se rapproche probablement du millier, en réalité.

Malgré ses failles, le *Part II Daily Orders* ouvre une fenêtre unique sur le comportement du soldat, sur ses pires habitudes et son rapport complexe à l'autorité. Il révèle qui désobéissait, quand, par quels moyens et à quel point. Il nous dit également comment les autorités, de leur côté, réagissaient à la désobéissance de leurs subordonnés. Par-dessus tout, il nous pousse à réfléchir aux façons dont les contrevenants percevaient leur propre désobéissance ainsi que la place qu'ils occupaient dans le bataillon. En

---

<sup>279</sup> Maxime Dagenais, « 'Une permission! C'est bon pour une recrue' : Discipline and illegal absences in the 22nd (French-Canadian) Battalion, 1915-1919 », Mémoire de M.A., Université d'Ottawa, 2006, 39.

<sup>280</sup> Selon le major Bouchard, « *No documents were kept properly in any of the departments of the Regiment* », BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

<sup>281</sup> Nous avons néanmoins relevé 15 infractions commises en décembre 1915, mais qui furent enregistrées au début du mois de janvier 1916. Nous ne les avons pas incluses dans le comptage mensuel des infractions, mais elles figurent dans le nombre total d'infractions et dans l'analyse qui suit.

soumettant le 41<sup>e</sup> bataillon à ces interrogations, on découvre surtout que les soldats y désobéissaient individuellement, sans machinations élaborées, d'une manière désorganisée qui coïncide parfaitement avec leur absence de cohésion. Le schéma qui s'en dégage nous invite ainsi à repenser le rapport entre les notions de cohésion et de discipline, lequel s'exprime non seulement par un lien de causalité, mais aussi à travers les différentes formes d'expression que peut prendre l'insubordination.

#### 4.1 – Les criminels

Nous avons ouvert ce mémoire sur une analyse de la composition sociale du 41<sup>e</sup> bataillon, c'est pourquoi il semble opportun d'y retourner, dans un premier temps, pour identifier ces hommes qui décidèrent de désobéir par centaines entre novembre 1915 et avril 1916. Des 313 soldats dont nous avons consulté le dossier de service, 132 (42,2%) furent accusés d'au moins une infraction au cours de ces cinq mois. Cet échantillon, qui trace les lignes d'une sorte de portrait-robot, constitue une première piste pour comprendre ce qui distinguait le criminel du 41<sup>e</sup> bataillon de ceux qui, au contraire, surent maintenir un bon dossier disciplinaire. C'est du moins ce que nous croyions.

L'historiographie sociale de la Grande Guerre s'est déjà hasardée sur le même terrain, à l'échelle plus large des armées, avec des résultats souvent peu concluants. Si Jules Maurin, dans sa thèse de 1982 sur les soldats languedociens de 14-18, constate une surreprésentation des combattants issus de milieux urbains dans les rapports de cour martiale<sup>282</sup>, Emmanuel Saint-Fuscien considère, lui, que l'insubordination dans l'armée française n'était conditionnée par aucun déterminisme social, culturel, générationnel ou géographique – si ce n'est dans les différentes *manières* de désobéir – et que les hommes portés en conseil de guerre étaient généralement représentatifs du poilu moyen<sup>283</sup>. Christoph Jahr, qui s'est attaqué aux cas britannique et allemand, en arrive à des conclusions similaires, affirmant que les déserteurs appartenant à ces deux camps

---

<sup>282</sup> Tiré de : André Loez, « Autour d'un angle mort historiographique : La composition sociale de l'armée française en 1914-1918 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps* 3, 91 (2008) : 37.

<sup>283</sup> 131-138.



ressemblaient de très près au soldat « ordinaire », quoi qu'ils étaient plus souvent célibataires et issus de la classe ouvrière<sup>284</sup>. Du côté canadien-français, même motif : le déserteur canadien-français, quoique légèrement plus jeune que la norme, se confondait autrement avec le soldat type<sup>285</sup>.

De même, le criminel moyen du 41<sup>e</sup> bataillon avait 25 ans, et de fortes chances d'être célibataire (75,8%). S'il ne pratiquait pas avant de s'enrôler un métier du bâtiment (47,7%), il travaillait dans l'industrie de la manufacture (13,6%) ou du transport (9,9%). Bref il était, comme la majorité de ses congénères, issu des milieux ouvriers en proie à l'instabilité économique des premières années de guerre. Sans surprise, il n'avait probablement aucune expérience militaire préalable (73,5%). Son statut urbain ou rural est plus difficile à cerner, difficulté qui renvoie aux mêmes problèmes que nous avons rencontrés à ce sujet au premier chapitre. Des 132 cas relevés, toutefois, on sait que la ville la plus représentée est Montréal (20,5% si l'on se réfère au lieu de naissance, 31,8% pour l'adresse du plus proche parent). Ainsi, à l'échelle individuelle, aucune différence appréciable ne nous permet de discerner celui qui désobéissait de celui qui se conformait sans broncher au régime militaire. On en arrive à la même impasse en observant le taux de récidivisme du 41<sup>e</sup> bataillon, qui se partage presque à égalité entre ceux qui commirent une seule infraction au cours de leur séjour dans le 41<sup>e</sup> (52,3%) et ceux qui en accumulèrent plus d'une (47,7%), le premier groupe étant autrement impossible à distinguer clairement du second<sup>286</sup>. Ces données nous invitent encore une fois à marteler un point que nous avons soulevé dès les premières pages, à savoir que les trajectoires de ces individus n'étaient pas tracées d'avance, mais relevaient avant tout de desseins personnels dont l'analyse statistique peut difficilement rendre compte.

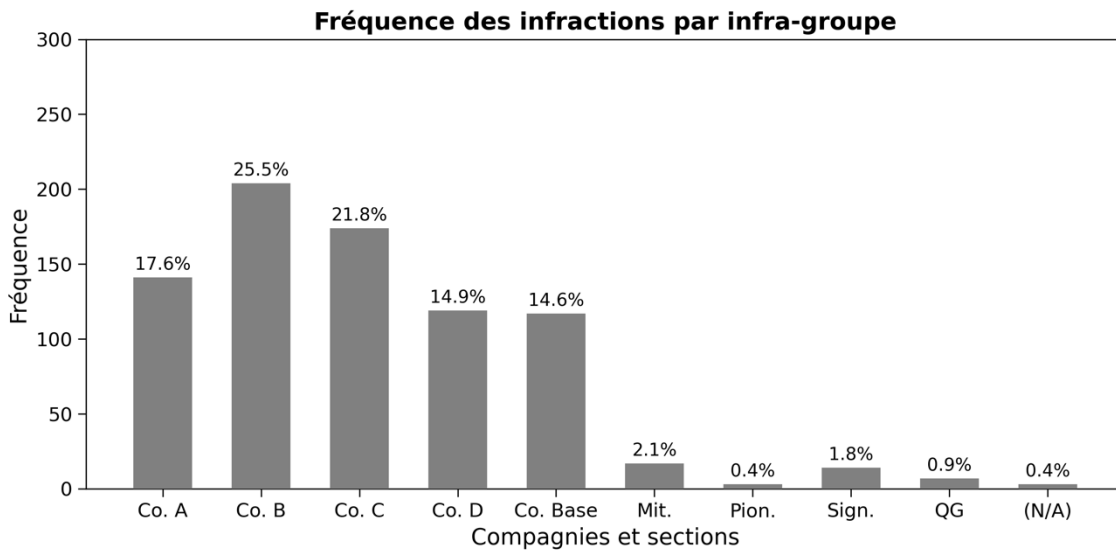
---

<sup>284</sup> Christoph Jahr, « War, Discipline, and Politics: Desertion and Military Justice in the German and British Armies 1914-1918 » dans Berlière, Jean-Marc et. al., dir., *Justices militaires et guerres mondiales : Europe 1914-1950* (Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain, 2014), 81-82.

<sup>285</sup> Patrick Bouvier, *Déserteurs et insoumis : Les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)* (Montréal : Athéna, 2003), 87-98.

<sup>286</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166.

Figure 2.<sup>287</sup>



L'approche quantitative devient beaucoup plus opératoire à l'échelle collective, où certaines tendances évidentes se dégagent. Sur les 799 infractions recensées dans le *Part II Daily Orders*, par exemple, seulement 7 (0,9%) sont attribuables aux attachés du quartier général du 41<sup>e</sup>. Cette docilité de l'ordonnance et du personnel assigné à l'administration du bataillon pourrait aussi bien s'expliquer par leur proximité soutenue avec les officiers supérieurs, position qui s'accompagnait de certains privilèges et d'un encadrement disciplinaire resserré, que par une potentielle présélection des soldats jugés plus obéissants pour remplir ces postes. De même, les mitrailleurs, les pionniers et les signaleurs, qui en vertu de leur spécialisation se voyaient ajouter 5 dollars à leur solde mensuelle<sup>288</sup>, n'étaient responsables conjointement que pour 4,3% de toutes les infractions relevées – il faut dire toutefois qu'ils représentaient, ensemble, seulement environ 7,2% des effectifs du bataillon. Cette augmentation salariale suffit-elle à expliquer leur (relative) bonne conduite, ou devrait-on également y voir la satisfaction professionnelle de servir à autre chose que de chair à canon? Sans doute un peu des deux, car l'insubordination était, par contraste, beaucoup plus commune chez le simple fantassin. À elle seule, l'hétéroclite compagnie B

<sup>287</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders*, 41<sup>st</sup> Battalion, C.E.F.

<sup>288</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166.

rend compte d'un peu plus du quart (25,5%) de toutes les infractions relevées. Pourtant, elle ne représentait en termes de personnel que 16,7% du bataillon<sup>289</sup>.

Il n'y a pas de quoi s'étonner que l'insubordination ait été plus fréquente parmi les minorités ethniques et linguistiques de la compagnie B. Le rapport antagoniste que certains entretenaient avec des officiers insensibles à leurs particularismes culturels, en effet, devait constituer pour plusieurs une raison suffisante pour refuser d'obéir, ne serait-ce que momentanément. Il est plus surprenant de constater, en revanche, que la majorité russophone de la compagnie B n'était pas perçue par les officiers supérieurs comme étant moins disciplinée que leurs homologues francophones des autres compagnies. Alors que l'on aurait pu croire à certaines formes de discrimination culturelle à leur égard, l'un de ces officiers avait même fait remarquer, en mars 1916, que « *The Russian Company is a particularly fine one, and with the Officer I obtained, who is a Russian and knows how to treat them, they have made some considerable progress* »<sup>290</sup>, allant jusqu'à ajouter que « *they are good workmen* ». Le rapport d'enquête était encore plus flatteur, qualifiant ces soldats de « *good disciplinarians and smart in appearance* »<sup>291</sup>.

Faisant écho à ce sentiment, l'historienne Teresa Iacobelli soutient que la représentation disproportionnée des combattants d'origine slave dans l'ensemble des déserteurs du CEC ne résultait ni d'un quelconque défaut de caractère ni d'un manque de loyauté. Plus souvent qu'autrement, explique-t-elle, ces hommes quittaient les lignes ou le cantonnement non pas avec l'intention d'abandonner leur poste, mais bien pour s'enquérir auprès de l'administration locale au sujet du traitement de leur allocation de séparation qui n'était encore jamais arrivée à leurs familles. Cette préoccupation, nous l'avons vu au premier chapitre, n'avait pas épargné les russophones du 41<sup>e</sup> bataillon. « *The issue that Russians had with the separation allowances was indicative of the bigger problem of communication with minority groups in the CEF* »<sup>292</sup>, poursuit Iacobelli.

L'un des indices de cette confusion linguistique, souvent perçue à tort comme un refus calculé d'obéir, nous est donné par le rapport de cour martiale de Donato Dimarco,

---

<sup>289</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders...*

<sup>290</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Report on the 41<sup>st</sup> Battalion by G.O.C.*

<sup>291</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Brief Summary...*

<sup>292</sup> Teresa Iacobelli, *Death or Deliverance: Canadian Courts Martial in the Great War* (Vancouver & Toronto: UBC Press, 2013), 60, 61.

Italien récemment immigré au Canada et âgé à peine de 18 ans lorsqu'il intégra le 41<sup>e</sup> bataillon<sup>293</sup>. Donato avait déjà accumulé six infractions lorsque, en mars 1916, il s'absenta sans permission pour être retrouvé par la police militaire à Londres, cinq mois plus tard, vêtu en civil. Interrogé, Donato se contenta de déclarer: « *I did not know I was doing wrong when I went away* ». Après un bref séjour en prison, le jeune soldat fut rappelé au service et combattit en Europe avec le 22<sup>e</sup> bataillon, avant de retourner en Angleterre pour récupérer d'une blessure qu'il s'était lui-même infligée en manipulant maladroitement son arme. Effectivement, Donato faisait un bien piètre soldat, toutefois son rapport de cour martiale pourrait laisser croire que ses démêlés répétés avec la justice militaire résultaient dans une large mesure de sa connaissance limitée du français et de l'anglais. Sorti de l'hôpital, Donato s'absenta à nouveau en mai 1917 et fut intercepté par la police militaire à Londres, une fois de plus, vêtu en civil. Lorsqu'on le questionna quant à ses origines, Donato présenta ses documents du consul italien puis marmonna, dans un anglais approximatif : « *me only just come* »<sup>294</sup>.

Soyons honnêtes, il est plus que probable que Donato ait cherché à se disculper de sa faute en comptant sur ses origines italiennes. Et, d'ailleurs, c'est précisément ce que les officiers chargés de son verdict en conclurent : ultimement déclaré déserteur, Donato séjourna à la prison de *Wormwood Scurbs*, à Londres, pour le restant de la guerre. Il n'en demeure pas moins que son cas illustre une tendance plus générale à la confusion entre les minorités ethniques du 41<sup>e</sup> bataillon et leurs supérieurs, laquelle explique en grande partie leur surreprésentation dans le *Part II Daily Orders*. Faute d'un nombre suffisant d'officiers maîtrisant la langue de leurs hommes, la discipline était naturellement beaucoup plus difficile à maintenir dans la compagnie B, comme en conclut Iacobelli : « *When confronted with orders that they did not understand, many of these soldiers found themselves facing disciplinary measures* »<sup>295</sup>. Mais qu'en est-il des mesures disciplinaires prises contre la majorité du 41<sup>e</sup> bataillon qui, étant francophone, comprenait parfaitement les ordres qui leur étaient transmis, et donc qui avait désobéi en connaissance de cause? Pour approfondir

---

<sup>293</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 2522 – 2, n° 358767.

<sup>294</sup> BAC-LAC, RG150, *Ministry of the Overseas Military Forces of Canada*, série 8, dossier 649-D-5074, 150-5.

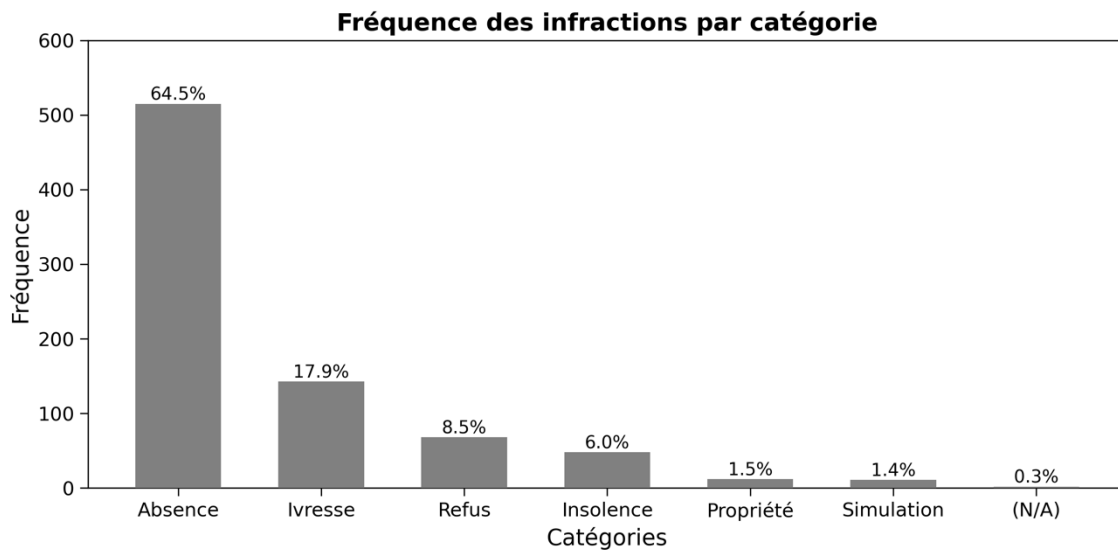
<sup>295</sup> Iacobelli, *Death or Deliverance*, 61.

l'enquête, les deux prochaines sections du chapitre considéreront les crimes commis dans l'ensemble du bataillon, puis les punitions qui en découlèrent.

## 4.2 – Les crimes

Les 799 infractions commises au sein du 41<sup>e</sup> bataillon entre novembre 1915 et avril 1916 peuvent être regroupées en six catégories distinctes : les absences en tous genres (avec ou sans permission, absences du rassemblement ou du cantonnement, désertions), les infractions relatives à la consommation d'alcool (ivresse et possession illégale), le refus explicite d'obéissance (à un ordre ou à un règlement), les comportements frondeurs (insolence envers un gradé, menaces verbales, violence physique), les atteintes à la propriété de l'État (vol, négligence, perte et bris d'équipement), et la simulation de blessure ou de maladie (*malingering*, en anglais).

Figure 3.<sup>296</sup>



<sup>296</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders...*

On est frappé à la lecture de ces chiffres par la fréquence des absences, qui représentent près des deux tiers du total des infractions. Dagenais observe la même tendance dans le *Part II Daily Orders* du 22<sup>e</sup> bataillon, où les absences correspondent à 67% de toutes les infractions relevées<sup>297</sup>. Mais la comparaison s'arrête ici, car ces statistiques pourtant si rapprochées décrivent, au fond, deux situations complètement différentes. L'indiscipline qui avait rongé le 22<sup>e</sup> bataillon au cours de l'année 1916 coïncidait en effet avec son baptême du feu, le départ provisoire de son commandant, ses premières pertes en masse et l'intégration difficile des « bleus », ces recrues inexpérimentées venues remplacer les camarades tombés au combat – bon nombre desquelles, rappelons-le, avaient été récupérées des restes du 41<sup>e</sup> bataillon. Dagenais en conclut que la recrudescence d'insubordination au cours de cette période était symptomatique d'une chute généralisée du moral au sein du 22<sup>e</sup> bataillon, et que l'absence illégale y était généralement vécue, sur le plan individuel, comme une échappatoire aux réalités amères du combat<sup>298</sup>. Ces réalités, les hommes du 41<sup>e</sup> bataillon n'y avaient toujours pas goûté, ce qui nous oblige à chercher ailleurs les raisonnements qui se cachent derrière ces multiples absences.

Les trois autres catégories les plus représentées concernent la consommation d'alcool (17,9%), la désobéissance (8,5%) et les comportements frondeurs (6%). Beaucoup plus rares étaient le bris, la perte ou la négligence de l'équipement (1,5%) et la simulation de blessure ou de maladie (1,4%). Le deuxième chapitre nous a déjà permis d'explorer la diversité de facteurs individuels ayant pu motiver ces violations du droit militaire – frustrations quotidiennes, ennui, retard des soldes, relations antagonistes avec un supérieur, conflits d'ordre personnel, troubles psychologiques, etc. Sans trop nous perdre dans ce qui a déjà été énoncé, donc, contentons-nous de remarquer que ces différents types d'infractions, y compris les absences illégales, étaient souvent commises de façon concomitantes. Nous avons ainsi relevé 51 incidents lors desquels un membre du bataillon fut réprimandé simultanément pour deux infractions distinctes. Dans quarante de ces cas, l'alcool avait été en jeu. Le soir du 13 janvier 1916, pour n'en prendre qu'un exemple, les soldats Maître, Maher, Laurin, Leroux et Charron s'étaient rassemblés autour d'une

---

<sup>297</sup> Dagenais, « Une permission, c'est bon pour une recrue! », 38.

<sup>298</sup> *Ibid.*, 115-116.

bouteille dans un baraquement de la compagnie C. La beuverie tourna rapidement en dispute, puis dégénéra lorsque Laurin frappa l'un de ses camarades au visage et que, dans la confusion, Leroux tira un coup de feu à l'intérieur de la hutte. On devine que la déflagration attira l'attention d'un supérieur qui, aussitôt sur les lieux, surpris les cinq hommes en flagrant délit et les déclara chacun coupable d'ivresse. Les soldats Laurin et Leroux furent doublement réprimandés pour leurs actions<sup>299</sup>. Les cas de la sorte, où une infraction était commise sous l'effet de l'alcool, confirment que l'ivresse était aussi bien l'une des multiples formes de désobéissance que l'une de ses sources.

Par contraste à la relative rareté des autres infractions, et dans le contexte d'une unité de dépôt toujours intouchée par le stress du combat, la fréquence élevée des absences illégales et des cas d'ivresse s'apparente moins à une manifestation de l'insoumission des soldats qu'à diverses formes de petites délinquances commises en réaction aux frictions quotidiennes de la hiérarchie militaire, ou ce que Christoph Jahr décrit comme des « *daily strategies soldiers used to avoid routine* »<sup>300</sup>. D'ailleurs, il convient de remarquer que les hommes qui s'absentaient du bataillon, souvent pour ne réapparaître qu'une semaine plus tard, revenaient dans 95% des cas d'eux-mêmes, sans que l'on ait à les ramener de force (c'est du moins ce que laisse entendre le *Part II Daily Orders*, où l'on compte seulement 26 absents sur un total de 515 qui furent facturés outre leur absence pour le coût de leur escorte jusqu'au camp)<sup>301</sup>. Dans la majorité des cas, donc, ce qui était perçu par les autorités comme un refus calculé d'obéir n'était vécu, du point de vue du soldat, que comme une échappatoire spontanée à ses responsabilités, à la monotonie de la routine, à la fatigue ou à un conflit interpersonnel. Ces instants plus ou moins brefs de répit étaient rarement prémédités. Jahr poursuit : « *Everyday life in war was determined by many 'small escapes', so that from the perspective of the ordinary soldier the 'great escape' – absence without leave or desertion – was by no means as extreme or exceptional as the military authorities considered it to be* »<sup>302</sup>.

Cette observation colle parfaitement au schéma de comportement des soldats du 41<sup>e</sup> bataillon qui s'absentèrent par centaines en ces quelques mois, surtout en écartant la

---

<sup>299</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders*...

<sup>300</sup> Jahr, « War, Discipline, and Politics », 76.

<sup>301</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders*...

<sup>302</sup> Jahr, « War, Discipline and Politics », 76.

possibilité qu'ils l'aient fait par « couardise » sous le feu ennemi, mais aussi en considérant les différentes catégories d'absences inventoriées dans le *Part II Daily Orders*. Des 515 absences relevées, on dénombre en effet 428 absences sans permission, 67 absences du rassemblement, 9 absences à un travail assigné, 8 évasions de l'hôpital ou de la salle de garde, pour seulement 3 désertions<sup>303</sup>. La disparité frappante entre le nombre d'absences sans permission et de désertions est particulièrement révélatrice. Le *Manual of Military Law* établissait en effet une distinction notable entre les deux délits qu'il importe ici de rapporter dans son entièreté :

*The criterion between desertion and absence without leave is intention. The offence of desertion [...] implies an intention on the part of the offender either not to return to His Majesty's service at all, or to escape some particular important service [...]; and a soldier must not be charged with desertion, unless it appears that some such intention existed. Further, even assuming that he is charged with desertion, the court that tries him should not find him guilty of desertion, unless fully satisfied on the evidence that he has been guilty of desertion as above defined. On the other hand, absence without leave may be described as such short absence, unaccompanied by disguise, concealment, or other suspicious circumstances, as occurs when a soldier does not return to his corps or duty at the proper time, but on returning is able to show that he did not intend to quit the service, or to evade the performance of some service so important as to render the offence desertion.*<sup>304</sup>

Selon les critères même des autorités militaires britanniques et canadiennes, il semble que les officiers du 41<sup>e</sup> bataillon aient jugé suffisamment banale la disparition assidue de leurs hommes pour n'en déclarer que trois comme déserteurs. Se sont-ils montrés excessivement complaisant en agissant ainsi? Fort probablement, car il est parfois déconcertant de constater l'indulgence avec laquelle étaient traitées des délits qui, dans d'autres circonstances et sous un commandement différent, auraient été punies avec toute la sévérité du droit militaire. Le 15 décembre 1915, par exemple, on rapporta la disparition du soldat Shaw de la compagnie D, qui ne réapparut à Bramshott que 23 jours plus tard, escorté par la police locale. Trois jours plus tard, le soldat Tessier de la compagnie de base fut à son tour ramené de force au camp. Il manquait à l'appel depuis déjà 19 jours. Le *Part II Daily Orders* du 41<sup>e</sup> bataillon renferme ainsi les noms de 27 hommes qui, comme Shaw

---

<sup>303</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders*...

<sup>304</sup> War Office, *Manual of Military Law* (London: Stationery Office, 1907), 18.



et Tessier, s'absentèrent pour une durée supérieure à une semaine. Pourtant, tous furent accusés d'absence sans permission sans que l'on ne prenne la peine de les traduire en cour martiale<sup>305</sup>.

Mais en règle générale, les données indiquent que les soldats du 41<sup>e</sup> bataillon quittaient les rangs pour quelques jours, voire seulement quelques heures, avec l'intention d'y retourner de leur propre initiative. La fréquence élevée de leurs absences dénonce un manque flagrant de motivation de leur part, certainement, mais qui ne saurait pour autant être interprétée comme une résolution à rompre leur engagement. Dans la majorité des cas, il s'agissait simplement d'hommes qui, tantôt pris de fatigue, de paresse ou d'ivresse, tantôt simplement par négligence ou par manque de ponctualité, profitèrent du laxisme de leurs supérieurs pour se permettre quelques instants de repos supplémentaire, sans forcément de préméditation ni d'arrière-pensée. Quoi qu'il en fût, ils allaient devoir répondre de leurs actes.

### 4.3 – Les punitions

Comment était traitée l'insubordination par les autorités? Toujours selon Christoph Jahr, le recours à la justice militaire dans les armées de la Grande-Bretagne reflétait davantage les craintes, les perceptions et les objectifs des officiers que le niveau réel d'insubordination parmi les troupes. Il suggère que les peines administrées pour les délits tels que la désertion, un problème en réalité assez marginal, dépendait moins du comportement des soldats que d'une variété de facteurs qui échappaient à leur contrôle : discriminations sociales, méfiance des officiers quant à la discipline de l'unité, état du moral des troupes, etc<sup>306</sup>. De même, Iacobelli considère que l'administration des peines même les plus sévères était justifiée, aux yeux des officiers canadiens, par la nécessité de prévenir les désertions en masse. Lorsque la discipline s'affaissait, les autorités avaient recours à la justice d'exception, allant dans de rares cas jusqu'à la peine de mort, pour faire

---

<sup>305</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders...*

<sup>306</sup> Jahr, « War, Discipline, and Politics », 73-105.

un exemple des réfractaires et dissuader le reste du bataillon d’emboîter le pas<sup>307</sup>. Au cours de la Grande Guerre, cette approche pragmatique au droit militaire trouva sa forme d’expression la plus draconienne dans l’armée italienne, où l’on estime à 1 150 le nombre d’exécutions mises à terme en réponse à l’insubordination qui y régnait. Selon Irene Guerrini et Marco Pluviano, le caractère extrême de la justice militaire italienne servait avant toute chose les intérêts nationaux, et visait à prévenir les tendances subversives dont le commandement italien soupçonnait les classes paysannes, qui formaient le gros de l’armée<sup>308</sup>. Contrairement au droit civil, la justice militaire était ainsi perçue et employée par les états-majors comme un instrument politique au service de la discipline, d’abord, et seulement ensuite comme une institution judiciaire au sens strict.

Il ne sera pas ici question de nous prononcer sur la légitimité morale ou juridique du droit militaire, mais bien d’admettre que les officiers du 41<sup>e</sup> bataillon, du moins avant le remplacement du lieutenant-colonel Archambeault, avaient négligé leur rôle en tant qu’arbitres de la discipline. Déjà en novembre 1915, les autorités militaires locales avaient dénoncé la légèreté des peines réservées aux contrevenants du 41<sup>e</sup> bataillon<sup>309</sup>. Au sommet de la hiérarchie, le major Bouchard avait aussi observé que certains des officiers les plus délinquants comparaissaient fréquemment devant le lieutenant-colonel pour s’en tirer avec une tape sur les doigts, sans plus<sup>310</sup>. D’un autre côté, le simple fait que les infractions du 41<sup>e</sup> bataillon se comptent par centaines en un laps de temps aussi court montre que certains efforts avaient été déployés pour ramener les hommes à l’ordre, seulement ces efforts se sont avérés la plupart du temps infructueux. Pourquoi?

Pour tout le crime qui y sévissait, nous n’avons pu retracer que 8 cas directement attribuable au 41<sup>e</sup> bataillon qui furent poursuivis par un tribunal militaire de district – nous les avons abordés un à un aux chapitres précédents – avec toute la procédure légale, la paperasse administrative, l’intervention d’un jury et de témoins, et les peines plus sévères qui en découlaient. Curieusement, le *Part II Daily Orders* en affiche 11 de plus qui demeurent introuvables dans le registre des cours martiales des archives canadiennes, ce

---

<sup>307</sup> Iacobelli, *Death or Deliverance*, 140.

<sup>308</sup> Irene Guerrini & Marco Pluviano, « Discipline and Military Justice in the Italian Army » dans Wilcox, Vanda, dir., *Italy in the Era of the Great War* (Boston: Brill, 2018), 80-90.

<sup>309</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-26, *Headquarters – Ripon and Bramshott camps...*

<sup>310</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Short Precis...*

qui laisse croire soit à un abandon des poursuites après coup, soit encore une fois à une mauvaise gestion des dossiers régimentaires. Les deux homicides commis par le lieutenant Coderre et le soldat Sokolovitch, quant à eux, avaient été portés devant les tribunaux civils. La quasi-totalité des infractions mineures compilées dans le *Part II Daily Orders* avait donc été traitée à l'interne, par le lieutenant-colonel Archambeault et les commandants de compagnie eux-mêmes qui, de toute évidence, s'étaient montrés beaucoup plus indulgents que l'aurait été un jury de cour martiale. L'un des avantages de gérer soi-même la discipline de sa compagnie sans passer par les voies légales officielles tenait du fait que cette approche était plus expéditive, moins encombrante. En contrepartie, elle était aussi beaucoup moins dissuasive<sup>311</sup>.

Comme le verdict incombait généralement aux commandants de compagnie, les punitions administrées pour chaque infraction pouvaient varier d'un cas à l'autre, bien que l'on constate une certaine cohérence dans leur distribution. Les délits d'ivresse, de désobéissance, d'insolence, de négligence de l'équipement et de simulation de maladie étaient sanctionnés par des peines plus ou moins longues de détention, par un confinement au baraquement, par une simple réprimande, par une amende pouvant s'élever à 6 dollars ou par diverses combinaisons de celles-ci. Les sous-officiers, en plus, couraient le double risque d'être rétrogradés. En cas d'absence illégale, règle générale, l'accusé écopait simultanément d'une punition de campagne n°2 et d'un gel de paie, la durée des deux peines étant habituellement égale à la durée de son absence<sup>312</sup>. Les punitions de campagne, dont il existait deux versions, étaient des châtiments particulièrement humiliants et contraignants, tant sur le plan physique que psychologique. Dans les deux cas, le condamné était menotté, soumis aux travaux forcés, et devait parfois se contenter de rations réduites pour la durée de sa sentence. La punition de campagne n°1, beaucoup plus sévère, impliquait en outre qu'il soit ligoté à un poteau pour un maximum de deux heures par jour<sup>313</sup>. À en croire le *Part II Daily Orders*, toutefois, jamais cette mesure punitive plus extrême ne fut employée contre les hommes du 41<sup>e</sup> bataillon.

---

<sup>311</sup> Iacobelli, *Death or Deliverance*, 26-28.

<sup>312</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders*...

<sup>313</sup> War Office, *Manual of Military Law*, 598-599.

Rien ne nous permet de conclure à un traitement différencié des minorités ethniques et nationales du bataillon, les peines administrées dans la compagnie B étant généralement conformes au reste de l'unité. En fait, pas même les antécédents criminels des condamnés ne semblent avoir beaucoup pesé dans le choix de leur peine. Certains récidivistes qui figurent à maintes reprises dans le comptage des infractions, et dont on pourrait raisonnablement s'attendre à ce qu'ils fussent punis avec une sévérité toujours croissante, s'en sortaient fréquemment avec des peines assez légères, du moins avant la restructuration de la chaîne hiérarchique du bataillon. C'est le cas par exemple des jeunes soldats Philippe Lefrançois<sup>314</sup>, natif du Maine, et George Waddington<sup>315</sup>, d'Angleterre, coupables respectivement de 7 et 6 infractions – certains de ces incidents avaient eu lieu à seulement quelques jours d'intervalle – et qui pourtant ne firent jamais l'objet de mesures disciplinaires hors norme<sup>316</sup>. Le taux élevé de récidivisme du 41<sup>e</sup> bataillon suggère, comme l'a observé Iacobelli, que les châtiments tels que les punitions de campagne, les séjours en détention et le confinement au baraquement n'avaient pas toujours l'effet dissuasif escompté. Pour ceux qui étaient issus de milieux ouvriers, les amendes et les gels de paie étaient sans doute plus difficiles à avaler, encore que les soldats du 41<sup>e</sup> bataillon étaient déjà bien habitués aux paiements tardifs ou insuffisants. Devant cette relative indulgence des supérieurs et un régime disciplinaire qui ne faisait pas le poids face à leurs griefs quotidiens, plusieurs soldats préféraient faire fi du règlement pour s'absenter et s'enivrer librement. Dans la balance, ces quelques instants de repos l'emportèrent bien souvent sur la perspective d'en subir plus tard les conséquences<sup>317</sup>.

---

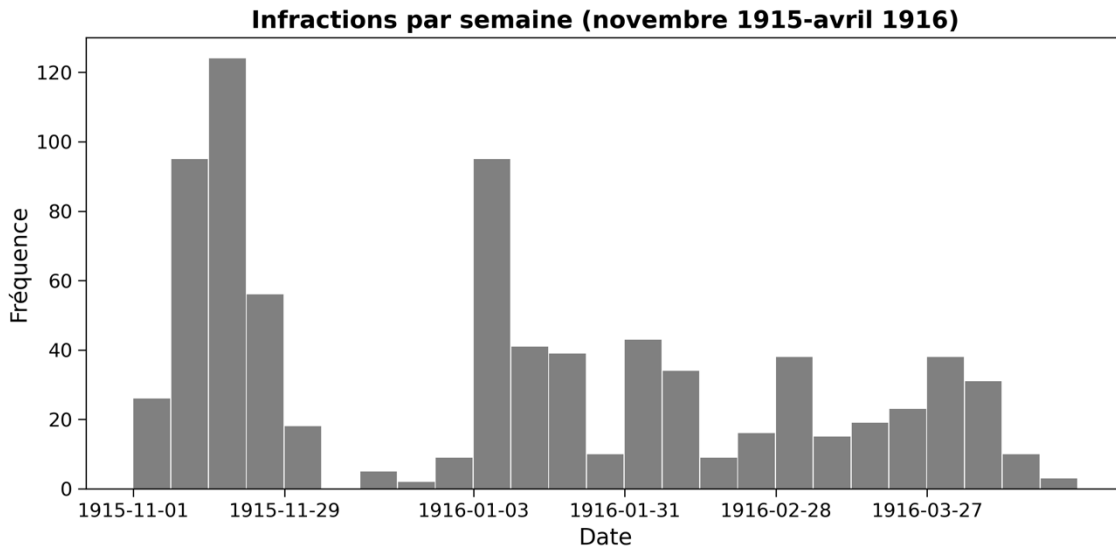
<sup>314</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 5543 – 27, n° 520268.

<sup>315</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 9975 – 1, n° 294134.

<sup>316</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders...*

<sup>317</sup> Nous paraphrasons ici Iacobelli, qui écrit « *For many, in a calculated decision, it was better to have their fun getting drunk in a local estaminet or absenting to surrounding villages or cities and to suffer the potential consequences later* »: *Death or Deliverance*, 28.

Figure 4. <sup>318</sup>



La tendance ne se maintint pas ainsi indéfiniment. La figure 4 illustre la fréquence des infractions, par semaine, de novembre 1915 à avril 1916 (souvenons-nous que la chute subite du taux d’infractions vers le mois de décembre 1915 s’explique par le silence des archives, et non par un redressement soudain de la discipline). On y observe des moments d’extrême turbulence entrecoupée de périodes relativement calmes, mais surtout une tendance graduelle à la baisse au fil des mois. De loin la semaine la plus chaotique est celle du 15 au 21 novembre 1915, qui connut un nombre record de 124 infractions. On peut induire sans trop de risque de se tromper, d’ailleurs, que le taux d’infractions demeura relativement élevé au cours du mois de décembre. Cette période coïncide effectivement avec le rapport qu’avait rédigé le jeune lieutenant Flavelle pour dénoncer les soldats du 41<sup>e</sup> bataillon maraudant ivres à travers Hindhead, harcelant les résidents et détruisant les biens publics sur leur passage<sup>319</sup>.

Au tournant de l’année 1916, suivant la promotion du major Bouchard à la tête du bataillon et le congédiement d’une partie du cadre des officiers, les autorités semblent avoir redoublé d’efforts pour redresser la discipline du bataillon. Au moins deux temps forts dans la chronologie du bataillon nous permettent d’en arriver à cette conclusion. D’abord, la

<sup>318</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders...*

<sup>319</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-26, *Headquarters – Ripon and Bramshott camps...*

date du 8 janvier 1916 correspond à elle seule à la journée la plus critique, avec pas moins de 36 cas d'absence sans permission et d'ivresse punis en seulement 24 heures. On croit comprendre que ce resserrement soudain et rigoureux de la discipline, sans doute accompagné de discours moralisateurs sur le règlement militaire et le respect de l'autorité, servit d'exemple au reste du bataillon. Dans les jours et les semaines qui suivirent, le taux d'insubordination du 41<sup>e</sup> chuta graduellement, seulement pour remonter au cours des deux premières semaines du mois de février 1916, second temps fort digne de mention. Cette période coïncide en effet avec le retour du 41<sup>e</sup> bataillon à Bramshott et son placement sous la supervision du commandant de la 15<sup>e</sup> brigade, le colonel C. A. Smart, pour fins de restructuration et de redressement disciplinaire<sup>320</sup>. Tout semble indiquer que le colonel Smart ait pris la tâche à cœur, car si le taux d'infractions allait par la suite fluctuer de semaine en semaine – comme l'on devrait s'y attendre, dans la mesure du raisonnable, de tout bataillon – jamais l'insubordination du 41<sup>e</sup> n'allait atteindre de nouveaux sommets comme il en connut en novembre 1915.

Le régime disciplinaire inauguré par le colonel Smart se traduisit par des sanctions toujours plus intransigeantes et imprévisibles envers les contrevenants du 41<sup>e</sup> bataillon. À partir de mars 1916, les soldats qui se risquaient à transgresser le règlement pouvaient désormais s'attendre à des peines dont la durée et la sévérité excédait la norme fixée auparavant. Le 3 mars 1916, après s'être absenté pour seulement une journée, le soldat Loranger écopa de dix jours de confinement au baraquement en plus d'avoir à renoncer à une journée de paie. Deux semaines plus tard, un homme de la compagnie B fit face à dix jours consécutifs de punition de campagne n<sup>o</sup> 2 et autant de jours retirés à sa paie pour avoir refusé d'effectuer un tour de garde. Le 28 mars, le soldat Graham rompit les rangs lors d'une parade. Résultat : il allait devoir passer les deux semaines suivantes enchaîné, soumis aux travaux forcés et à se contenter de demi-rations, le tout sans toucher un traître sou<sup>321</sup>. Le régime disciplinaire permissif qui avait été trop longtemps maintenu sous le leadership du lieutenant-colonel Archambeault était bel et bien révolu. Ceux qui, jusqu'ici, s'étaient autorisés à contrevenir aux ordres sachant qu'ils allaient s'en sortir avec une sentence relativement douce et prévisible, commencèrent dès lors à réfléchir à deux fois

---

<sup>320</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

<sup>321</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders...*

avant de retomber dans leurs vieilles habitudes. La stabilisation du taux d'insubordination en est la preuve.

Au moins un autre facteur mérite d'être considéré pour rendre compte de ce revirement de situation. Il s'avère que la période couvrant le mois de février à avril 1916 coïncide également avec la dislocation graduelle du 41<sup>e</sup> bataillon, le transfert de certains de ses effectifs dans d'autres unités et la démobilisation définitive des autres. En date du 18 février, 43 soldats et sous-officiers furent rayés des effectifs pour être attachés au 23<sup>e</sup> bataillon de réserve. Ils allaient être suivis, un mois plus tard, par une centaine de leurs camarades. La semaine suivante, le 41<sup>e</sup> perdait 40 hommes de plus au profit du 3<sup>e</sup> bataillon des pionniers. Le 2 mars 1916, encore 150 soldats, sous-officiers et officiers furent sélectionnés pour renforcer le 22<sup>e</sup> bataillon, alors stationné en Belgique. Les transferts s'enchaînèrent ainsi jusqu'à ce que le 41<sup>e</sup> bataillon, en avril 1916, ne devienne plus qu'une coquille vide. Dans l'intervalle, ceux qui avaient été jugés inaptes au service, que ce fût pour des motifs médicaux ou disciplinaires, furent retirés un à un des rangs du 41<sup>e</sup> bataillon, cette fois-ci pour être démobilisés pour de bon<sup>322</sup>. Le changement de stratégie adopté par les autorités au cours de cette période avait donc contribué de façon considérable à réduire le taux d'infractions, oui, mais force est d'admettre que leur tâche avait aussi été facilitée par le simple fait que le 41<sup>e</sup> bataillon comptait de moins en moins d'hommes pour les commettre. À nouveau, ceci nous invite à relativiser l'influence des officiers sur le comportement des soldats, et à le réévaluer au regard des dynamiques de groupe, des pressions sociales et de la cohésion.

#### **4.4 – Les modalités de l'insubordination au regard de la cohésion**

L'un des objectifs que nous nous étions fixés en plongeant dans le *Part II Daily Orders* était d'y découvrir certaines tendances, ou des schémas répétitifs dans le comportement des hommes qui désobéissaient en groupe, le tout dans l'intention de reconstituer des réseaux de sociabilité entre les contrevenants du 41<sup>e</sup> bataillon. Nous

---

<sup>322</sup> *Ibid.*

n'avons rien trouvé de la sorte. Toutefois, ce qui paraissait d'abord être une déception s'avéra finalement être, en soi, une révélation. Car ce que les archives révèlent, c'est que les soldats du 41<sup>e</sup> désobéissaient généralement de façon sporadique et individuelle, indépendamment de l'influence des autres, c'est-à-dire d'une manière qui était parfaitement en phase avec l'absence de cohésion au sein de l'unité.

Comme l'on pourrait s'y attendre, certes, plusieurs soldats succombaient à la pression des paires et désobéissaient en petits groupes isolés. Le *Part II Daily Orders* du 41<sup>e</sup> bataillon produit ainsi certains indices supplémentaires quant aux liens d'amitié qui s'y étaient forgés depuis la traversée. Le 6 novembre 1915, les soldats Michael Kelly<sup>323</sup>, John Graham<sup>324</sup> et John McDonald<sup>325</sup>, âgés de 30 à 40 ans et natifs respectivement d'Irlande, d'Écosse et de Nouvelle-Écosse – ils comptaient en effet parmi la minorité d'anglophones dans la compagnie B, ce qui peut avoir servi de prétexte à leur rapprochement – s'étaient échappés furtivement de Bramshott pour prendre un coup dans un village voisin. Accusés d'absence sans permission et d'ivresse à leur retour, le lendemain, ils allaient devoir dégriser ensemble dans une cellule de détention pour les trois jours à venir. On remarque aussi certaines occurrences de soldats unis par liens de parenté qui s'encourageaient mutuellement dans le vice. Notons par exemple le cas d'Alfred<sup>326</sup> et John Browley<sup>327</sup>, natifs de Magog, vraisemblablement des frères ou cousins si l'on se rapporte à leur âge – 33 et 43 ans – à leur lieu de naissance ainsi qu'à leur numéro de matricule, et qui s'absentèrent ensemble en février 1916. Prenons encore celui d'Alphonse Maher<sup>328</sup>, 29 ans, et de son petit frère Wilfrid<sup>329</sup>, 19 ans, qui firent de même un mois plus tard<sup>330</sup>. Ces exemples

---

<sup>323</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 5060 – 9, n° 497036.

<sup>324</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 3705 – 22, n° 424506.

<sup>325</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 6736 – 49, n° 147474.

<sup>326</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 1119 – 12, n° 67103.

<sup>327</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 1119 – 13, n° 67104.

<sup>328</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 5843 – 38, n° 171081.

<sup>329</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 5844 – 54, n° 170237.

<sup>330</sup> BAC-LAC, RG150-1, vol. 82, *Part II Daily Orders*...



témoignent d'un certain effet d'entraînement à l'origine de la crise d'insubordination dans le 41<sup>e</sup> bataillon. D'ailleurs, la stabilisation du taux d'infractions entre les mois de février et d'avril 1916 peut aussi s'expliquer par le départ graduel des agitateurs qui, jusque-là, avaient persuadé les plus influençables à s'engager avec eux dans la voie de la désobéissance.

Mais par-delà ces petites bandes de délinquants, nous n'avons relevé aucune instance de groupes plus nombreux qui, à l'échelle de la compagnie, du peloton ou même de la section, se regroupèrent pour désobéir conjointement et de manière calculée à un ordre. Le *modus operandi* du criminel moyen dans le 41<sup>e</sup> bataillon contraste ainsi fortement avec certains cas célèbres d'insubordination de masse qui ont ponctué le cours de la Grande Guerre. Prenons l'exemple des mutineries russes de 1917, provoquées à l'approche de la révolution d'Octobre, qui virent l'allégeance de divisions entières des Forces impériales se réorienter vers le Soviet de Petrograd, culminant avec la désertion simultanée de centaines de milliers de soldats. Ces actes prémédités, collectifs et organisés de désobéissance ne relevaient pas de l'initiative personnelle de quelques soldats désabusés, explique l'historien Marc Ferro, mais bien d'un refus généralisé de combattre, sous-tendu par un projet idéologique commun, et dont l'aboutissement n'aurait été possible sans le sentiment indéfectible de cohésion qui unissait ceux qui y prirent part. « *A feeling of fellowship united the fighting men, ajoute-t-il, Whole units might swing from obedience to orders to a disappearance of discipline, but individual acts were rare. [...] More often than not, departure from the front were undertaken by entire units. They were mutinies, not desertions* »<sup>331</sup>. Pensons encore aux mutineries françaises de la même année, lorsque plusieurs dizaines de milliers de soldats à bout de nerf, dispersés à travers une cinquantaine de divisions, refusèrent conjointement d'avancer au printemps 1917 après trois années de massacre et d'offensives bâclées. Si l'autorité éminente en la matière, Guy Pedroncini, a pu écarter l'hypothèse répandue à l'époque d'une campagne intérieure de propagande pacifiste comme point d'origine des mutineries<sup>332</sup>, il n'en demeure pas moins que ces révoltes procédaient, là encore, d'un mouvement collectif d'insubordination, c'est-à-dire

---

<sup>331</sup> Marc Ferro, « The Russian Soldier in 1917: Undisciplined, Patriotic and Revolutionary », *Slavic Review* 30, 3 (1971): 511.

<sup>332</sup> Guy Pedroncini, *Les Mutineries de 1917* (Paris : Presses Universitaires de France, 1967).

qui nécessitait l'action concertée et calculée de vastes pans de l'armée, unis par un objectif commun, des revendications claires et impliquant la participation active d'instigateurs.

À l'évidence, la crise d'insubordination qui frappa le 41<sup>e</sup> bataillon entre novembre 1915 et avril 1916 ne saurait se mesurer à ces soulèvements collectifs, ni en termes d'échelle ou d'efforts concertés, ni en termes de conséquences stratégiques. Les hommes qui y prirent part n'étaient pas unifiés dans l'atteinte d'un objectif bien défini, et ne s'étaient pas préalablement consultés pour se révolter, ensemble, contre une autorité qu'ils jugeaient illégitime. Au contraire, ces actes isolés, spontanés et irréfléchis de désobéissance avaient été mis en œuvre par des acteurs autonomes, motivés par une variété de facteurs qui se rapportaient à leurs conditions matérielles, à leurs frustrations quotidiennes et à leurs propres impulsions. Le cas du 41<sup>e</sup> bataillon figure ainsi comme un exemple d'indiscipline telle qu'elle existe sous sa forme la plus individuelle et désorganisée. Ces considérations montrent que la désobéissance peut se manifester sous différentes formes et à des degrés variables selon qu'elle se déploie au sein de collectivités soudées par de puissants liens de solidarité ou, à l'inverse, dans des groupes fragmentés et de l'initiative personnelle de certains individus. Les dissensions internes dont souffrait le 41<sup>e</sup> bataillon apparaissent ainsi être l'une des causes de l'insubordination et, dans le même temps, sa matrice.

Les absents, les retardataires, les bagarreurs et les ivrognes du 41<sup>e</sup> bataillon, ceux qui s'esquivèrent lors d'une parade ou qui négligèrent d'astiquer leurs bottes, ceux refusèrent d'effectuer un tour de garde ou qui eurent l'audace d'insulter un supérieur, avaient très peu en commun avec les mutins russes et français de 1917. Certes, tous avaient désobéi, mais les motifs qui les avaient poussés à désobéir et la manière par laquelle ils avaient mis cette désobéissance en action était si différents qu'il serait fautif de les placer dans la même catégorie. L'analyse du *Part II Daily Orders* révèle que les contrevenants du 41<sup>e</sup> n'étaient pas bien différents de leurs camarades plus dociles, que leurs accès spontanés de délinquance n'avaient pas la même gravité que d'autres cas plus notoires d'indiscipline, pas même aux yeux des autorités, qu'ils avaient tendance à revenir volontairement après s'être absentés, et qu'ils désobéissaient généralement seuls ou, tout au plus, en petits groupes d'amis. L'image qui s'en dégage n'est pas celle du jeune fantassin qui, dans un élan de désespoir, retourne son arme contre lui-même pour être retiré des lignes. On y voit

encore moins celle d'un groupe solidaire qui se réunit sous le couvert de la nuit, à l'insu de ses officiers, pour organiser une révolte à grande échelle. Dans l'ensemble et à quelques exceptions près, les contrevenants du 41<sup>e</sup> bataillon avaient simplement profité du laxisme de leurs supérieurs pour s'adonner à ces « stratégies individuelles d'évitement », spontanément et sans préméditation, comme l'on pourrait s'y attendre d'un groupe aussi dépourvu de cohésion. Qu'ils aient désobéi par frustration, par fatigue, par opportunisme ou par erreur, rien ne nous permet de voir dans leurs écarts de conduite une volonté à rompre leur engagement ou à désertir pour de bon.

Il ne s'agit pas ici d'acquitter ces hommes qui, après tout, étaient tous bien conscients des clauses du contrat qu'ils avaient signé, et qui comprenaient en principe ce que l'on attendait d'eux en tant que soldat – exception faite, peut-être, des volontaires étrangers qui ne maîtrisaient toujours pas la langue en avril 1916. Désobéir était un choix qui appartenait à chacun, mais un choix qui répondait aussi à une certaine logique, et qui était influencé par une combinaison complexe de facteurs dont certains échappaient à leur volonté. Avec un peu d'introspection, d'ailleurs, le cas du 41<sup>e</sup> bataillon peut nous amener à nous questionner quant aux choix que nous aurions fait, nous-même, dans des circonstances similaires. Aurait-on été de ces soldats exemplaires qui se présentaient à l'heure, chaque jour, l'uniforme en règle, prêt à obéir, ou aurait-on succombé à la tentation et choisi d'emprunter la voie de la transgression avec les autres? Nous nous sommes nous-mêmes prêtés au jeu, et c'est en toute humilité que nous admettons ne pas en être certain.

Suivant le démantèlement du 41<sup>e</sup> bataillon, certains allaient continuer obstinément à contourner le règlement militaire et à se heurter à l'autorité. Après leur transfert, les soldats René Normand<sup>333</sup> et Vassili Bogdanov<sup>334</sup>, qui comptaient déjà parmi les plus turbulents du 41<sup>e</sup>, accumulèrent les délits pour finir la guerre derrière les barreaux, l'un en détention civile et l'autre dans une prison militaire. Il peut être intéressant de noter, au passage, que l'un des sept soldats canadiens-français fusillés pour l'exemple au cours de la Grande Guerre avait lui aussi porté l'insigne du 41<sup>e</sup> bataillon pendant la première année de son service. Il s'agit en effet d'Eugène Perry, jeune ouvrier du Nouveau-Brunswick qui

---

<sup>333</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 7365 – 63, n° 550190.

<sup>334</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 846 – 4, n° 50263.

venait tout juste de célébrer ses 21 ans lorsqu'on le conduisit devant le peloton d'exécution. Tout aussi intéressant, quoi qu'infiniment triste, est de constater que Perry avait maintenu jusque-là un dossier disciplinaire impeccable<sup>335</sup> – sombre rappel de l'arbitraire de la justice militaire.

D'autres, au contraire, parvinrent à mettre cette histoire derrière eux pour retourner, dans la mesure où la guerre le permet, à une certaine normalité. Le lecteur se rappelle-t-il le charismatique sergent Fournier? Toujours à la tête de sa section de russophones en avril 1916, Edmond Fournier avait écrit à son frère sur un ton plein d'assurance pour lui faire part de son empressement à rejoindre le 22<sup>e</sup> bataillon et à participer à l'action. « Ah! Si l'on pouvait enfin venir à bout d'entrer dans Berlin. Quel beau jour ce serait et quelle réjouissance pour nous. Je n'y puis penser, sans m'en réjouir d'avance! », achevait-il sa lettre, signée avec affection, « Ton cher frère qui pense à vous tous, Au revoir »<sup>336</sup>. Edmond allait devoir patienter un peu plus longtemps, mais en septembre 1917, la nouvelle tant attendue arriva : il allait bientôt suivre quelque 400 de ses anciens camarades du 41<sup>e</sup> pour se joindre au 22<sup>e</sup> bataillon et goûter aux combats. Enfin! Son périple allait le mener du secteur de Vimy à Ypres, et à nouveau en France, où il allait prendre part à la bataille d'Amiens le 9 août 1918. Le lendemain de l'assaut, quelque part à l'est du village de Méharicourt<sup>337</sup>, Edmond fut mortellement blessé alors qu'il se reposait sur une ligne de soutien<sup>338</sup>. Son frère allait recevoir la nouvelle dans les jours ou les semaines qui suivirent. Trois mois plus tard, presque jour pour jour, l'Armistice était signé.

Ils étaient plus d'un millier à avoir foulé Bramshott avec Edmond. Pour la plupart, le 41<sup>e</sup> bataillon n'était que le premier chapitre d'une guerre longue et impitoyable qui allait perdurer jusqu'à leur démobilisation ou, selon les caprices du destin, jusqu'à leur mort prématurée. Il est à se demander ce qu'il est advenu de ces hommes, ce qu'ils ont vu, comment ceux qui survécurent la guerre parvinrent à ramasser les pots cassés et à réintégrer

---

<sup>335</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 7747 – 45, n° 569282.

<sup>336</sup> « Une Lettre du Sergent E. Fournier : Les nôtres ont grande confiance et sont impatients de se rendre à Berlin », *La Presse*, samedi 22 avril 1916.

<sup>337</sup> BAC-LAC, RG9-III-D-3, vol. 4931, dossier 413, Bobine T-10732-T-10733, n° 2004664, *Journal de guerre – 22<sup>e</sup> Bataillon d'infanterie canadien*.

<sup>338</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 3242 – 83, n° 396805.

la société. Le lieutenant-colonel Archambeault et ses comparses ont-ils réussi à se refaire une carrière après la débâcle? Qu'en est-il des soldats russophones toujours attendus par leur famille en Europe de l'Est, ou encore des « indésirables » qui retournèrent au Canada la tête basse, sans jamais avoir pris part aux combats? Les parcours individuels de ces soldats suivant la dissolution du 41<sup>e</sup> bataillon auraient mérité, à eux seuls, qu'on leur réserve un chapitre en entier.

## Conclusion

Le 41<sup>e</sup> bataillon fut un parfait désastre, une expérience ratée, et sans doute le bataillon le plus problématique avec lequel les autorités canadiennes durent composer au cours de la Grande Guerre<sup>339</sup>, d'où sa signification historique, justement. Microsociété, il est troublant de constater combien le 41<sup>e</sup> s'apparente dans ses faiblesses structurelles aux États en « faillite », « fragilisés » ou « déliquescents » – pour emprunter au jargon du droit international –, caractérisés entre autres par une autorité centrale impotente, fragmentée et contestée, une corruption généralisée, une situation économique précaire, des pressions démographiques liées parfois à un afflux de réfugiés, des violences internes et frontalières et une cohésion sociale défailante<sup>340</sup>. Sans trop nous enliser dans la comparaison, admettons que 41<sup>e</sup> bataillon remplissait, à plus petite échelle, plusieurs critères analogues : officiers sous-qualifiés et frauduleux, personnel subalterne sous-payé et peu motivé, difficultés de communication, dissensions internes, ivresse endémique, bagarres, meurtres, manque d'identité, manque d'appartenance, manque des besoins matériels les plus élémentaires... La liste est longue et, effectivement, même si nous avons tenté de nous éloigner de telles considérations, il est difficile de ne pas la lire comme une sorte de mise en garde et un modèle à ne *pas* suivre.

Pour Desmond Morton, tout était question de leadership. Or, c'est une chose que de dénoncer les officiers du 41<sup>e</sup> pour leur incompetence; c'en est une autre de chercher à comprendre exactement *comment* cette incompetence déteignait sur les hommes. Épaulés

---

<sup>339</sup> Caroline D'amours abonde en ce sens, tandis que Michel Litalien attribut ce titre déplaisant au 206<sup>e</sup> bataillon. Une étude comparative serait de mise pour trancher : D'Amours, « La formation du 22<sup>e</sup> bataillon au cours de la Première Guerre mondiale », 54; Michel Litalien, « Pour qui combattre? Les volontaires canadiens-français entre l'affirmation et l'indifférence, 1914-1919 », (Thèse de Ph.D., 58 LLC, 2021), 101.

<sup>340</sup> The Fund for Peace, « Fragile State Index », [s.d.], <https://fragilestatesindex.org/indicators/>.

par les travaux de Saint-Fuscien, de Sheffield, de Rousseau, notamment, nous avons tenté de recadrer la critique sur le rapport autorité/obéissance, rapport dont il est toujours difficile de rendre compte dans le cas du 41<sup>e</sup> bataillon – et pour tous les soldats canadiens-français, au demeurant – en raison de la rareté des témoignages. Toutefois, on a pu voir qu’entre le laxisme des uns et la distance physique des autres, entre les délits de corruption, les luttes de pouvoir et la souplesse du régime disciplinaire, une certaine ambiguïté des rôles s’était insérée entre officiers et subalternes, et que les problèmes administratifs liés à la solde des soldats avaient contribué à attiser la frustration des hommes, déjà à fleur de peau en cette étape hautement déstabilisante de leur vie. Surtout, on a vu que l’incompétence des officiers s’était traduite par leur incapacité à souder la troupe, à cultiver l’identité régimentaire, et à faire disparaître l’indifférence du soldat à l’égard du groupe, indifférence qui était aussi la leur, d’ailleurs.

Il a plutôt été question dans notre cas des individus, de leurs motivations à s’enrôler, à servir, à obéir puis à transgresser. Dans un contexte national d’instabilité économique, les hommes du 41<sup>e</sup> avaient été plusieurs à se porter volontaires pour se garantir un accès certain à trois repas par jour, un toit sur la tête et un revenu stable, ce qui trahit un certain manque d’engagement idéologique de leur part, effectivement. Pourtant, la désobéissance de masse que subit l’unité entre novembre 1915 et avril 1916 nous en dit finalement très peu sur le caractère individuel de ceux qui y prirent part, sur leur fibre morale ou sur leurs compétences personnelles. On a vu au chapitre 4 que leurs délits d’ivresse et d’absence sans permission, si nombreux et fréquents fussent-ils, correspondaient moins à un rejet catégorique de l’autorité qu’à ce que Christoph Jahr décrit comme des « stratégies individuelles d’évitement »<sup>341</sup>; évitement de la routine ou de l’ennui, évitement d’un conflit d’ordre personnel, évitement finalement d’un bataillon négligé par ses officiers, souffrant d’un manque criant de cohésion, et duquel on pouvait difficilement être fier.

La question se pose : comment auraient-ils agi dans des circonstances différentes, sous des officiers de calibre et dans un bataillon auquel ils se sentaient appartenir? Les dossiers de service nous en donnent une idée. Des 132 contrevenants de notre échantillon,

---

<sup>341</sup> Jahr, « War, Discipline, and Politics », 76.

nous en avons relevé 63 (48%) qui, une fois transférés dans leur nouvelle unité, parvinrent à tourner la page sur leur passé délinquant et traversèrent le reste de la guerre sans le moindre accrochage avec l'autorité<sup>342</sup>. Ceci suggère que leur désobéissance ne tenait pas d'un refus généralisé de servir, mais bien d'un refus spécifique de servir *dans ce bataillon*. Après tout, n'était-ce pas eux qui, en dépit des craintes et des frustrations, s'étaient montrés fidèles à leur engagement tandis que d'autres désertaient par centaines entre janvier et octobre 1915? Le rapport d'enquête final d'avril 1916 en arrivait d'ailleurs aux mêmes conclusions: « *In view of the 'esprit de corps' of the Battalion being destroyed by the unfortunate incidents which have occurred, the Officers and men are all too anxious to be transferred into any other unit* »<sup>343</sup>. Après les faits, l'un des officiers qui avaient encouragé la dispersion des effectifs dans d'autres unités du CEC s'était montré plus que satisfait par le dénouement de cette débâcle : « *This has had most satisfactory results; the men were greatly relieved to get proper attention and clothing, and in many cases expressed a desire to stay with the Units to which they were attached* »<sup>344</sup>.

On ne peut s'empêcher de constater qu'il a principalement été question jusqu'ici des criminels, des délinquants, des corrompus. Or, qu'en est-il des autres, ceux qui traversèrent l'épreuve sans commettre une seule infraction, soit 57,8% de notre échantillon, tout de même<sup>345</sup>. Qu'en est-il des 33 anciens du 41<sup>e</sup>, transférés au 22<sup>e</sup> bataillon en 1916 et qui, s'étant illustrés sur le champ d'honneur, reçurent par la suite des citations à l'ordre du jour et des décorations aussi prestigieuses que la Médaille de conduite distinguée, la Croix militaire et l'Ordre du service distingué<sup>346</sup>? Ces hommes, bien qu'ils aient autrefois appartenu à l'infâme 41<sup>e</sup> bataillon, n'ont-ils pas leur mot à dire sur le regard que l'on posera sur eux? C'est, aussi, par cette vieille manie que l'histoire a de fixer son attention sur les comportements atypiques, que la bonne conduite des uns s'est diluée dans l'agitation provoquée par les autres.

Se situant au croisement de l'anthropologie et de l'histoire, il a été question dans ce mémoire de cultures, cultures au sens usuel, d'une part, et cultures militaires d'autre

---

<sup>342</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166.

<sup>343</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Units, 41st Bn*.

<sup>344</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

<sup>345</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166.

<sup>346</sup> Gagnon, *Le 22<sup>e</sup> bataillon*, 413-421.



part. Les volontaires étrangers du CEC, notamment les Européens de l'Est, comptent encore parmi les grands oubliés de l'histoire militaire canadienne. À nouveau les sources manquent cruellement, mais on a pu se faire une idée des défis qu'ils rencontrèrent dans leur transition militaire, de leur difficulté à se faire entendre et à communiquer leurs besoins, de leur arrachement à leurs familles et du souci qu'ils se faisaient pour leur bien-être, et surtout de leur rapport doublement ambigu à l'autorité. Leur intégration difficile dans l'unité fit l'effet d'un choc culturel – parfois violent, ce choc –, d'autant que le 41<sup>e</sup> bataillon se réclamait d'une identité catholico-franco-canadienne qui faisait fi de sa diversité et, par conséquent, qui s'était avérée inapte à minimiser les risques de tensions entre ses membres. D'où, justement, cette notion de « crise identitaire », crise exacerbée par un manque d'héritage et de tradition, par une vie rituelle en ruine, par la disparité vestimentaire des soldats et, finalement, par le simple fait qu'ils n'eurent jamais l'occasion de partager, ensemble, les privations et les dangers du front.

À cet enjeu identitaire se superpose celui de la cohésion et de son incidence sur la discipline, dont il a également été question. On a pu voir, premièrement, que la cohésion n'agit pas sur le comportement des soldats qu'à partir du moment où ils traversent la ligne de feu, et que les dissensions internes peuvent aussi bien éclater au sein d'unités morcelées qui n'ont pas encore été soumises au stress du combat. Deuxièmement, on a pu confirmer notre hypothèse et montrer que l'absence d'un sentiment d'appartenance à la collectivité, lequel se construit à l'échelle du bataillon autour de l'identité régimentaire, occasionne une fragmentation du groupe, pousse le soldat vers l'isolement, génère l'indifférence des uns à l'égard des autres, prive la troupe de tout incitatif au maintien de la réputation du bataillon et augmente le risque de tensions susceptibles de dégénérer en actes d'insubordination. Troisièmement, on a vu que la cohésion, ou son absence, dessine les différentes formes que peut prendre l'insubordination : les combattants soudés par un sentiment de camaraderie et un objectif commun auront tendance à désobéir ensemble à des ordres qu'ils perçoivent comme une atteinte à l'intégrité du groupe, tandis que ceux qui en sont dépourvu le feront d'un à un, sans consultation préalable ni finalité commune. On nous dira peut-être que le 41<sup>e</sup> bataillon est un cas isolé, étrange, trop peu représentatif de son contexte historique pour tirer des conclusions générales sur les phénomènes d'insubordination dans les armées de la Grande Guerre. La critique ne tient pas la route, car c'est précisément son caractère

exceptionnel qui nous permet, en le comparant à d'autres cas plus « normaux », d'illustrer la variété de facteurs qui peuvent concourir à la désintégration d'une unité. S'il y a bien une chose à retenir à la lumière de ce qui précède, c'est que le jeu complexe entre la cohésion militaire et la discipline des groupes de combat mérite encore d'être défriché. Ce mémoire se veut une modeste contribution à cette entreprise.

Dès la première page, il a été question de mémoire et d'oubli, car l'un des mystères qui planent encore sur le 41<sup>e</sup> bataillon tient justement du fait que l'on ne s'en rappelle pas. Après tout, le 41<sup>e</sup> compte parmi la poignée de bataillons officiellement désignés « canadiens-français » et autorisés à quitter le Canada au cours de la Grande Guerre<sup>347</sup>. Il faut dire, également, que ses déboires avaient fait couler beaucoup d'encre dans les journaux canadiens et britanniques de l'époque. Et au-delà de tout ça, ne s'agit-il pas simplement d'un récit surprenant? Ne serait-il pas raisonnable de s'attendre à ce que l'histoire y ait accordé plus d'attention? Au moins deux ensembles de facteurs explicatifs nous permettent de comprendre cette amnésie collective, l'un historique, l'autre historiographique.

Dès 1916, de premiers efforts furent déployés dans les échelons supérieurs du CEC pour faire taire le souvenir embarrassant du 41<sup>e</sup> bataillon, « *a disgrace to the Canadian Forces, as it is to the French Canadian name* »<sup>348</sup>, disait-on. D'une part, sans doute, les autorités souhaitaient ainsi prévenir la contagion et empêcher la controverse de saper le moral et la discipline des autres bataillons, mais ces efforts répondaient surtout à un impératif politique et national. Lorsqu'enfin les canons se turent sur le front de l'ouest le 11 novembre 1918, le pays avait perdu quelque 61 000 de ses citoyens à la cause britannique, sans compter les innombrables malheureux qui y retournèrent horriblement mutilés, physiquement et psychologiquement. Avant même la fin des hostilités, une autre armée s'était mise en marche, celle-ci constituée de politiciens, de journalistes et d'intellectuels, armés de machines à écrire et de papier carbone, et qui s'était donné pour mission de trouver un sens aux sacrifices consentis par le Canada au cours de ces quatre

---

<sup>347</sup> On en compte au total 14 – le 22<sup>e</sup>, le 41<sup>e</sup>, le 57<sup>e</sup>, le 69<sup>e</sup>, le 150<sup>e</sup>, le 163<sup>e</sup>, le 165<sup>e</sup>, le 167<sup>e</sup>, le 171<sup>e</sup>, le 178<sup>e</sup>, le 189<sup>e</sup>, le 206<sup>e</sup>, le 230<sup>e</sup>, et le 233<sup>e</sup> – toutefois la vaste majorité d'entre eux n'arrivèrent jamais à combler leurs effectifs, furent absorbés par d'autres unités peu de temps après leur arrivée en Angleterre et donc n'eurent pas la même longévité que le 41<sup>e</sup> : Gagnon, *le 22<sup>e</sup> bataillon*, 139-195.

<sup>348</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

années de massacre. C'est sur les plaines de la Somme, le long de la crête de Vimy et dans les ruines de Passchendaele, proclamaient-ils, que le dominion était devenu une nation à part entière, mature et se suffisant à elle-même. À Vimy était né un mythe, celui du soldat canadien, modèle du citoyen par excellence, symbole de la bravoure d'une nation qui sut rester unie face à l'adversité. Or ce mythe, il est important de le préciser, faisait peu de cas des Canadiens français et des minorités raciales et ethniques ayant pris part aux combats, et ignorait largement le fossé francophone-anglophone qui se creusait toujours plus à l'issue de la guerre. Néanmoins, il suffisait à justifier l'injustifiable : là où étaient morts tant d'hommes était née l'idéal d'une nation<sup>349</sup>. Le Canada a fait sa part, répète-t-on fièrement plus d'un siècle après les faits, et il l'a fait avec brio.

Puis, il y avait le 41<sup>e</sup>, un bataillon « canadien-français », donc écarté *ipso facto* du roman national qui commençait à être rédigé; un bataillon qui laissait derrière lui un héritage entaché de crime et de corruption et qui, pour couronner le tout, n'avait contribué en rien à la victoire. Aux yeux des autorités, il s'agissait d'une tache d'encre sur le dossier militaire du Canada qu'il importait d'effacer à tout prix. Peu de temps après le drame à *Arundel House*, une première missive était déposée au *War Office* dans cette intention: « *This case is a source of unending anxiety to Canadian Authorities [...], and the object of this letter is to suggest that, in everyone's interest, and for military reasons, official orders should be issued from your office forbidding the paper to report the proceedings of this trials* »<sup>350</sup>. Puis à nouveau en février 1916, cette fois-ci après le meurtre du soldat Jolicoeur: « *... we should take steps to gradually have the 41<sup>st</sup> Battalion disappear from the face of the globe. I recommend that we gradually draft it off to France to French-Canadian and other units there, and one fine day we would wake up and find that it ceased to exist...* »<sup>351</sup>. Nul doute que ces officiers se montreraient satisfaits, s'ils étaient encore présents pour le constater, que le 41<sup>e</sup> bataillon demeure relégué, à ce jour, à une note de bas de page du récit canadien de la Grande Guerre.

Une seconde cause de l'effacement mémoriel du 41<sup>e</sup> tient du fait qu'ils se situent dans un angle mort commun aux différentes trames narratives qui émergent au cours du

---

<sup>349</sup> Tim Cook, *Vimy: The Battle and the Legend* (New York & London: Allen Lane, 2017).

<sup>350</sup> BAC-LAC, RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17, *OMFC file, 1915-1916*.

<sup>351</sup> BAC-LAC, RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2, *Units, 41st Bn*.

dernier siècle pour raconter la guerre. D'un côté, l'historiographie canadienne-anglaise a longtemps perpétué cette vision optimiste du conflit en tant qu'évènement fondateur, toujours centrée sur la combattivité typiquement canadienne de nos héros, et priorisant une approche militaire qui laissait peu de place à la question de la désobéissance. Au Canada français, à l'inverse, la Grande Guerre est rapidement devenue synonyme de refus, d'oppression, d'humiliation et de tensions toujours croissantes entre anglophones et francophones. Pour les Québécois, la guerre s'était cristallisée autour de la crise de la conscription de 1917, laquelle demeure à ce jour un souvenir douloureux dans leur imaginaire collectif<sup>352</sup>. Depuis une bonne trentaine d'années, l'historiographie s'est enrichie dans ses ramifications sociales et culturelles, taillant dans son récit une place plus importante aux enjeux liés à la justice militaire et au front intérieur, mais sans toutefois perdre de sa fascination pour le soldat de première ligne. C'est dans ce contexte, notamment, que certains historiens québécois<sup>353</sup> ont commencé à déterrer la mémoire des combattants canadiens-français pour leur rendre justice, et pour nuancer l'idée toujours répandue d'un Canada français indifférent face à la guerre<sup>354</sup>. Malgré ces efforts de révision, le récit canadien de la Grande Guerre est largement resté cloisonné entre deux nationalismes divergents, l'un fondé sur la bravoure d'une colonie devenue nation, et l'autre sur le repli sur soi d'un peuple marginalisé dans son propre pays<sup>355</sup>. Là encore, le 41<sup>e</sup> peine à trouver sa place, d'une part parce qu'il s'agit d'un bataillon à majorité francophone épargné par les combats, et donc qui revêt peu d'intérêt pour les historiens militaires canadiens-anglais, et d'autre part parce qu'il suscite le malaise des historiens québécois qui, depuis plus récemment, rament à contre-courant pour exalter l'héritage militaire canadien-français. Et pourtant, le 41<sup>e</sup> bataillon était là. Il a existé. On ne peut s'en

---

<sup>352</sup> Geoff Keelan, « L'historiographie canadienne de la Première Guerre mondiale : des récits divergents », « *Monde(s)* » 1, 6 (2016) : 25-41.

<sup>353</sup> Notons entre autres la contribution autoritaire de Michel Litalien, qui s'est proposé d'éditer et de publier pour la première fois ces carnets de guerre de soldats canadiens-français de 14-18 : Georges-Ulric Francoeur, *Mon journal : France-Belgique, 1915-1916* (Montréal : Athéna, 2011); Honoré-Edouard Légaré, *Ce que j'ai vu – ce que j'ai vécu, 1914-1916* (Montréal : Athéna, 2013); Olivar Cinq-Mars, *De Valcartier à Arkhangelsk : mémoire de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919* (Montréal : Athéna, 2017).

<sup>354</sup> Mourad Djebabla, « Historiographie francophone de la Première Guerre mondiale : écrire la Grande Guerre de 1914-1918 en français au Canada et au Québec », *The Canadian Historical Review* 95, 3 (2014) : 407-416.

<sup>355</sup> Keelan, « L'historiographie canadienne de la Première Guerre mondiale » : 35.

cacher, et c'est en partie pour sortir des carcans historiographiques et faire front aux récits nationaux que nous estimons nécessaire d'en entretenir la mémoire.

Plus que tout, il a été question d'humains, 1 118 d'entre eux pour être exact. Le 41<sup>e</sup> bataillon n'a jamais combattu en tant qu'unité. Aucun monument n'a été érigé en son nom. Son incidence sur le cours de la guerre et sur l'histoire canadienne a été, pour ainsi dire, nulle. Pour les hommes qui le composaient, pourtant, le 41<sup>e</sup> s'attachait à un point tournant de leur vie, celui de l'arrachement aux familles, des premiers voyages, du passage à l'âge adulte, des craintes, des peines, des traumatismes et du deuil qui découlent de la guerre. Loin des leurs et insérés dans un environnement où tout leur était étranger, certains goûtèrent à l'alcool pour la première fois, d'autres eurent leurs premières expériences sexuelles, tous firent de nouvelles rencontres, des bonnes, des mauvaises, des catastrophiques. Au terme de cette étude, nous espérons avoir démontré que le fantassin en première ligne ne détient pas le monopole de l'expérience de guerre, et que les unités cantonnées à l'arrière n'étaient pas sans leurs histoires cocasses, sans leurs aventures ni sans leurs drames. Souvenons-nous que la guerre a laissé peu de soldats indemnes, même chez ceux qui y assistèrent à partir des coulisses et qui retournèrent au pays sans jamais avoir piétiné la boue des tranchées. Qu'ils aient participé aux combats ou non, le cours de vie de ces individus fut à jamais dévié par leur passage dans le 41<sup>e</sup> bataillon, parfois de manière marginale par rapport à ce qu'ils allaient vivre par la suite, parfois de manière brutale et définitive, comme ce fut le cas du Montréalais Henri Jolicoeur, 28 ans, prospecteur forestier, poignardé à mort par son camarade le 10 janvier 1916 à Hindhead, Angleterre<sup>356</sup>.

Absurde à l'extrême, futile, dépourvue de gloire, la mort de Jolicoeur n'en était pas moins une conséquence directe de la guerre, et le dernier acte cruel de ce que Desmond Morton a comparé avec justesse à une « tragédie » et un « *Canadian Catch-22* »<sup>357</sup>. Il mérite qu'on s'en souvienne, ne serait-ce que pour rappeler, peut-être, qu'il n'y a dans la guerre que des morts absurdes, futiles et dépourvues de gloire.

---

<sup>356</sup> BAC-LAC, RG150, *Dossiers du Personnel de la Première Guerre mondiale*, versement 1992-93/166, boîte 4913 – 61, n° 338324.

<sup>357</sup> Morton, « The Short, Unhappy Life of the 41<sup>st</sup> Battalion, CEF », 78-79.



## Annexe A

### Critères de sélection de l'échantillon et éléments de méthodologie

Nous avons constitué notre échantillon à partir de la liste d'embarquement du 41<sup>e</sup> bataillon, qui recense l'entièreté des membres de l'unité au moment du départ vers l'Angleterre (1 118 soldats, sous-officiers et officiers)<sup>358</sup>. La classe des officiers étant suffisamment limitée en nombre pour aborder chacun d'entre eux séparément (35 officiers), l'échantillonnage ne concerne que les soldats et sous-officiers du bataillon (1 083 soldats et sous-officiers). Pour obtenir un échantillon représentatif, nous avons choisi d'accepter une marge d'erreur de 5% contrôlée à un niveau de confiance de 95%, ce qui nécessitait de récolter 284 dossiers de service. Par souci d'exhaustivité, nous avons élevé la taille de notre échantillon à 313 dossiers, réduisant la marge d'erreur à 4,68%.

Compte tenu de la taille relativement basse de la population mère, nous avons jugé prudent de définir des quotas pour chaque compagnie et section spécialisée de l'unité, de façon à obtenir pour chacune d'entre elles un sous-échantillon représentatif à  $\pm 3\%$  des effectifs prévus pour un bataillon d'infanterie canadien standard en 1915-1916. Pour estimer la proportion de soldats et sous-officiers du 41<sup>e</sup> bataillon qui auraient appartenu respectivement à chaque infra-groupe compris au sein de l'unité, nous nous sommes référés aux informations contenues dans le manuel *Organization, administration and equipment of His Majesty's Forces in peace and war*.<sup>359</sup> Des 313 membres de notre échantillon, nous avons ainsi obtenu 65 soldats et sous-officiers pour la compagnie A (20,8%), 66 pour la compagnie B (21,1%), 67 pour la compagnie C (21,4%), 67 pour la compagnie D (21,4%), 24 pour la compagnie de base (7,7%) et 24, ensemble, pour les sections des mitrailleuses, des pionniers et des signaleurs, ainsi que pour les attachés du quartier-général (7,7%). Cette approche nous a permis de constituer un échantillon plus représentatif de la structure

---

<sup>358</sup> BAC-LAC, RG9-II-B-3, vol. 79, Canadian Expeditionary Force, *41st Battalion and Reinforcing Draft: Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men*, 1917.

<sup>359</sup> Lang, *Organization, administration and equipment of His Majesty's Forces in peace and war*, 117.

interne du bataillon, ce qui semblait judicieux sachant que les membres du 41<sup>e</sup> avaient été affectés au sein de l'unité en fonction de leur appartenance à un groupe ethnique donné<sup>360</sup>.

Il s'est avéré plus difficile de respecter la proportion relative de sous-officiers et de simples soldats pour chaque infra-groupe du bataillon, les rétrogradations – particulièrement dans une unité aussi indisciplinée que le 41<sup>e</sup> bataillon – et les promotions étant beaucoup trop fréquentes au cours de la période étudiée pour y arriver. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles nous avons choisi de rassembler les soldats et les sous-officiers dans la grande catégorie de la troupe.

Moyennant ces précautions, il fut possible d'obtenir un échantillon suffisamment représentatif du 41<sup>e</sup> bataillon pour mesurer certains éléments de sa composition socio-culturelle. Une fois les noms des soldats compilés, nous avons analysé leur dossier de service et avons saisi dans une base de données les informations relatives à leur profil socio-professionnel (âge à l'enrôlement, statut marital, profession, service militaire préalable), à leur état physique (couleur de peau, taille, admissions à l'hôpital), à leurs origine géographique et culturelle (lieu d'enrôlement, adresse du plus proche parent, pays et localité d'origine, religion), ainsi qu'à leur parcours militaire (date d'enrôlement, unité d'affectation suivant la dissolution du 41<sup>e</sup> bataillon, date et circonstances de la démobilisation, du décès ou de la disparition, promotions, infractions disciplinaires).

---

<sup>360</sup> Voir page 37.



# Bibliographie

## Archives

### Bibliothèque et Archives Canada (BAC-LAC)

RG9-III-A, vol. 46, dossier 8-5-17  
RG9-III-B-1, vol. 862, dossier U-24-2  
RG9-III-B-1, vol. 2220, dossier U-3-26  
RG9-III-D-3, vol. 4931, dossier 413  
RG24, vol. 1508, dossier HQ 683-5-1 et dossier HQ 683-5-2  
RG24, vol.4491, dossier 4D, 48-41-1  
RG150, vol. 82, *Part II Daily Orders*  
RG150, *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale, Corps expéditionnaire canadien (CEC), versement 1992-93/166.*  
RG150, *Ministère des Forces armées outre-mer du Canada, Dossiers des cours martiales.*

### Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ)

*La Presse*, 1915 – 1916  
*La Tribune*, 1915  
*Le Canada*, 1915  
*Le Devoir*, 1915 – 1916

### British Newspaper Archive (BNA)

*Guernsey Evening Press*, 1915  
*Surrey Advertiser*, 1915 – 1916

### Collection Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe

CH324, *Fonds Napoléon Coderre*

### Archives de Montréal

BM055, *Fonds Olivar Asselin (1874-1937)*

## Monographies, chapitres, articles, thèses et mémoires

Anna, Martha. *Anxious Days and Tearful Nights: Canadian War Wives During the Great War*. Montréal: McGill-Queen's University Press, 2020.  
Ardant Du Picq, Charles. *Études sur le combat*. Paris: Hachette, 1880.  
Armstrong, Elizabeth H. *The Crisis of Quebec: 1914-1918*. Montréal: McGill-Queen's University Press, 1974.

- Bouchard, Carl, et Michael Huberman. « Les anciens combattants canadiens-français de la Première Guerre mondiale et leur intégration professionnelle ». *Histoire sociale/Social History* 53, n° 109 (2020): 545-68.
- Bouvier, Patrick. *Déserteurs et insoumis : Les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)*. Montréal: Athéna, 2003.
- Butler, Daniel Allen. *The Age of Cunard: A Transatlantic History 1839-2003*. Inglewood: Prostar Publications Inc., 2004.
- Castillo, Jasen. *Endurance and War: The National Sources of Military Cohesion*. Stanford: Stanford University Press, 2014.
- Cinq-Mars, Olivier. *De Valcartier à Arkhangelsk : mémoire de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919*. Édité par Michel Litalien. Montréal: Athéna, 2017.
- Clark, Christopher. *The Sleepwalkers: How Europe Went to War in 1914*. New York: Harper Collins, 2014.
- Cochet, François. « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie ». *Guerres mondiales et conflits contemporains* 2, n° 222 (2006): 19-32.
- Cole, C.E. Cooper. « Preliminary Report on the Influenza Epidemic at Bramshott in September-October 1918 ». *British Medical Journal* 23, n° 2 (1918): 566-68.
- Cook, Tim. *At the Sharp End: Canadians Fighting the Great War, 1914-1916*. Toronto: Penguin Group, 2007.
- . *Clio's War: Canadian Historians and the Writing of the World Wars*. Vancouver: UBC Press, 2006.
- . « Fighting Words: Canadian Soldiers' Slang and Swearing in the Great War ». *War in History* 20, n° 3 (2013): 323-44.
- . « "Literary Memorials": The Great War Regimental Histories, 1919-1939 ». *Journal of the Canadian Historical Association* 13, n° 1 (2002): 167-90.
- . *The Madman and the Butcher: The Sensational Wars of Sam Hughes and General Arthur Currie*. Toronto: Penguin Group, 2010.
- . *Vimy: The Battle and the Legend*. New York & London: Allen Lane, 2017.
- Copp, Terry. *Montreal at War: 1914-1918*. Toronto: University of Toronto Press, 2022.
- Costa, Dora L., et Matthew E. Kahn. *Heroes and Cowards: The Social Face of War*. Princeton: Princeton University Press, 2008.
- Courtois, Charles-Philippe, et Laurent Veyssière, dir. *Le Québec dans la Grande Guerre : Engagement, refus, héritages*. Québec: Septentrion, 2015.
- Crerar, Duff. *Padres in No Man's Land: Canadian Chaplains and the Great War*. Montréal: McGill-Queen's University Press, 1995.
- Cronier, Emmanuel. *Permissionnaires dans la Grande Guerre*. Paris: Belin, 2017.
- Cuche, Denys. *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris: La Découverte, 2016.
- Dagenais, Maxime. « 'Une permission! C'est bon pour une recrue' : Discipline and illegal absence in the 22nd (French-Canadian) Battalion, 1915-1919 ». Mémoire de M.A., Université d'Ottawa, 2006.
- Davenport, Paul. « Remaking the Fighting Man: Martial Masculinity and the British Army's Command Depots, 1915-1918 ». *Contemporary British History* 30, n° 3 (2016): 349-67.
- Davis, Natalie Zemon. *Le Retour de Martin Guerre*. Paris: Tallandier, 2008.
- Delacroix, C., F. Dosse, P. Garcia, et N. Offenstadt, dir. *Historiographies, I : Concepts et débats*. Paris: Gallimard, 2010.

- Delaney, Douglas E. *The Imperial Army Project: Britain and the Land Forces of the Dominions and India, 1902-1945*. Oxford: Oxford University Press, 2018.
- Djebabla, Mourad. « Historiographie francophone de la Première Guerre mondiale : écrire la Grande Guerre de 1914-1918 en français au Canada et au Québec ». *The Canadian Historical Review* 95, n° 3 (2014): 407-16.
- . « La confrontation des civils Québécois et ontariens à la Première Guerre mondiale, 1914-1918 : Les représentations de la guerre au Québec et en Ontario ». Thèse de Ph. D., Université du Québec à Montréal, 2008.
- Dreisziger, N.F. *Ethnic Armies: Polyethnic Armed Forces from the Time of the Habsburgs to the Age of the Superpowers*. Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 1990.
- Duffett, Rachel. *The Stomach for Fighting: Food and the Soldiers of the Great War*. Manchester: Manchester University Press, 2012.
- Ermakoff, Ivan. « La microhistoire au prisme de l'exception ». *Vingtième siècle. Revue d'histoire* 3, n° 139 (2018): 193-211.
- Ferro, Marc. « The Russian Soldier in 1917: Undisciplined, Patriotic and Revolutionary ». *Slavic Review* 30, n° 3 (1971): 483-512.
- Flavelle, Ryan Barry. « 'Not Enough Food and Too Many Military Police': Discipline, Food, and the 23<sup>rd</sup> Reserve Battalion July – September 1917 ». *War and Society* 35, n° 2 (2016): 92-113.
- Francoeur, Georges-Ulfric. *Mon journal : France-Belgique, 1915-1916*. Édité par Michel Litalien. Montréal: Athéna, 2011.
- French, David. *Military Identities: The Regimental System, the British Army, and the British People c. 1870-2000*. Oxford: Oxford University Press, 2005.
- Gagnon, Jean-Pierre. *Le 22e bataillon (canadien-français), 1914-1919 : Étude socio-militaire*. Québec: Presses de l'Université Laval, 1986.
- . « Les soldats francophones du premier contingent expéditionnaire du Canada en Europe ». *Guerres mondiales et conflits contemporains* 40, n° 157 (1990): 83-101.
- Gardner, Nikolas. « Morale and Discipline in a Multiethnic Army: The Indian Army in Mesopotamia (1914-1917) ». *The Journal of the Middle East and Africa* 4, n° 1 (2013): 1-20.
- Ginzburg, Carlo. *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVIe siècle*. Paris: Flammarion, 1980.
- Ginzburg, Carlo, et Carlo Poni. « La micro-histoire ». *Le Débat* 17, n° 10 (1981): 133-36.
- Gosling, Edward. « The Role of the Officers' Mess in Inclusive Military Leader Social Identity Construction ». *Leadership* 18, n° 1 (2022): 40-60.
- Granatstein, J.L. *Canada's Army: Waging War and Keeping Peace*. 3<sup>e</sup> éd. Toronto: University of Toronto Press, 2021.
- Gray, David R. « Carrying Canadian Troops: The Story of RMS Olympic as a First World War Troopship ». *Canadian Military History* 11, n° 1 (2002): 54-70.
- Guerrini, Irene, et Marco Pluviano. « Discipline and Military Justice in the Italian Army » dans *Italy in the Era of the Great War*, 80-90. Boston: Brill, 2018.
- Herbert, Trever, et Helen Barlow. *Music & the British Military in the Long Nineteenth Century*. Oxford: Oxford University Press, 2013.
- Hodges, Paul. « They don't like it up'em!: Bayonet fetishization in the British Army during the First World War ». *Journal of War and Cultural Studies* 1, n° 2 (2008): 128-38.

- Horrall, Andrew. « The “Foreigners” from Broad Street: The Ukrainian Sojourners from Ottawa who Fought for Canada in the First World War ». *Histoire sociale/Social History* 49, n° 98 (2016): 73-103.
- Iacobelli, Teresa. *Death or Deliverance: Canadian Courts Martial in the Great War*. Vancouver & Toronto: UBC Press, 2013.
- Jahr, Christoph. « War, Discipline and Politics: Desertions and Military Justice in the German and British Armies 1914-1918 » dans *Justices militaires et guerres mondiales : Europe 1914-1950*, Berlière, Jean-Marc, Jonas Champion, Luigi Lacchè et Xavier Rousseau, éd., 73-105. Louvain-la-Neuve: Presses Universitaires de Louvain, 2014.
- Keelan, Geoff. « L’historiographie canadienne de la Première Guerre mondiale : des récits divergents ». « *Monde(s)* » 1, n° 6 (2016): 25-41.
- King, Anthony, dir. *Frontline: Combat Cohesion in the Twenty-First Century*. Oxford: Oxford University Press, 2015.
- . *The Combat Soldier: Infantry Tactics and Cohesion in the Twentieth and Twenty-First Centuries*. Oxford: Oxford University Press, 2013.
- Kukushkin, Vadim. *From Peasants to Labourers: Ukrainian and Belarusan Immigration from the Russian Empire to Canada*. Montréal: McGill-Queen’s University Press, 2007.
- Lang, Col. W.R. *Organization, administration and equipment of His Majesty’s Forces in peace and war*. Toronto: Copp, 1916.
- Le Bras, Stéphane. « L’ivresse dans l’armée française pendant la Grande Guerre : Un mal pour un bien? » dans *L’ivresse entre le bien et le mal, de l’antiquité à nos jours*, Lecoutre, Matthieu, dir., 167-86. Berne: Peter Lang, 2018.
- Le Roy Ladurie, Emmanuel. *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*. Paris: Gallimard, 1975.
- Leach, Christopher. « Uniforms and Commercial Culture: Constructing a Vision of Warfare in Pre-Great War Britain ». *Cultural History* 10, n° 1 (2021): 31-60.
- LeGall, Erwan. *Une entrée en guerre : le 47e régiment d’infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)*. Talmont-Saint-Hilaire: Codex, 2014.
- Légaré, Honoré-Edouard. *Ce que j’ai vu - ce que j’ai vécu, 1914-1916*. Édité par Michel Litalien. Montréal: Athéna, 2013.
- Letonturier, Éric. « Patrimoine, identité et cultures militaires ». *Inflexions* 40, n° 1 (2019): 45-60.
- Litalien, Michel. *Écrire sa guerre : Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1918)*. Montréal: Athéna, 2011.
- . *Le Régiment de Maisonneuve: Régiment officiel de la Ville de Montréal, 1880-2017*. Montréal: Fondation Régiment de Maisonneuve, 2018.
- Loez, André. « Autour d’un angle mort historiographique : La composition sociale de l’armée française en 1914-1918 ». *Matériaux pour l’histoire de notre temps* 3, n° 92 (2008): 32-41.
- MacCoun, Robert J., Elizabeth Kier, et Aaron Belkin. « Does Social Cohesion Determine Motivation in Combat? An Old Question with and Old Answer ». *Armed Forces & Society* 32, n° 4 (2006): 649-54.
- Makepeace, Clare. « Male Heterosexuality and Prostitution During the Great War: British Soldiers’ Encounters with Maisons Tolérées ». *The Journal of Social History Society* 9, n° 1 (2012): 65-83.
- Manning, Frederick J. « Chapter 1: Morale and Cohesion in Military Psychiatry » dans *Military Psychiatry: Preparing in Peace for War*, Jones, Franklin D. et al., dir., 1-18. Washington D.C.: TMM Publications, 1994.

- Martin, Jean. « Yes, French Canadians Did Their Part in the First World War ». *Canadian Military Journal* 17, n° 4 (2017): 47-55.
- McLauchlin, Théodore. *Desertion: Trust and Mistrust in Civil Wars*. Ithica: Cornell University Press, 2020.
- Miller, Kenneth J.S. « Irish Regimental Heritage: Representation of Identity and War in a Climate of Change » dans *Senses of Place: Senses of Time*, 91-103. London: Routledge, 2005.
- Minister of Militia and Defence. *King's Regulations and Orders for the Canadian Militia*. Ottawa: Department of Militia and Defence, 1917.
- Morton, Desmond. *A Peculiar Kind of Politics: Canada's Overseas Ministry in the First World War*. Toronto: University of Toronto Press, 1982.
- . *Fight or Pay: Soldiers' Families in the Great War*. Vancouver: UBC Press, 2004.
- . « The Short, Unhappy Life of the 41st Battalion, CEF » ». *Queen's Quarterly* 81, n° 9 (1974): 70-80.
- . *When Your Number's Up: The Canadian Soldier in the First World War*. Toronto: Random House of Canada, 1993.
- Morton, Desmond, et J.L. Granatstein. *Marching to Armageddon: Canadians and the Great War 1914-1919*. Toronto: Lester & Orpen Dennys, 1989.
- Mulberger, Kevin, et Edward G. Lengel. « Chapter 5: The Lost Battalion » dans *A Companion to the Meuse-Argonne Campaign*, Lengel, Edward G., dir., 74-84. Hoboken: Wiley-Blackwell, 2014.
- Nicholson, Col. G.W.L. *Official History of the Canadian Army in the First World War: Canadian Expeditionary Force, 1914-1919*. Ottawa: Ministry of National Defence, 1962.
- Pedroncini, Guy. *Les Mutineries de 1917*. Paris: Presses Universitaires de France, 1967.
- Pennell, Catriona. « Le volontariat dans les armées de la Grande-Bretagne et des dominions, 1914-1918 » dans *Dans la guerre 1914-1918: Accepter, Endurer, Refuser*, Beaupré, Nicolas, Heather Jones et Anne Rasmussen, dir., 29-54. Dijon: Éditions universitaires de Dijon, 2015.
- Prost, Antoine, et Jay Winter. *Penser la Grande Guerre: Un essai d'historiographie*. Paris: Seuil, 2004.
- Rosenthal, Lyndsay. « Venus in the Trenches: The Treatment of Venereal Disease in the Canadian Expeditionary Force, 1914-1919 ». Thèse de Ph. D., Wilfrid Laurier University, 2018.
- Rousseau, Frédéric. *La guerre censurée: Une histoire des combattants européens de 14-18*. Paris: Seuil, 1999.
- Roynette, Odile. « L'uniforme militaire au XIXe siècle: une fabrique du masculin ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 2, n° 36 (2012): 109-28.
- Saint-Fuscien, Emmanuel. *À vos ordres? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*. Paris: Éditions de l'EHESS, 2011.
- Scott, Corrie. « How French Canadians became White Folks, or doing things with race in Quebec ». *Ethnic and Racial Studies* 39, n° 7 (2015): 1280-97.
- Seaton III, James B. « The United States Marine Corps » dans *Understanding the U.S. Military*, Carroll, Katherine et William B. Hickman, dir., 91-107. London: Routledge, 2022.
- Sheffield, Gary. *Leadership in the Trenches: Officer-Man Relations, Morale and Discipline in the British Army in the Era of the Great War*. New York: St-Martin's Press, 2000.

- Shils, Edward A., et Morris Janowitz. « Cohesion and Disintegration in the Wehrmacht in World War II ». *Public Opinion Quarterly* 12, n° 2 (1948): 280-315.
- Siebold, Guy L. « The Essence of Military Group Cohesion ». *Armed Forces & Society* 33, n° 2 (2007): 286-95.
- Sinnreich, Richard Hart. « An Army Apart: The Influence of Culture on the Victorian British Army » dans *The Culture of Military Organization*, Mansoor, Peter R. et Williamson Murray, dir., 155-84. Cambridge: Cambridge University Press, 2019.
- Smith, Loenard V. *Between Mutiny and Obedience: The Case of the French Fifth Infantry Division During World War I*. Princeton: Princeton University Press, 1994.
- Stouffer, Samuel A. *The American Soldier*. Princeton: Princeton University Press, 1949.
- Strachan, Hew. « Training, Morale and Modern War ». *Journal of Contemporary History* 41, n° 2 (2006): 211-27.
- Thiéblemont, André, dir. *Cultures et logiques militaires*. Paris: Presses Universitaires de France, 1999.
- Turner, Victor. *Les tambours d'affliction : analyse des rituels chez les Ndembu de Zambie*. Paris: Gallimard, 1972.
- . *The Ritual Process: Structure and Anti-Structure*. Ithica: Cornell University Press, 1977.
- Vennat, Pierre. *Les « Poilus » québécois de 1914-1918 : Histoire des militaires canadiens-français de 1914-1918, Tome 1*. Montréal: Méridien, 1999.
- Walker, James W. St.G. « Race and Recruitment in the Canadian Expeditionary Force: Enlistment of minorities in the Canadian Expeditionary Force ». *The Canadian Historical Review* 70, n° 1 (1989): 1-26.
- War Office. *Manual of Military Law*. London: Stationery Office, 1907.
- Woollacott, Angela. « 'Khaki Fever' and its Control: Gender, Class, Age and Sexual Morality on the British Homefront in the First World War ». *Journal of Contemporary History* 29, n° 2 (1994): 325-47.
- Zuehlke, Mark. *Brave Battalion: The Remarkable Saga of the 16th Battalion (Canadian Scottish) in the First World War*. Ontario: John Wiley & Sons Canada, 2008.

## Ressources en ligne

- Bibliothèque et Archives Canada. « Soldiers of the First World War: 1914-1918: Regimental Number list of the CEF ». [s.d.]. [https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/001042/f2/Regimental\\_Number\\_List\\_of\\_the\\_Canadian\\_Expeditionary\\_Force.pdf](https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/001042/f2/Regimental_Number_List_of_the_Canadian_Expeditionary_Force.pdf).
- Bibliothèque et Archives nationales du Québec. « Revues et journaux québécois numérisés par BANQ ». [s.d.]. <https://numerique.banq.qc.ca/ressources/details/RJQ>.
- British Newspaper Archive. « History's colourful stories in black and white ». [s.d.]. <https://www.britishnewspaperarchive.co.uk/>.
- Cook, Tim. « Canadian Children and the Great War ». Dans *The Canadian Encyclopedia*. 2014. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/canadian-children-and-the-great-war>.

- Douce, Sydney Charles. « Training: ‘the grub is alright’ ». Dans *The National Archives*. 1916. <https://www.nationalarchives.gov.uk/education/resources/letters-first-world-war-1916-18/training-grub-alright/>.
- EMedals. « WW1 41st Infantry Battalion Cap Badge CEF ». [s.d.]. <https://www.emedals.com/wwi-41st-infantry-battalion-cap-badge-cef-c1553>.
- Hanna, Emma. « Young Men’s Christian Association (YMCA) ». Dans *1914-1918 Online: International Encyclopedia of the First World War*. [2015]. [https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/young\\_mens\\_christian\\_association\\_ymca](https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/young_mens_christian_association_ymca).
- Joost, Mathias. « Black Volunteers in the Canadian Expeditionary Force ». Dans *The Canadian Encyclopedia*. 2022. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/black-volunteers-in-the-canadian-expeditionary-force>.
- Milo, Georges. « Le 41<sup>ème</sup> Bataillon R.C.F. : Chant patriotique ». Édité par E.L. Turcot. [s.d.]. [https://archive.org/details/mms\\_driscoll\\_ser\\_6\\_box\\_170\\_le\\_41eme\\_bataillon/mode/1up](https://archive.org/details/mms_driscoll_ser_6_box_170_le_41eme_bataillon/mode/1up).
- Statistics Canada. « The evolution of language populations in Canada, by mother tongue, from 1901 to 2016 ». *Minister of Industry*. 2018. <https://www150.statcan.gc.ca/n1/en/pub/11-630-x/11-630-x2018001-eng.pdf?st=-D3GNNI>.
- The Fund for Peace. « Fragile State Index ». [s.d.]. <https://fragilestatesindex.org/indicators/>.